LA REVUE DU MEDECIN

30 SEPTEMBRE 1936 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT


LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT PARIS
INORÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
VIII ÈME
INORÉNOL
2 formes :
ampoules
dragées complexes
INORÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
DRAGÉES
Insuffisances rénales

Nous avons créé il y a 7 ans **Art et Médecine** pour établir un contact régulier entre le Corps Médical et nos Laboratoires.

Pendant cette longue période, nous avons essayé, chaque année, d'améliorer la qualité de cette publication pour la rendre plus digne de ses lecteurs.

Mais, avec les hausses de l'impression et du papier et les charges nouvelles qui frappent l'industrie, cette revue deviendrait trop coûteuse. Nous estimons devoir ne pas la continuer sous cette forme luxueuse, que certains avaient même reprochée en période de prospérité.

Aussi avons-nous décidé de remplacer **Art et Médecine** par ce périodique illustré, tiré à l'aide de procédés plus économiques, mais dont la présentation originale, vivante et impartiale saura, nous le souhaitons, vous intéresser.

"La Revue du Médecin" qui est exclusivement destinée au Corps Médical a, comme son prédécesseur, une seule ambition, être agréable à nos Confrères.

En nous retournant la carte ci-jointe, ce qui vous assurera un service régulier de cette nouvelle revue, vous voudrez bien éventuellement nous faire part de vos critiques ou de vos suggestions. Nous nous efforcerons d'en tenir le plus grand compte pour les numéros ultérieurs.

Art et Médecine nous a valu l'heureuse fortune de recevoir fréquemment vos compliments. Nous espérons que **"La Revue du Médecin"** trouvera auprès de vous le même bienveillant accueil.


SUPPOSITOIRES
Inséva
pommade Inséva
Inséva
traitement causal des
hémorroïdes

30 SEPTEMBRE 1936

SOMMAIRE



PHOTO SCHALL

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



FAUT-IL dire la catastrophe du *Pourquoi-Pas?* ou son apothéose? Ce naufrage sur les côtes d'Islande, aux portes de la mer polaire, dans des eaux où il avait si souvent bravé la tempête, quelle autre fin pouvait souhaiter Charcot? Et ne retournait-il pas là-bas jusqu'à ce qu'il la trouvât, cette mort magnifique? Il pouvait prendre un repos qui eût certes été assez glorieux. Mais non, le mot *retraite* sonne mal au terme de certaines carrières.

Tous ceux qui ont approché Charcot en ont eu le sentiment. Je relis certaines lignes dans le beau livre du professeur Jean-Louis Faure, qui prit part à l'un des voyages de Charcot au Groenland ; elles nous semblent aujourd'hui avoir une signification prophétique que nous n'avions pas soupçonnée. « Quand on sait l'histoire, écrivait-il, en même temps splendide et terrifiante, du martyrologe sublime des héros des glaces polaires, on se sent remué par la foi de ces hommes dans un invincible idéal, et par le courage qu'ils mettent à le poursuivre jusqu'au bout, et trop souvent jusqu'à la mort. »

Un héros français ne résiste pas à ces appels qui ont quelque chose de mystique : l'appel



FIN D'UN HEROS

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

du désert, l'appel de la mer, l'appel du pays blanc où brille le soleil de minuit. On voudrait avoir vingt ans pour se laisser exalter autant qu'il se peut par tout ce qu'on sait de la vie et de la mort de Charcot. Ces longs voyages sur un navire en bois, l'un des derniers navires en bois, dont la membrure craquait sous l'étreinte des vagues. Les jours et les nuits sur la passerelle, entre la carte et le compas, parfois sous le ciel étoilé, mais aussi sous la pluie glacée, dans le vent qui souffle en rafales, ou dans la brume opaque. La mer polaire enfin, le grand silence blanc, l'année partagée entre un seul jour et une seule nuit, tous deux sans fin, la falaise de glace, les pays aux trois quarts inconnus où vivent pourtant des hommes comme nous, — presque comme nous.

Car au terme de l'aventure, il y avait une mission civilisatrice. Charcot était la providence des Esquimaux. L'explorateur exerçait parmi les populations de l'extrême-nord une sorte de ministère de la charité. Il est mort aux frontières du désert de glace comme le Père de Foucault est mort au Sahara. Mais quel jeune homme de chez nous, aujourd'hui inconnu, demain célèbre, songe déjà à relever le drapeau du *Pourquoi-Pas?* naufragé, à le faire flotter sur de nouvelles conquêtes?

PHOTOS PARRY
PHOTOS H. BLOCK

Voici le "Pourquoi-pas?", des Esquimaux, des vues du Groenland et un portrait du Dr Charcot, grand homme authentique dont la vie et l'œuvre semblent dicter cette définition d'un héros bien moderne : homme totalement consacré, jusqu'au sacrifice suprême inclus, à un périlleux labeur scientifique.



PARDONS
DE BRETAGNE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je connais un écrivain qui préfère cent fois nos pardons de Bretagne à la Semaine Sainte de Séville. Nulle part au monde il n'y a eu, il n'y aura de processions plus belles, mieux gouvernées par l'âme, et plus parfaitement mises en scène que celles de Bretagne. Pourquoi m'excuserais-je de la dernière expression? La mise en scène peut être naïve et accomplie de tous points ; lorsqu'une convenance absolue rassemble les personnages et le décor. La gravité naturelle, la foi, la bonhomie, grande ennemie de cette peste de l'âme qu'on nomme le respect humain, ont collaboré seules au chef-d'œuvre.

D'abord c'est en Bretagne que le paysage de pierre semble le plus dense sous un ciel vraiment spirituel, aux nuages légers ou au soleil diffus. La campagne étale ses lignes sobres autour des maisons dispersées, que prosterne depuis toujours le vent de mer. Que l'on soit au temps des ajoncs et des bruyères, où la lande éclate de couleurs vives, ou bien que l'horizon propose des clôtures de pierre sèche, des files de petits chênes, voire d'humbles champs de pommes de terre et de blé noir, la foule des pèlerins ressemble elle-même à une prairie parsemée de rochers d'or, qui sont les châsses, pavoisée de plastrons et de coiffes blanches comme des fleurettes neuves, et les lourdes bannières la dominent comme les pins veloutés. On ne voit plus la place aux auberges, aux carrioles et aux camionnettes ; on a oublié la petite gare à toit rouge : le flot des hommes n'a pour digues que les reposoirs improvisés à un carrefour, les calvaires gris, d'un gothique presque chinois, érigés en plein air comme des candélabres sous une voûte d'autel, et la flèche à jour de l'église, si svelte, si haute, elle n'appartient plus au règne minéral, elle semble une prière à peine figée, qui flambe droite parmi les roseaux.

Les mêmes paysans que vous avez vus débarquer d'un peu partout, et dont certains (horreur !) portent la casquette, les mêmes femmes qui tout à l'heure marchandaient des tricots, des verroteries, des savonnettes aux baraques de plein vent, sont devenus soudain non pas les figurants d'une fête, mais, au sens propre, des fidèles. La majesté a recouvert les visages ridés ou tannés ; toute la foule à bouche close (d'où partent donc ces invisibles cantiques?) offre des masques modelés, des orbites creuses, et ces yeux enfin qui regardent le monde intérieur. Je n'ai vu nulle part ailleurs cette majesté sans apprêt, et, sans aucune discipline visible, cet unanimisme... Et l'on dit que les Français ne savent pas organiser des cortèges? Allez un peu y voir, à Saint-Jean-de-Doigt, à Saint-Thégonnec, à Sainte-Anne ! La magnificence de telles fêtes vient justement de ce qu'on ne semble avoir rien préparé ; la tradition de plusieurs siècles suffit comme maîtresse de cérémonies. Nul ne surveille son voisin, les clergeons eux-mêmes obéissent sans claquette. Les filles ne sont plus coquettes ni mijaurées. Les femmes d'âge n'ont pas été demander de leçons aux statuaires ni aux Arlésiennes pour draper leur grand châle noir ou leur *joubeline* à capuchon. J'ai vu des familles où les hommes portaient un gilet à peine brodé, un grand chapeau sans rubans, où les enfants étaient vêtus comme partout, et qui méritaient pourtant un prix de noblesse, d'élégance. Il y a là un miracle incompréhensible, unique à notre époque.

Et l'on se prend à songer que le pardon que ces processions implorent, obtiennent, ce n'est pas seulement celui des péchés humains, mais celui des laideurs modernes. Cortèges vraiment expiatoires, où la supplication se fait amour, vous promenez des bannières de confréries, des saints engoncés dans l'orfroi, des reliques captives sous le cuivre, des *ex-voto* naïfs, gerbes, fleurs de papier, goëlettes, poissons d'étain, mais vous chantez et priez pour toutes les foules privées d'âme, de mélodie et de mémoire. Quand l'église sera fermée, quand la foire commencera, l'indulgence obtenue pour vous, pour nous tous, planera encore dans le ciel calme jusqu'à l'heure où passent les courlis.

PARDON DE SAINT-THÉGONNEC
PHOTOS SCHALL



LE MONT SAINT-MICHEL

PAR OCTAVE BÉLIARD

Vous suivez dans l'aube grise la route de Pontorson. Et voici la surrection de quelque chose de surnaturel, d'imprécis et d'aérien, qu'il vous semble créer vous-même en face de vous et qui a l'irréalité de ce Château aventureux, reliquaire du Graal, que croyaient parfois rencontrer les Chevaliers de la Geste d'Arthur. Vous devinez, plutôt que vous ne le voyez, derrière les multiples gazes du brouillard marin, le Mont transparent avec sa flèche aiguë, qui peu à peu se précise, se matérialise, révèle des masses et des profils composés comme les idées musicales d'une symphonie.

Après cette initiation, vous êtes immunisé contre l'insolent assaut d'indigènes pour qui le visiteur est une proie, contre la multiplication industrielle des mères Poulard dont les omelettes méritent d'ailleurs leur réputation. Rien n'empêchera que vous ne marchiez en plein moyen âge, entre la Porte du Roi et l'Escalier du Gouffre, le long de l'unique rue escarpée où vous saluez au passage l'exquise paroisse du XVe siècle et le logis de Madame Tiphaine, femme de Du Guesclin.

La splendeur architecturale de l'Abbaye dressée en plein ciel fait joindre les deux mains. Il faut répéter que le Mont Saint-Michel, où la statuaire est à peu près absente, est une musique des pierres. Une musique, cette construction claustrale, *la Merveille*, érigeant, sur le Cellier et l'Aumônerie, la Salle des Chevaliers et la Salle des Hôtes ; sur celles-ci le Réfectoire et le Cloître illustre avec ses colonnettes graciles et ses chapiteaux brodés. Une musique encore, les lieux



PHOTOS SCHALL.

de prières, l'hymne gothique des voûtes, des verrières, des arcs-boutants, de l'escalier de dentelle, de la flèche qui porte, comme une fleur d'or, l'Archange, au-dessus du psaume roman murmuré par les cryptes et la nef de l'église.

Pourtant le chef-d'œuvre ne suffirait point, dans la grande patrie des abbatiales bénédictines et des cathédrales gothiques, à individualiser la beauté du Mont Saint-Michel s'il n'était surtout un paysage. Il est fait pour le rocher dont il épousa les contours, pour le vent et pour la mer qui ont imposé ses reliefs et sa couleur, cette belle patine d'ors fatigués et de verts d'algue qui tapisse la nef de l'église et rend acceptable même l'intrusion d'une façade dans le goût faussement antique du XVIIe siècle. Il faut au Mont sa ceinture de sables mouvants, son Couësnon au cours indécis et, deux fois par jour, le galop céruléen des flots venus du fond de l'horizon, qui refait périodiquement une île de ce rêvoir de moines entre le ciel et l'eau. Sa plus grande beauté est d'être «au péril de la mer», comme on disait au temps des trouvères.

Hélas ! le Mont Saint-Michel est aujourd'hui au *péril de la terre*. Chaque année fixe un peu plus solidement les sables autour de la digue maladroitement élevée pour le relier au continent. Les *lises* changeantes deviennent polder, la baie se comble, l'herbe croît. On verra paître les vaches où les dauphins jouaient dans les vagues.

Il suffirait, pour préserver une des plus grandes beautés de la France, de remplacer la digue par un pont. L'obtiendra-t-on? En Egypte, une digue a noyé Philae... Evitera-t-on qu'une digue enterre le Mont Saint-Michel, notre Philae, à nous?...



PHOTOS ROUBIER



TRANSHUMANCE

PAR ISABELLE SANDY

Parmi les tableaux de la vie champêtre, la transhumance est certainement le plus aimé des fervents de la nature. Mais pour bien en goûter le charme unique, il faut avoir été mêlé, enfant, à la prodigieuse fête, avoir partagé l'ivresse des bêtes, l'émoi des chiens et le secret contentement des vieux bergers amoureux des étoiles ; avoir vu, dès l'aube, la porte des étables s'ouvrir sous la poussée du flot bêlant, sautant, dansant, et l'avoir suivi sur les routes rafraîchies par la nuit, entre de hauts talus suant de fleurs pâles et de rosée.

Je n'ai qu'à puiser dans mes souvenirs pour revoir les femmes de chez nous adonisant, la veille, les bêtes dociles : derrière une oreille de peluche beige, elles fixaient un nœud de ruban, une fleur artificielle, et le bélier ayant droit à la plus somptueuse parure, il semblait se réjouir de sentir attacher à sa corne courbe et polie comme un olifant, une ancienne épaulette de soldat d'un rouge fané, ou un bouquet de fleurs d'oranger rappelant les noces d'une aïeule.

Toute la courte nuit de veille, les bêtes la passaient dans l'attente, dormant d'un œil, grignotant pour passer le temps quelques feuilles sèches, l'oreille ouverte aux plaintes des hiboux, puis aux cris des coqs...

Dans la cour, les chiens qui, eux aussi, savaient, aboyaient à tout bout de champ pour tenir les hommes en haleine. Et, avant l'éploiement du soleil sur les cimes, le troupeau s'évadait, rejoignait les troupeaux du village, qui à leur tour se fondaient dans le grand troupeau de la vallée, selon le rythme éternel qui des petits ruisseaux fait les grandes rivières.

Là-haut, les bêtes vivent en liberté, on ne les parque pas. Les chiens veillent à

ramener les mauvaises têtes pour le repos de la nuit qu'elles goûtent à la belle étoile, mêlées, soudées les unes aux autres, l'oreille et la paupière nerveuses, toutes pénétrées de rosée et d'une poésie de Genèse qu'aucun poème ne saurait rendre.

Cette poésie, les vieux bergers que j'ai connus et longuement écoutés, en étaient imbibés au point qu'il suffisait de presser un peu leurs souvenirs pour qu'elle suintât comme une eau de source...

Mais ces vieux pâtres disparaissent, qui vivaient de pain dur comme pierre, d'oignons crus et de lard. Qui vivaient surtout de l'âme de la montagne.

Dans nos Pyrénées cette deuxième semaine de septembre est celle des premiers retours. Demain le flot des toisons blanchies par les rosées nocturnes qui sentent la lavande, va déferler dans les rues de la petite ville moyenâgeuse.

Les femmes sont allées au-devant du troupeau pour le parer comme au départ. Et je me réjouis déjà à la pensée de voir revenir les bêtes familières, précédées du bélier enrubanné non pour le sacrifice, mais pour la joie du retour, la plus douce des joies...

" Dans la cour, les chiens qui, eux aussi, savaient, aboyaient à tout bout de champ pour tenir les hommes en haleine. " Cela, c'était la veille du départ pour les hauts pâturages, dans ces merveilleuses Pyrénées dont Isabelle Sandy connaît tous les secrets. Maintenant, le fleuve de toisons redescend aux vallées.





Voilà bien le rite dont parle Pierre Dominique, " rite qui revient à ces trois termes d'une étonnante simplicité : un rassemblement, un appel (celui du tribun et des drapeaux) et un serment. "

ALLIANCE PHOTOS ET KEYSTONE

Ces journées de Nuremberg, tenons-les, tout comme celles de Bayreuth, pour des journées profondément germaniques. Elles ont nourri les Allemands de gigantesque et de grandiose, le plat favori de nos voisins. Ce n'est pas pour rien que Wagner est Allemand.

Ces musiciens-nés veulent du théâtre; ils passeraient leur vie à l'Opéra. Leur pas de l'oie au fond est une danse. Musique, théâtre, épopée, voilà leurs réussites. Le romantisme est allemand.

Imagine-t-on de jeunes Français allant grimper la nuit sur le sommet des montagnes pour y faire un grand feu et tout autour, chanter en chœur? Mais l'Allemand se plait à ces gestes qui lui permettent de communier avec la nature. Et il ne communie jamais tout seul ou bien rarement. C'est au coude à coude qu'il est religieux. Il plonge avec délice dans la foule : tout ce qui est illimité l'enchante et tout ce qui est mouvement.

Saurons-nous jamais mesurer la jouissance des Allemands de Nuremberg? Planter une forêt d'hommes dans un cadre du moyen âge et par de longs tumultes obtenir des ouragans, voilà l'effet cherché, l'effet obtenu, et qu'on rehaussera encore par des jeux d'ombre et de lumière. On organisera de longs défilés d'hommes la torche en main pour obtenir dans les rues noires des fleuves de lumière. On groupera d'énormes assemblages de drapeaux comme des espèces de bois sacrés agités par le vent qui fait frémir les hampes. On



LES JOURNÉES DE NUREMBERG

PAR PIERRE DOMINIQUE

amènera dans un stade une foule énorme et cela jouera le rassemblement total des tribus germaniques dans une clairière fantastique, hors du temps. Et tout au fond on dressera un autel pour que soit célébré le rite essentiel de cette religion guerrière, rite qui revient d'ailleurs à ces trois termes d'une étonnante simplicité : un rassemblement, un appel et un serment.

Alors sur un fond rouge relevé d'une énorme croix gammée, un homme se dressera, silhouette minuscule, très distincte cependant et dont la voix — autant dire l'esprit — frappera soudain chaque assistant avec la puissance d'une trompette. Grâce au micro, ce ne sera plus une voix d'homme, mais le retentissement d'une machine, qui trouera la nuit, le ciel et les âmes et à quoi répondra soudain le Heil ! de la foule, sauvage et profond.

Tous les vieux cadres ont sauté. L'Empereur, l'héritier, les rois, les princes, les villes, les Parlements, les partis, les Eglises. Disparu tout ce qui divise, disparu tout ce qui nuance. Une nation d'un ton uni, un peuple d'une âme uniforme, une tribu dont tous les membres se ressemblent, voilà l'idéal réalisé aux champs de Nuremberg. Tout cela s'incarnant dans un homme qui seul devrait paraître, qui seul devrait parler, seul être vu, seul avoir l'apparence d'un homme distinct et planer au-dessus de cette mer et de cette forêt allemande comme l'esprit même de la mer ou de la forêt.

L'homme est vulgaire? Bah ! c'est un grand acteur. Il ne s'agissait que de jouer un rôle ; il l'a magnifiquement joué. Führer il est, c'est-à-dire conducteur, bélier du troupeau ; le troupeau n'en demande pas davantage. Au contraire, chaque mouton veut se reconnaître dans le conducteur.

Trop particulier, Hitler déplairait au plus grand nombre. Heureusement pour la foule qui l'acclame, il ne l'est pas. Sauf sur ce point peut-être qu'on ne lui connaît pas de femme, ce qui l'apparente à Parsifal, et qu'il commande à l'Allemagne en venant de l'étranger, ce qui fut toujours le cas des tueurs de monstres et des libérateurs de vierges. Il eut même jadis cette chance, aux temps héroïques de la guerre, d'être resté simple soldat, et ainsi le dieu de l'Allemagne prend l'aspect familier qui permet l'amour.



Bien que l'accord récemment conclu ait le caractère d'un simple prologue, il revêt une importance considérable en ce sens qu'il met fin au mandat qu'en 1922 le Conseil de la Société des Nations nous avait confié dans ce pays, mandat exercé en fait depuis l'institution, après la Paix de 1919, du Haut-Commissariat dont le chef devait être le général Gouraud.

La France avait pour tâche de conseiller, d'instruire, de guider la Syrie et le Liban, jusqu'au jour où ils seraient capables de s'administrer eux-mêmes, de prendre soin de leurs intérêts, de leur avenir.

Le Liban fut pourvu d'une constitution. La Syrie ne fut pas si heureuse. Et cela par sa faute. On se rappelle les troubles de 1925, l'insurrection des Druses. Quand toute cette agitation prit fin, la France n'hésita plus à faire confiance au peuple syrien. Mais à peine une constitution fut-elle octroyée, que l'opposition nationaliste s'ingénia à en fausser le fonctionnement. Toutes les tentatives faites pour rapprocher les points de vue furent vaines. Il y a neuf mois encore, des désordres éclataient à Damas. Enfin les pourparlers reprirent, et, cette fois, aboutirent.

Le nouveau traité réalise l'unité territoriale en réduisant à deux Etats — Syrie et Liban — l'ancienne division territoriale. La République syrienne sera pleinement souveraine. Elle assurera sa propre défense. Cependant, la France, durant la période d'accommodation, continuera à exercer un rôle tutélaire et, par la suite, ses intérêts subsisteront sur cette terre où elle a donné généreusement d'elle-même, au sein du peuple syrien, qui restera un ami, un allié, un associé.

VERS L'INDÉPENDANCE DE LA SYRIE

PAR ALBERT MAYBON

Le 9 septembre, la France et la Syrie ont signé un protocole qui règle les dispositions d'un traité d'alliance et d'amitié entre les deux Etats. Ce n'est que dans trois ans que ce traité entrera en vigueur. D'ici là, il devra être ratifié par le futur parlement syrien. Alors commencera une période dite « d'accommodation », durant laquelle la Syrie devra faire l'apprentissage de l'indépendance et réaliser les progrès qu'on attend de son intelligence et de sa sagesse.

PHOTOS R. ET S. ZUBER



ALLIANCE-PHOTOS



LA GUERRE CIVILE

L'Europe pouvait-elle, sans prendre feu à son tour, essayer d'éteindre le foyer d'incendie allumé en Espagne?... Il ne le semble point. Mais peut-être devait-elle, dès qu'apparut dans la guerre civile, déjà si inhumaine, un excès d'inhumanité, faire un grand effort concerté pour tenter d'enlever à la lutte une part de son atrocité.

Non seulement en politique, mais en bien d'autres domaines — celui, par exemple, de la religion — l'on connaît des propagandes quasi-géniales par l'organisation, la finesse psychologique, la puissance.

Ne pouvait-on, ne peut-on s'inspirer de méthodes aussi parfaites, au bénéfice de la pitié, de la raison et de l'intérêt confondus?

En Espagne, présentement, les cas où la bête humaine se déchaîne, même nombreux, restent exceptionnels. C'est l'héroïsme qui est la règle, avec tout ce que comporte de pur le sacrifice de soi. En l'honneur de cet héroïsme, l'on voudrait que les nations n'eussent qu'une voix pour crier à tout Espagnol, quel que soit son parti : « Souviens-toi d'être chevaleresque ! » Et que ce cri fût assez fort, assez répété aussi, pour pénétrer dans la profondeur des foules.

Rêverie romantique, ce vœu-là? Nullement ! Les preuves abondent que l'on fait à peu près tout ce que l'on veut des multitudes, en sachant s'y prendre.

R. L.



LA VIE
CONTINUE

PAR R. DE LAROMIGUIÈRE

S'il faut en croire *Les Dieux onl soif*, les spectateurs de la Révolution française, naturellement bien plus nombreux que les acteurs, menèrent en pleine tourmente une existence à peu près *normale*. Un cyclone, faisant se heurter des vagues sanglantes, passait sur une mer humaine, mais n'en affectait guère le tréfonds : la passion révolutionnaire laissait subsister chez les individus les passions de tous les jours ; chacun poursuivait sa tâche habituelle, du moins tant qu'il restait inaperçu des « Dieux » ; la vie continuait, quotidienne.

A la lumière des événements actuels, l'on voit combien durent être subtiles les « antennes » qu'Anatole France plongea dans le passé. Les régimes peuvent bien s'effondrer ou se décomposer, les conceptions sociales s'affronter tragiquement ou avec une relative retenue, la vie continue...

Même dans une Espagne devenue volcanique, le paysan ne souffre pas que le blé soit perdu.

Il ne songe sans doute pas que son labeur est primordial, d'importance vitale, mais ses gestes le savent depuis des millénaires...

Et comme, au sein des convulsions sociales, le bonhomme Brotteaux (proche parent de M. Bergeret) fabriquait ses pantins ; comme Elodie vendait des estampes et brodait, le temps qu'elle n'exerçait pas sa tendre sensualité ; comme encore, suivant sa pente libertine, le beau Desmahis coupait sans vergogne l'escorte d'un condamné à mort, pour retrouver dans la foule une ouvrière de modes, de même peut-on voir, en pleine guerre civile d'aujourd'hui, se composer des tableaux de loisir ou de labeur paisible, parmi lesquels ceux de la campagne sont les mieux teintés d'espoir...

On ne saurait désespérer de l'Espagne !

●

Pourtant, quelqu'un disait : « Elle a des régions d'une telle aridité que toujours y règnera la misère, la mauvaise conseillère... »

Et voilà bien ce que notre époque ne devrait pas tolérer. L'être étrange qui, par le progrès scientifique, a acquis une puissance matérielle gigantesque, en emploie la meilleure part à assurer sa propre destruction. Il voit grand, il voit immense dans le mal. A-t-il jamais conçu des œuvres de vie d'une ampleur comparable à celle de la guerre qu'il ne cesse de perpétrer contre lui-même? S'est-il seulement jamais demandé quels fruits de paix pourrait faire naître le simple hymen de la terre et de l'eau, accompli partout et quels que soient les obstacles naturels? Les temps modernes n'ont même pas construit un aqueduc digne de se mesurer avec l'un de ceux de la Rome antique.





ALLIANCE PHOTO
PHOTO REISNER

Malgré quelques poings serrés que l'on aperçoit en page gauche, il est à croire que la plupart des personnages ici représentés ne sont pas dominés par une passion politique. Se battre pour ou contre un système social, c'est toujours un peu philosopher. Ces paysans d'Espagne, eux, pratiquent la vieille maxime : D'abord vivre.



A gauche, un virage de Lacombe à la poursuite de la Coupe Deutsch. En bas, le sympathique champion. A droite, Delmotte, non moins digne d'admiration et d'amitié, et encore l'avion de Lacombe en pleine vitesse.

PHOTOS TABARD ET KITROSSER

A V I A T I O N

LA COUPE DÉCEVANTE

PAR JACQUES MORTANE

JAMAIS la promesse évangélique ne s'est démontrée plus exacte qu'à la Coupe Deutsch : les premiers furent vraiment les derniers. Dans cette épreuve d'un intérêt mondial pour les progrès qu'elle permet d'accomplir sous le rapport de la vitesse, une seule nation était représentée : la France. Une seule marque française : Caudron-Renault, qui y triomphe depuis trois ans. Trois concurrents seulement : Maurice Arnoux, vainqueur en 1934, Raymond Delmotte, premier en 1935, et Lacombe, qui joue chaque année les utilités : on lui confie régulièrement l'appareil n'ayant aucune chance de briller, mais sûr de terminer le parcours. Il était voué aux accessits dans cette course où il y en a pour tous, tous n'étant qu'un ou deux.

Cette année, le parent pauvre, bousculant tous les pronostics, a remporté la timbale avec un appareil vieux de deux ans, à train d'atterrissage fixe, faisant figure d'ancêtre à côté des bolides type 1936.

Glorieuse incertitude du sport !

D'ailleurs, la performance, quoique modeste, ne manqua pas d'être brillante. Par un temps nettement défavorable, Lacombe réalisa une moyenne horaire de 389 km. 462 sur 2.000 kilomètres. Actuellement, dans le monde entier, les appareils susceptibles d'en faire autant ne sont pas nombreux. Maurice Arnoux, le grand vainqueur



de toutes les épreuves auxquelles il participe, dut, cette fois, se contenter de la seconde place. Par suite d'un incident mécanique, il avait perdu environ une demi-heure au départ de la deuxième manche, après avoir gagné la première à 414 km. 546 à l'heure.

C'était déjà mieux, mais Delmotte ayant triomphé en 1935 à une allure de 443 km. 965, dépassant de 54 kilomètres à l'heure celle d'Arnoux en 1934, le public s'imaginait que les 500 kilomètres, pour le moins, seraient atteints. Aussi sa déception fut-elle profonde.

Il ne faut pas être trop exigeant. Si la vitesse croissait avec une pareille facilité, dans quelques années le 2.000 horaire serait normal. Il existe des limites à tout, mais, en l'occurence, le fiasco était trop considérable pour être exact.

Bien au point, les appareils de la Coupe 1936 n'auraient sans doute pas dépassé 450 à 460 à l'heure, ce qui aurait été magnifique, et ce qui exige des efforts prodigieux de la part des bureaux d'étude. D'ailleurs, nous les verrons à l'œuvre dans des tentatives de records.

Ils ne furent prêts qu'à 5 heures le matin du départ, et essayés seulement dans la première manche, où Delmotte abandonna après avoir réalisé sur un tour 432 km. 308, ce qui était prometteur, sinon conforme aux souhaits formulés par chacun.

Hélas ! comme en beaucoup d'autres endroits, l'occupation a nui aux occupations de ceux qui étaient chargés de fabriquer ces engins de précision que sont les moteurs. Il ne faut pas chercher autre part la raison de l'échec, d'autant plus cuisant qu'il était inattendu. Nous avons eu la chance de le racheter de la façon la plus remarquable grâce aux victoires remportées aux Etats-Unis par le plus chevaleresque ambassadeur de nos ailes, Michel Détroyat.

Là-bas, il gagna les trois épreuves auxquelles il prit part, surclassant ses adversaires — peu contents — et dépassant notamment le 440 à l'heure. Ce triomphe, nous aurions pu l'obtenir depuis trois ans avec nos petits avions de vitesse. Nous avons attendu, tant mieux, car il est venu juste au moment où nous en avions le plus besoin.

Conservons notre confiance aux avions de l'épreuve 1936, ils nous étonneront, comme le firent leurs aînés. Ils ont fait une politesse à celui de 1934 en le laissant gagner. Il serait malséant de leur en tenir rigueur.



DE LA VILLE AUX CHAMPS

PAR MAURICE COURTOIS-SUFFIT

L'arrivée est une sorte de chute dans le silence, un bain dans un air pur qui n'a pas visité déjà, avant de satisfaire les nôtres, tous les poumons de nos contemporains, vieux et jeunes, pauvres et riches. Ce bain prolongé ne suppose pas, d'ailleurs, le nudisme, mais il rend nécessaires le port de vêtements spéciaux, c'est-à-dire de vêtements usagés, puisés dans les placards de la vieille maison et l'adoption d'un nouveau langage, celui qui est indispensable pour répondre à l'amitié des chiens retrouvés.

Vous arrivez aux champs. Vous approchez de la maison perdue dans la campagne. Quels sont la forme inévitable, le bruit, l'odeur qui vous prennent tout d'abord ?

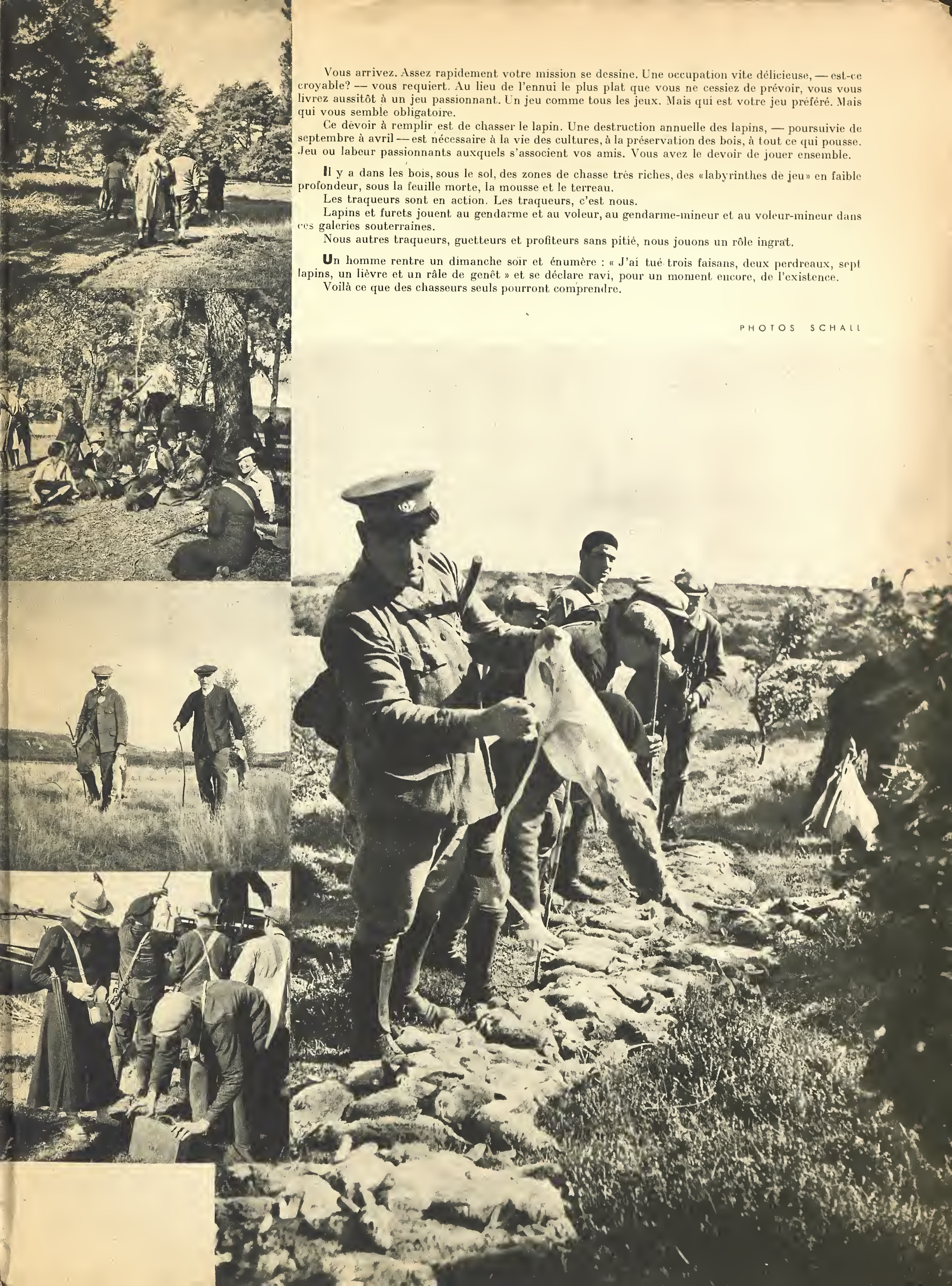
Une pie a traversé la route. Une autre pie. Encore une pie. Vous entendez le bruit d'une brouette, le cri d'un pivert et puis le friselis des feuilles des peupliers.

De la route (étant en auto), je vois un chasseur en compagnie d'un chien. Il est ridicule.

Alors, pourquoi nous passionnons-nous? Parce que la chasse est un sport. Dans le « fermé » de lapins par exemple, ou la battue de perdreaux, le grand nombre des coups de fusil est aussi exaltant que le grand nombre des coups de raquette à réussir sur les balles du tennis.

De la ville, vous vous demandez peut-être ce que vous allez faire aux champs. Ce que vous percevez, peut-être, de plus clair dans votre décision est d'obéir à une habitude.

Vous savez bien que vous allez à la rencontre de l'air sain, mais cette perspective ne vous console pas toujours de vous soustraire à une vie fiévreuse quelquefois captivante.



Vous arrivez. Assez rapidement votre mission se dessine. Une occupation vite délicieuse, — est-ce croyable? — vous requiert. Au lieu de l'ennui le plus plat que vous ne cessiez de prévoir, vous vous livrez aussitôt à un jeu passionnant. Un jeu comme tous les jeux. Mais qui est votre jeu préféré. Mais qui vous semble obligatoire.

Ce devoir à remplir est de chasser le lapin. Une destruction annuelle des lapins, — poursuivie de septembre à avril — est nécessaire à la vie des cultures, à la préservation des bois, à tout ce qui pousse. Jeu ou labeur passionnants auxquels s'associent vos amis. Vous avez le devoir de jouer ensemble.

Il y a dans les bois, sous le sol, des zones de chasse très riches, des «labyrinthes de jeu» en faible profondeur, sous la feuille morte, la mousse et le terreau.

Les traqueurs sont en action. Les traqueurs, c'est nous.

Lapins et furets jouent au gendarme et au voleur, au gendarme-mineur et au voleur-mineur dans ces galeries souterraines.

Nous autres traqueurs, guetteurs et profiteurs sans pitié, nous jouons un rôle ingrat.

Un homme rentre un dimanche soir et énumère : « J'ai tué trois faisans, deux perdreaux, sept lapins, un lièvre et un râle de genêt » et se déclare ravi, pour un moment encore, de l'existence.

Voilà ce que des chasseurs seuls pourront comprendre.

PHOTOS SCHALL



PHOTOS SCHALL ET GASTON PARIS

Le bain de soleil est bien devenu un rite des plages. mais les dames de Cannes ou de Biarritz savent occuper de plus d'une autre façon les loisirs estivaux. La danse et le thé ne sont que des sortes d'entr'actes entre des jeux où les corps exultent de liberté. Et c'est, en somme, très innocent.

AU DÉCLIN DE L'ÉTÉ



Les médecins ont eu beau prévenir qu'il ne fallait pas jouer sans précautions avec le soleil, rien n'y fait. Nombre de peaux café-crème et même pain-brûlé continuent de témoigner que leurs locataires se sont astreints à rôtir méthodiquement, par secteurs tour à tour présentés au feu astral.

Le mobile masculin, en un dérèglement si bien réglé, on le cherche en vain.

Mais celui du sexe aimable pourrait bien se découvrir dans cette confidence qu'une jeune femme, couchée sur le dos, faisait cet été à une amie : « Vois-tu, chérie, les hommes aiment le changement. Tiens, quand mon mari m'a mise dans le train, c'est une femme blanche qu'il a embrassée — oh ! tendrement, je t'assure, mais avec une tendresse qui a six ans de vie commune...

— Et quand il te retrouvera, il serrera dans ses bras une mulâtresse.

— Justement ! Eh bien, je suis sûre qu'il sera autre qu'au moment de la séparation. Sans compter... (ici, la voix se fit plus secrète) sans compter que le maillot nous laisse par endroits une peau toute claire, d'un très curieux effet dans tout ce bronze environnant...

— Oui, nous avons l'air de zèbres.

— Si tu veux, mais crois-moi, nous pouvons ainsi soutenir un regard qui serait facilement distrait, un regard aimé, encore aimant, mais blasé, l'ingrat...





SPECTACLES

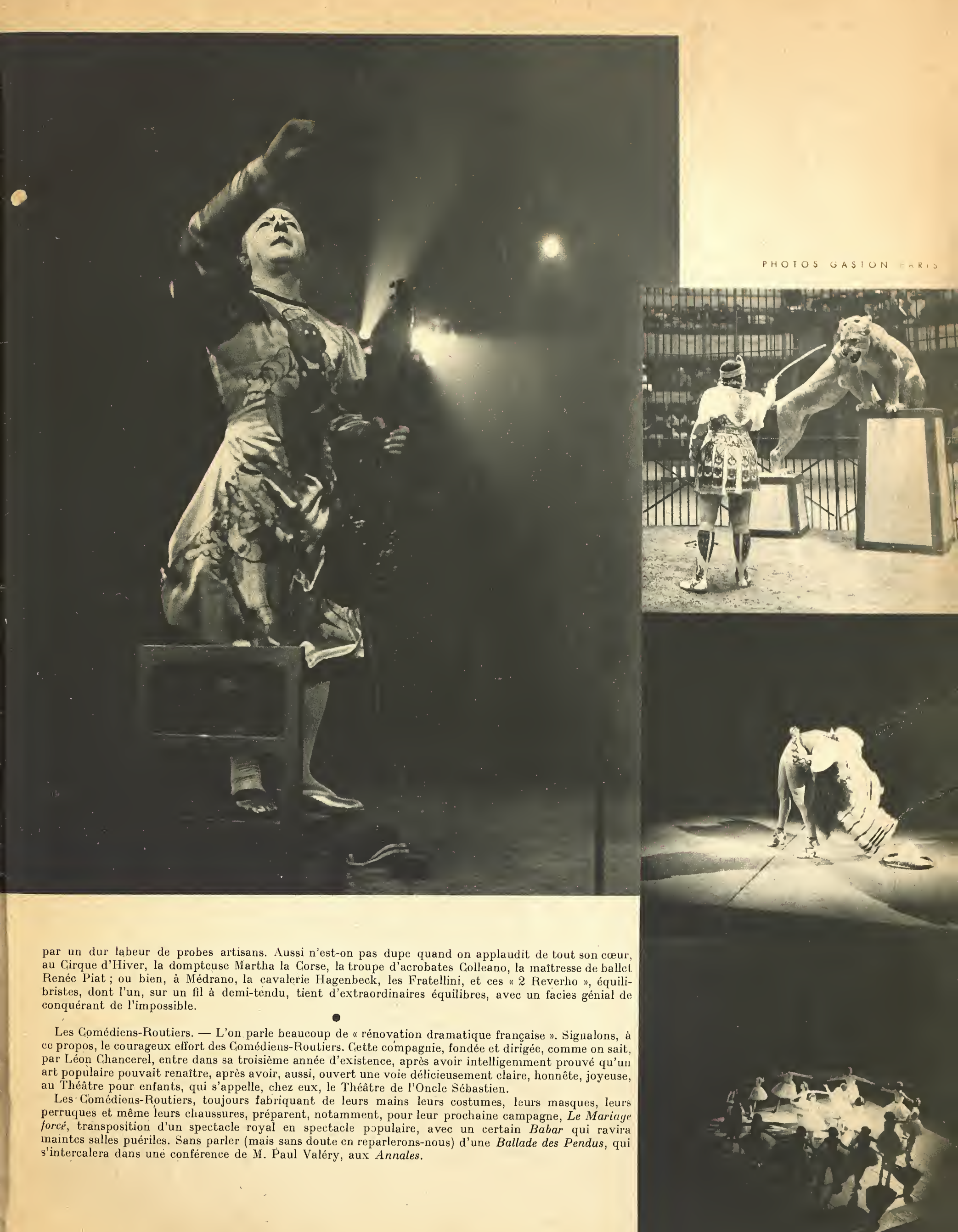
PAR HENRI DELORIÈRE

CIRQUE d'Hiver ou Cirque Médrano, que le Cirque mérite donc la sympathie ! C'est le parfait lieu de spectacles. Pas de mauvaises places. L'égalité de la Table Ronde. Si l'on est haut perché, l'on y gagne cette vue d'ensemble : la foule fondue par la pénombre en un seul être qui ceint et même a l'air d'embrasser avec affection (écoutez son rire franc, bienveillant, ingénu) la piste blonde, mystérieuse, idéalisée, sous les feux croisés des projecteurs.

La piste, pourtant, ne permet pas les mêmes illusions qu'un plateau de théâtre où les acteurs, en quelque sorte protégés du public par la rampe, sont chez eux, à part du monde réel, maîtres d'un royaume de la fiction bien délimité, et bénéficient, d'entrée de jeu, d'un prestige et d'une autorité qui leur facilitent ce mélange d'artifice et de sincérité, en quoi sans doute se résume (vieux problème qui ne date pas de Diderot) tout l'art du comédien.

Au Cirque, rien de pareil. Les dresseurs de bêtes savantes, des chères bêtes merveilleusement lustrées, si belles de sauvagerie policée ou si émouvantes de bonne volonté et de soumission, et les acrobates, et les athlètes, et les clowns, et même les prestidigitateurs (démunis des ruses scéniques) doivent jouer franc jeu de force ou d'adresse, au fond de leur cuve que borne une frontière dérisoire et de tout près investie.

Ainsi placés, ils entrent en communion avec la « salle » plus aisément que des acteurs de théâtre, soit ! Mais il y a chez eux on ne sait quelle modestie charmante qui appelle l'amitié et ne veut la mériter que



PHOTOS GASTON PARIS

par un dur labeur de probes artisans. Aussi n'est-on pas dupe quand on applaudit de tout son cœur, au Cirque d'Hiver, la dompteuse Martha la Corse, la troupe d'acrobates Colleano, la maîtresse de ballet Renée Piat ; ou bien, à Médrano, la cavalerie Hagenbeck, les Fratellini, et ces « 2 Reverho », équilibristes, dont l'un, sur un fil à demi-tendu, tient d'extraordinaires équilibres, avec un facies génial de conquérant de l'impossible.

●

Les Comédiens-Routiers. — L'on parle beaucoup de « rénovation dramatique française ». Signalons, à ce propos, le courageux effort des Comédiens-Routiers. Cette compagnie, fondée et dirigée, comme on sait, par Léon Chancerel, entre dans sa troisième année d'existence, après avoir intelligemment prouvé qu'un art populaire pouvait renaître, après avoir, aussi, ouvert une voie délicieusement claire, honnête, joyeuse, au Théâtre pour enfants, qui s'appelle, chez eux, le Théâtre de l'Oncle Sébastien.

Les Comédiens-Routiers, toujours fabriquant de leurs mains leurs costumes, leurs masques, leurs perruques et même leurs chaussures, préparent, notamment, pour leur prochaine campagne, *Le Mariage forcé*, transposition d'un spectacle royal en spectacle populaire, avec un certain *Babar* qui ravira maintes salles puériles. Sans parler (mais sans doute en reparlerons-nous) d'une *Ballade des Pendus*, qui s'intercalera dans une conférence de M. Paul Valéry, aux *Annales*.

LUMIÈRE
ET DÉCOR

La lumière électrique règne aujourd'hui partout, et nul ne conteste sa souveraineté. C'est que les procédés nouveaux par lesquels on la crée et la diffuse la rendent capable, non seulement d'un éclairage parfait, mais d'une contribution à la beauté de nos intérieurs.

D'abord, les sources de lumière — les lampes — autrefois ponctuelles, s'étirent, se courbent, se ramifient, s'étalent avec une souplesse extrême. Puis les luminaires nous offrent ces adapteurs, ces vases, ces lampadaires d'éclairage indirect, commodes et artistiques, qui achèvent de rendre la lumière plastique. Ils permettent à chacun de rénover son éclairage sans modification profonde, d'y apporter de l'originalité, une note personnelle, un peu de cette âme, enfin, sans quoi le home ne serait que l'habitation.

Rendons grâces à la technique. Par elle, l'éclairage électrique nous rend de plus en plus — et avec art — la splendeur de la lumière naturelle, qui est la joie et le bien-être.



DOMINIQUE, DÉCORATEUR
KERTESZ, PHOTOGRAPHE

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT
GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS

contre l'asthénie



actif

agréable

économique

LA REVUE DU MÉDECIN

31 OCTOBRE 1936 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

1 à 2 cuillerées à café par jour



entérites
entérocolites
auto-intoxications




SIX AMPOULES (ADUL
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE
DE FOIE
DÉSALBUMINÉ
LABORATOIRES D
60, RUE DE MON
à 2 ampoules par jour
HÉPACRINE
DU DOCTEUR DEBAT
EXTRAIT BUVABLE DE FOIE
12 AMPOULES DE 3 cc.
DÉSALBUMINÉ
DÉLIPOÏDÉ
LABORATOIRES DU Dr DEBAT
RUE DE MONCEAU, PARIS (8e)
ampoules de 12 cc.
Anémies graves
ampoules de 3 cc.
Insuffisances hépatiques



30
OCTOBRE **1936**

SOMMAIRE

LA REVUE DU MÉDECIN
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE





OCTOBRE ITALIEN

PAR ANDRÉ THÉRIVE

PHOTOS GASTON PARIS

L'AUTOMNE en Italie ne doit pas seulement sa gloire à des romances qu'a répétées, serinées, tournées en rengaines l'univers entier : *La belle cosa !...* Mais la littérature, la vraie, y a bien contribué aussi. C'est vers 1815 exactement que l'arrière-saison a commencé de séduire les poètes ; c'est vers 1890, non moins précisément, qu'elle a enrôlé à son service les romanciers : alors ont commencé les idylles mélancoliques à Versailles et à Venise, à Bruges et à Ravenne. Je n'en parle pas avec trop d'ironie ; la sensibilité de tout un siècle résonne dans ces « guitares ». Mais pourquoi faire de l'automne le temps de la tristesse? C'est l'époque dorée, splendide et féconde entre toutes. Spécialement en Italie, où, depuis Virgile, les fêtes de la vendange n'ont pas cessé d'être des fêtes nationales. Il est à remarquer au surplus que pour plusieurs peuples, octobre marqué par une révolution dont ils se targuent, est devenu le symbole d'un printemps.

C'est en tout cas le mois où le soleil ennoblit de rayons obliques, d'ombres ralenties, les paysages déjà classiques. La nature entière prend une patine et un vernis de musée. Les lignes sont encore plus simples, les lointains plus purs, chaque détail se soumet au style d'ensemble, ce qui n'arrive pas toujours sous la lumière d'été.

Je n'enverrai pas mes amis remplir un programme touristique dans la belle Ausonie automnale : je préférerais leur laisser le plaisir des découvertes ; mais je souhaite qu'ils se trouvent à l'improviste, quand tombent des feuilles mortes et que de gros nuages composent l'architecture du ciel, sur un parvis désert d'Arezzo ou une terrasse de Pérouge ou sous un cloître véronais. Ils surprendront la majesté des petites villes, cernées d'une campagne ordonnée comme un fond de tableau, où les gamins jouent sur le pavé sans plus craindre les autocars, et où ont poussé des étalages de fruits magnifiques, non plus de colifichets et de souvenirs.

Ils comprendront alors que l'hiver ne menace pas ces paysages humains où rien n'étant artificiel, rien n'appelle la vengeance de la nature. Tout y chante un chant d'espoir : le renouveau semble tout proche avant que l'engourdissement et le froid ne soient venus. C'est pourquoi l'automne est très favorable à la visite des ruines; nom impropre, s'il en fut : sont-ce des ruines, les constructions que l'on ressuscite? Elles ne figurent pas la décrépitude, mais la renaissance. Elles prouvent que l'art et ses ouvrages se relèvent toujours d'entre les morts.

J'ai vu, il y a cinq ans, à Athènes, le Jupiter de bronze qu'on venait de tirer du fond de la mer, viril et fort comme au premier jour. J'ai vu naguère à Ostie, près du port où débarqua Enée, les nobles statues qu'on a déterrées des sables et de la broussaille. Elles sont là, soit dressées sur un mur de pierre sèche, soit mariées aux arbustes, ces immortelles drapées des plus beaux plis du monde, images de la fécondité et de la sérénité. Leur visage à peine mutilé aspire de nouveau l'air marin, où ne passent plus, comme de leur temps, les miasmes de la malaria. Elles attendaient une Italie plus jeune, et reviennent y accorder leur jeunesse indélébile. L'une d'elles enserre de ses ailes, comme une Victoire de notre sculpteur Poisson, la maçonnerie qui la soutient. Elle est faite pour couper le vent, comme une proue. A la voir au milieu de fûts redressés, de cyprès poudreux, on comprend qu'elle marche encore, mais qu'elle rêve à s'envoler, après quelque deux millénaires de sommeil !





C'est sur l'emplacement de l'ancienne Ostie qu'ont été rendus à la lumière ces vestiges d'un art qui remonte à peu près au IIIe siècle avant J.-C. La grande statue de gauche est celle d'une Vénus du temple d'Auguste. En haut, une déesse du même temple, représentée de profil et de face, voisine avec un fût de colonne et une Victoire ailée. Ci-contre, colonnes et voie des tombeaux.



FÊTE DE LA MOISSON

Le spectacle guerrier fut étonnant, mais, autre point de vue, la fête paysanne ne le fut pas moins. La diversité des races apparaissait dans le particularisme de ces atours, par exemple, du Hanovre (en haut) ou de la Forêt-Noire (à droite).

PHOTOS SCHALL

Du pays de Bade et du Wurtemberg, de la Saxe et de la Westphalie, du Mecklembourg et de la Thuringe, de toute l'Allemagne étaient venues les délégations paysannes, en costumes variés des anciens Etats, pour célébrer la fête de la moisson.

Il y eut, le 4 octobre, sur la colline de Bückeberg en Hanovre, un million de spectateurs qui mêlèrent, coude à coude, les traits de leurs races et les aspects de leurs atours.

Beaucoup de belles filles rivalisaient d'amples et lourdes robes sombres, en contraste avec les blancs tabliers tuyautés, de coiffures simples ou monumentales, de fichus aux chaudes ou fraîches couleurs, de



Autres exemples (en bas, de gauche à droite et en remontant) : paysannes de Bückeberg, de la Hesse, du Pays de Bade et de Schaumbourg-Lippe. Particularisme qui sans doute ne persiste plus que dans ces fastes curieux, et c'est dommage.

corsages brodés, de cols de dentelle et de nœuds de rubans, voire de perles et de joyaux d'or massifs, et les hommes, moins divers, l'étaient cependant.

Il faisait un froid de glace, porté par des vents baltiques, mais l'énorme public ne pensait qu'à contempler et écouter le chef, qu'à se contempler, surtout, dans son armée.

Car le sens de cette solennité était, certes, que la fête de la moisson, le culte de la terre et de sa fécondité mérite de grandioses assemblées, mais les organisateurs avaient tenu à démontrer plus clairement encore qu'une épée formidable est indispensable à la garde des champs et des granges.

Le labeur paysan fut hautement loué, comme en tous pays il est digne de l'être.

Et pourtant, Mars, Odin et Thor son fils, tous les dieux de la guerre, très modernisés, et même « motorisés » l'emportaient sur Cérès l'éternelle (peut-être aussi sur la sage Minerve), par leurs accents et par leurs actes.

Défilés et fanfares militaires, salves d'artillerie, tonnerre d'avions incendiaires, manœuvres d'assaut, ruées de tanks exaltèrent la force allemande.

Ense et aratro... Vieille maxime, qui a de la grandeur ! Mais que peut-il bien advenir, quand les épées font un poids infiniment plus lourd que les charrues?

★

Dans cinquante, cent ou mille ans, peut-être un Mécène obtiendra-t-il des Gouvernements l'autorisation de couvrir une bonne longueur de Rhin d'un plancher et d'offrir là un banquet pantagruélique à des milliers de paysans venus des quatre points cardinaux. Alors Cérès sera contente. Bacchus aussi. Et Minerve sourira doucement. R. L.



PHOTOS ROUBIER

VENDANGES EN BOURGOGNE

PAR FREDÉRIC SAISSET



D ANS la mélancolie de l'automne où se dorent les paysages, voici que la gaie, la pétillante Bourgogne anime toute une armée de vendangeurs.

Attachons-nous ici à suivre ces vendanges bourguignonnes qui furent cette année quelque peu bouleversées par les intempéries naturelles... et sociales, si l'on peut dire.

Quand on assiste à la cueillette des raisins précieux, on ne songe pas assez à l'active patience qu'il a fallu au vigneron, digne de ce nom, pour obtenir ces belles grappes qui vont tomber sous le sécateur.

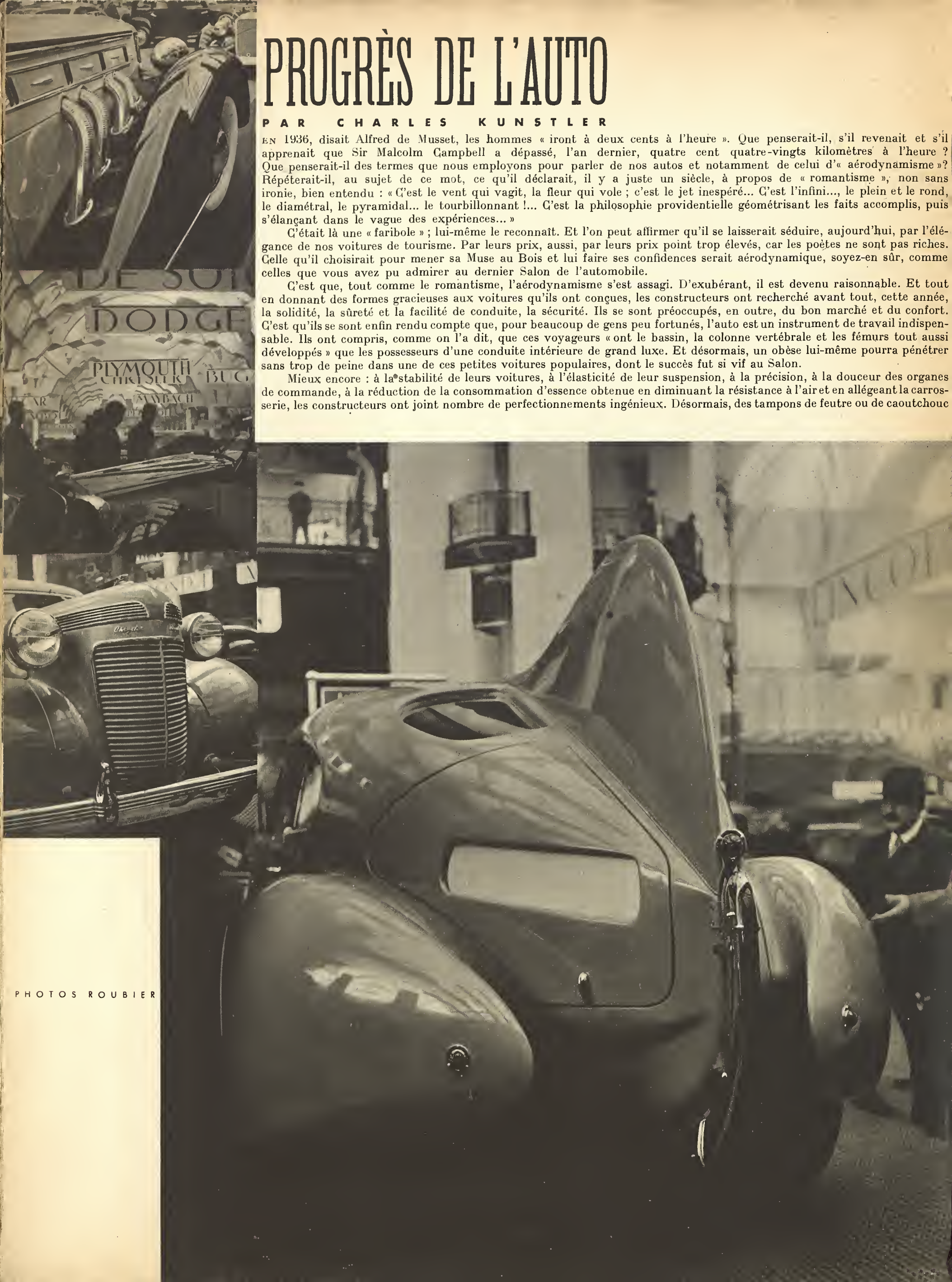
Comme un médecin attentif, il s'est penché sur la vigne, il a examiné les feuilles et le fruit pour les sauver des parasites. Pour décider du jour de la cueillette — burette acidimétrique et mustimètre en main — il a observé le moment où le degré d'acidité du jus de raisin demeure stationnaire en rapport avec la quantité de sucre que donne le pèse-mout. Voici le moment. Le jour des vendanges est décidé. Et voici maintenant les groupes des vendangeurs alertes et les blanches cornettes des jeunes et des vieilles vendangeuses s'affairant dans *les raies* du vignoble, et, sous la musique des sécateurs, voici que tombent grappes sur grappes dans les *vendangerots*, dans les *benalons*. Le travail se fait en cadence, avec jovialité, et l'on entend monter vers le ciel d'automne les clairs refrains du terroir.

Ceux-ci remplissent les hottes, celui-là, le chef vigneron, recevra les fruits du *clos* dans la *ballonge*, large cuve...

Et dans les celliers iront dormir ces vins royaux aux noms célèbres : Chambertin et Morey, Chambolle-Musigny, Vougeot, Vosne-Romanée, Nuits, Aloxe-Corton, Beaune, Pommard, Volnay, Meursault, Montrachet.

Ils dormiront dans les caves qu'ils parfumeront de leurs odeurs franches, fruitées, loyales, ces vins au fin bouquet, aux tons moelleux jusqu'au jour où, religieusement, on les versera dans des verres transparents sur une table bien servie. Ils s'y marieront avec des mets de choix : le Pommard épousera la perdrix, le Corton la bécasse, le Montrachet fera un excellent ménage avec la sole et le Chambertin s'alliera joyeusement au pâté de foie gras.

Regardez-les bien tous ces clos que l'on vendange et voyez comme la plupart s'élancent du creux des routes pour grimper sur « l'épaule des collines », et dites-vous qu'ils ont bien choisi le sol et les terrains courbes où, sous la bénédiction de la lumière, ils font mûrir leurs grappes de pourpre et d'or. Suivez les vignobles qui donnent les raisins dont sont faits les grands vins de Bourgogne, là sur le flanc exposé à l'Est des collines de la Côte d'Or, d'où ils peuvent saluer le soleil levant, entre Dijon et Santenay, côte de 60 kilomètres où sont celles de *Nuits* et de *Beaune*, d'où nous viennent ces vins princiers qui s'en iront, devancés par leur grand renom, dans les plus lointaines contrées du monde.



PROGRÈS DE L'AUTO

PAR CHARLES KUNSTLER

EN 1936, disait Alfred de Musset, les hommes « iront à deux cents à l'heure ». Que penserait-il, s'il revenait et s'il apprenait que Sir Malcolm Campbell a dépassé, l'an dernier, quatre cent quatre-vingts kilomètres à l'heure ? Que penserait-il des termes que nous employons pour parler de nos autos et notamment de celui d'« aérodynamisme »? Répéterait-il, au sujet de ce mot, ce qu'il déclarait, il y a juste un siècle, à propos de « romantisme », non sans ironie, bien entendu : « C'est le vent qui vagit, la fleur qui vole ; c'est le jet inespéré... C'est l'infini..., le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal... le tourbillonnant !... C'est la philosophie providentielle géométrisant les faits accomplis, puis s'élançant dans le vague des expériences... »

C'était là une « faribole » ; lui-même le reconnaît. Et l'on peut affirmer qu'il se laisserait séduire, aujourd'hui, par l'élégance de nos voitures de tourisme. Par leurs prix, aussi, par leurs prix point trop élevés, car les poètes ne sont pas riches. Celle qu'il choisirait pour mener sa Muse au Bois et lui faire ses confidences serait aérodynamique, soyez-en sûr, comme celles que vous avez pu admirer au dernier Salon de l'automobile.

C'est que, tout comme le romantisme, l'aérodynamisme s'est assagi. D'exubérant, il est devenu raisonnable. Et tout en donnant des formes gracieuses aux voitures qu'ils ont conçues, les constructeurs ont recherché avant tout, cette année, la solidité, la sûreté et la facilité de conduite, la sécurité. Ils se sont préoccupés, en outre, du bon marché et du confort. C'est qu'ils se sont enfin rendu compte que, pour beaucoup de gens peu fortunés, l'auto est un instrument de travail indispensable. Ils ont compris, comme on l'a dit, que ces voyageurs « ont le bassin, la colonne vertébrale et les fémurs tout aussi développés » que les possesseurs d'une conduite intérieure de grand luxe. Et désormais, un obèse lui-même pourra pénétrer sans trop de peine dans une de ces petites voitures populaires, dont le succès fut si vif au Salon.

Mieux encore : à la stabilité de leurs voitures, à l'élasticité de leur suspension, à la précision, à la douceur des organes de commande, à la réduction de la consommation d'essence obtenue en diminuant la résistance à l'air et en allégeant la carrosserie, les constructeurs ont joint nombre de perfectionnements ingénieux. Désormais, des tampons de feutre ou de caoutchouc

PHOTOS ROUBIER

L'automobile a fini par se créer une beauté bien à elle, dont le prestige incontestable conseille à l'esthétique moderne de chercher décidément ses voies dans "l'adaptation à la fonction". Il y eut même, au Salon, une voiture futuriste qui fut audacieuse comme une prédiction. L'aileron vertical prévoit-il les mille à l'heure?

L'industrie automobile mérite encore d'autres éloges et sans réserves. Quand on compare les prix de 1914 à ceux de 1936, l'on se demande par quel miracle les constructeurs sont parvenus à ne suivre que de très loin l'augmentation de toutes choses. Si l'État abaissait fortement ses taxes, l'auto démocratique connaîtrait un essor extraordinaire.

étoufferont les bruits désagréables. Désormais, plus de grincements, de sifflements, plus de ronflements répétés ! En s'ouvrant, l'arrière des voitures permettra aux voyageurs de se garantir des intempéries, d'éloigner des mains indiscrètes la roue de secours, l'outillage, les bagages eux-mêmes. Enfin, grâce au décapotage, une auto ne sera plus une prison perpétuelle, mais un abri contre le mauvais temps, et, par les belles journées et par les nuits sereines, un véritable balcon roulant à travers villes et campagnes.

Un gain de quinze à vingt pour cent par rapport aux modèles de l'an dernier, un confort plus grand et qui ne nuit pas à la vitesse, voilà ce qui a le plus séduit, au Salon de 1936, ceux qui cherchaient des voitures rapides, dociles et surtout peu coûteuses. Ceux qui sont avant tout sensibles à la beauté ont trouvé, dans les voitures transformables, de merveilleux prétextes à de longues randonnées. Leur marche silencieuse, propice à la contemplation et à la rêverie, leur permet d'admirer les sites qu'ils traversent, de savourer, tout à loisir, les mille joies qu'offre la Nature. « Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie. »



PARIS QUI FEIGNAIT DE DORMIR

PAR RENÉ LAPORTE

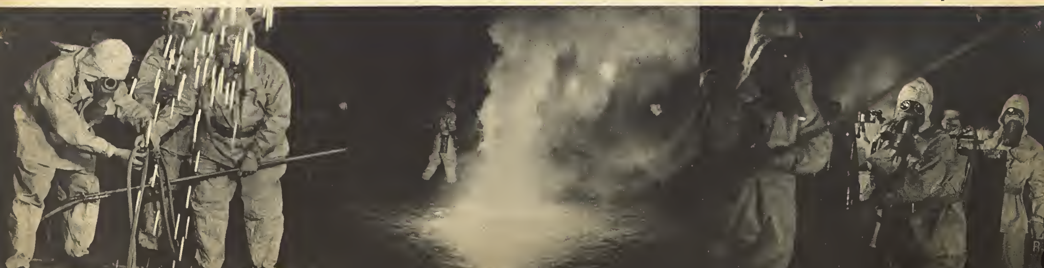
L'AUTRE soir, pendant l'alerte, c'est d'abord aux enfants que j'ai pensé. Nous autres, dont la jeunesse a traversé 1914 sans bien comprendre ce qui se passait, nous autres, nous avons tous aimé jouer à la guerre. Mais nos combats se livraient en pleine lumière. Les haies étaient nos tranchées, et le soleil trouait les branches, criblant nos mains, nos visages de cent petites blessures chaudes. Notre guerre, c'était l'été, les vacances.

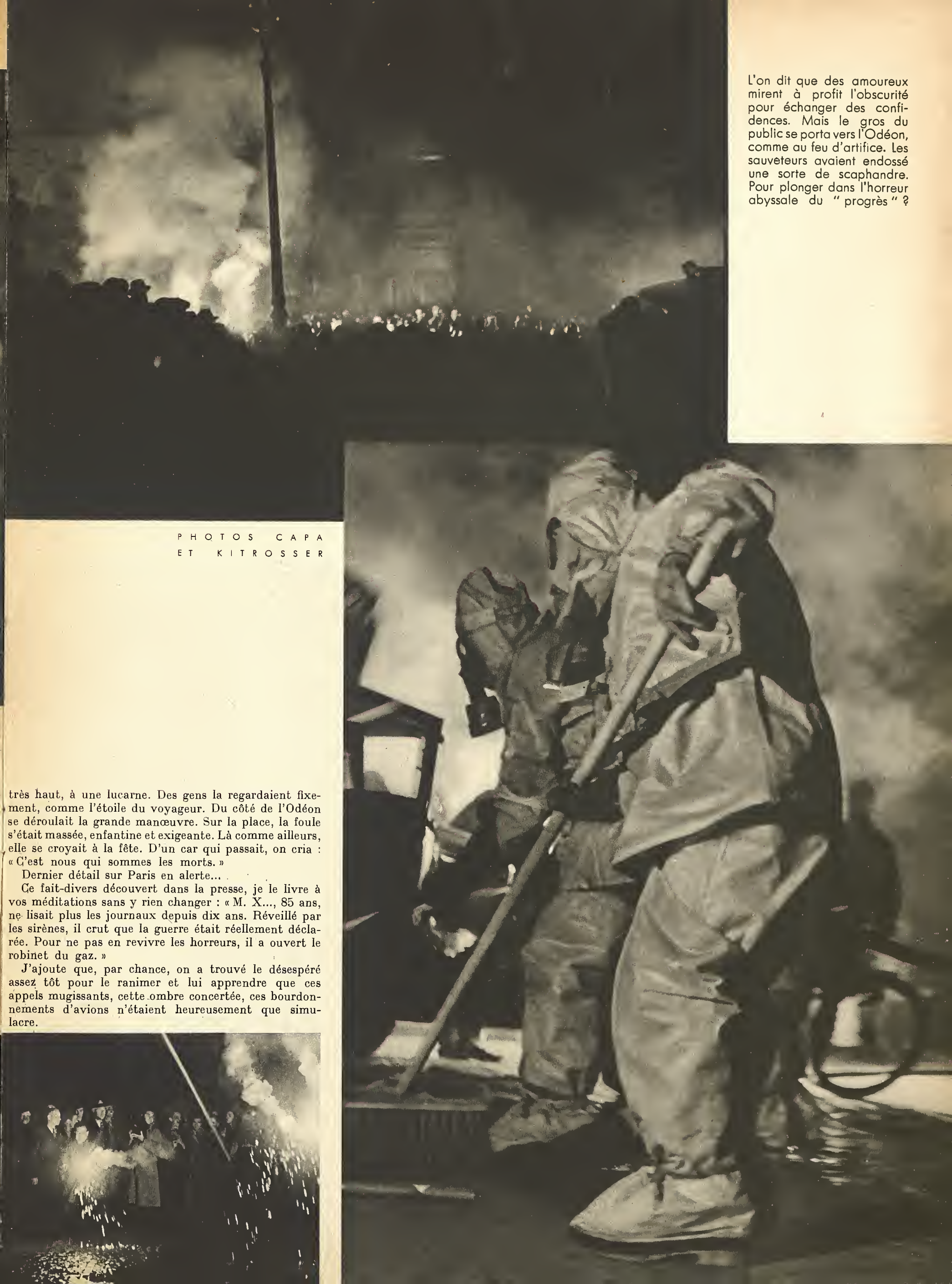
A quoi jouent les enfants d'aujourd'hui? La guerre a changé de visage: elle est maintenant sournoise, nocturne et nauséabonde. Elle ne peut plus entrer dans des jeux.

L'autre soir, dormaient-ils, les gosses de Paris? Je les imaginais, serrant les draps entre leurs doigts, étonnés qu'on eût éteint les lampes si tôt. J'aimerais savoir qu'ils n'ont pas compris, et qu'ils ont cru que, pour une fois, le marchand de sable était en avance.

Dans la nuit, Paris a été brusquement englouti, comme un continent dans un océan de légende. On s'est mis à marcher à tâtons, à travers les rues. La ville n'était plus qu'un murmurant désert peuplé d'aveugles. Mais des rires aigus fusaient dans l'ombre. On avait beau se dire qu'hélas c'était là entreprise sérieuse, quelque chose comme une répétition du plus tragique drame du monde, les figurants innombrables plaisantaient et s'amusaient. Cependant, si la lumière était revenue avant le terme fixé, quelques-uns auraient eu honte de leur gaieté, en face des hommes et des femmes *qui se souvenaient*.

Les Champs-Elysées, c'était l'entrée des Enfers. Pendant cinq minutes, une lampe brilla





L'on dit que des amoureux mirent à profit l'obscurité pour échanger des confidences. Mais le gros du public se porta vers l'Odéon, comme au feu d'artifice. Les sauveteurs avaient endossé une sorte de scaphandre. Pour plonger dans l'horreur abyssale du " progrès " ?

PHOTOS CAPA ET KITROSSER

très haut, à une lucarne. Des gens la regardaient fixement, comme l'étoile du voyageur. Du côté de l'Odéon se déroulait la grande manœuvre. Sur la place, la foule s'était massée, enfantine et exigeante. Là comme ailleurs, elle se croyait à la fête. D'un car qui passait, on cria : « C'est nous qui sommes les morts. »

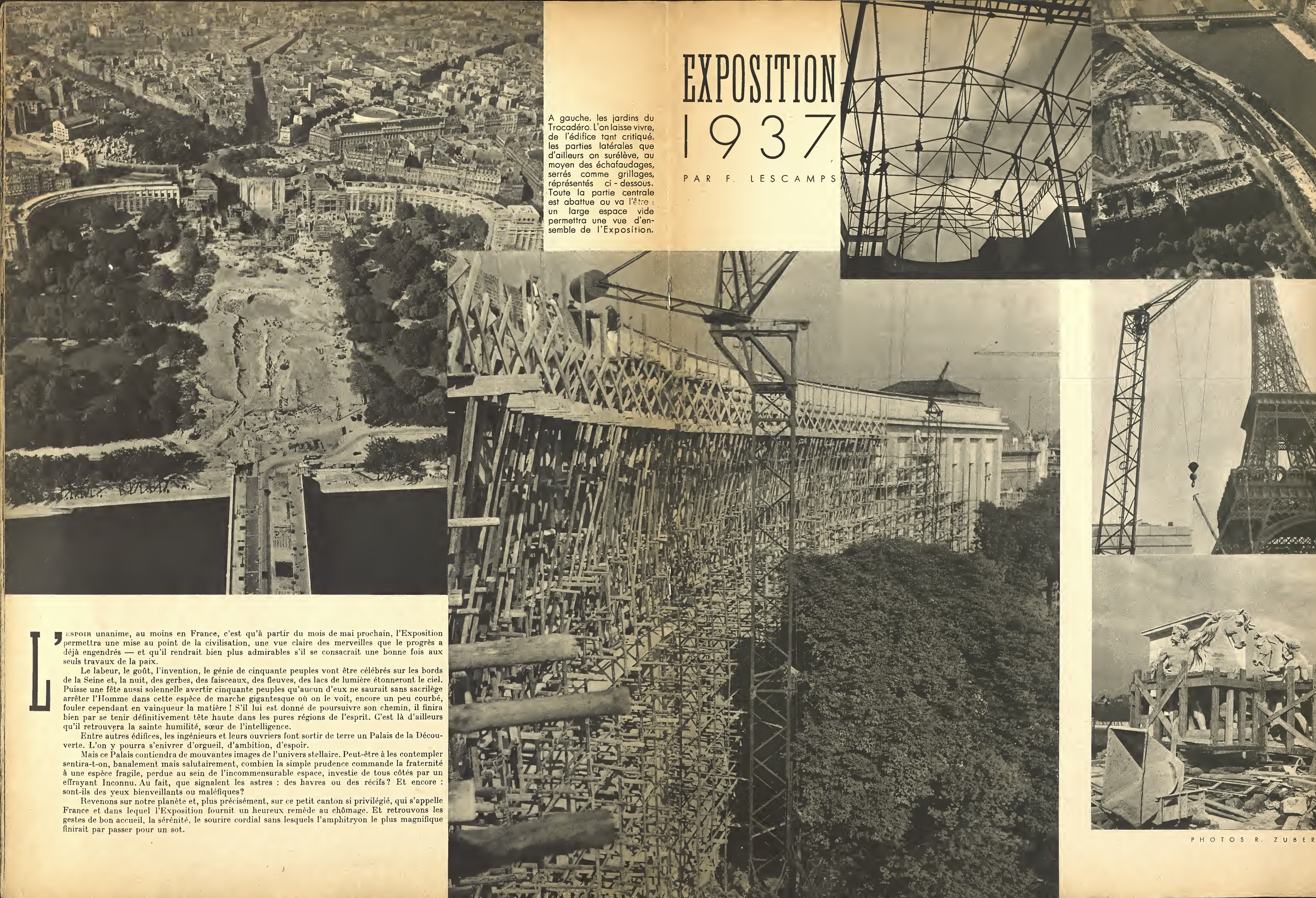
Dernier détail sur Paris en alerte...

Ce fait-divers découvert dans la presse, je le livre à vos méditations sans y rien changer : « M. X..., 85 ans, ne lisait plus les journaux depuis dix ans. Réveillé par les sirènes, il crut que la guerre était réellement déclarée. Pour ne pas en revivre les horreurs, il a ouvert le robinet du gaz. »

J'ajoute que, par chance, on a trouvé le désespéré assez tôt pour le ranimer et lui apprendre que ces appels mugissants, cette ombre concertée, ces bourdonnements d'avions n'étaient heureusement que simulacre.

EXPOSITION 1937

PAR F. LESCAMPS



A gauche, les jardins du Trocadéro. L'on laisse vivre, de l'édifice tant critiqué, les parties latérales que d'ailleurs on surélève, au moyen des échafaudages, serrés comme grillages, réprésentés ci-dessous. Toute la partie centrale est abattue ou va l'être : un large espace vide permettra une vue d'ensemble de l'Exposition.

L'espoir unanime, au moins en France, c'est qu'à partir du mois de mai prochain, l'Exposition permettra une mise au point de la civilisation, une vue claire des merveilles que le progrès a déjà engendrés — et qu'il rendrait bien plus admirables s'il se consacrait une bonne fois aux seuls travaux de la paix.

Le labeur, le goût, l'invention, le génie de cinquante peuples vont être célébrés sur les bords de la Seine et, la nuit, des gerbes, des faisceaux, des fleuves, des lacs de lumière étonneront le ciel. Puisse une fête aussi solennelle avertir cinquante peuples qu'aucun d'eux ne saurait sans sacrilège arrêter l'Homme dans cette espèce de marche gigantesque où on le voit, encore un peu courbé, fouler cependant en vainqueur la matière ! S'il lui est donné de poursuivre son chemin, il finira bien par se tenir définitivement tête haute dans les pures régions de l'esprit. C'est là d'ailleurs qu'il retrouvera la sainte humilité, sœur de l'intelligence.

Entre autres édifices, les ingénieurs et leurs ouvriers font sortir de terre un Palais de la Découverte. L'on y pourra s'enivrer d'orgueil, d'ambition, d'espoir.

Mais ce Palais contiendra de mouvantes images de l'univers stellaire. Peut-être à les contempler sentira-t-on, banalement mais salutairement, combien la simple prudence commande la fraternité à une espèce fragile, perdue au sein de l'incommensurable espace, investie de tous côtés par un effrayant Inconnu. Au fait, que signalent les astres : des havres ou des récifs ? Et encore : sont-ils des yeux bienveillants ou maléfiques?

Revenons sur notre planète et, plus précisément, sur ce petit canton si privilégié, qui s'appelle France et dans lequel l'Exposition fournit un heureux remède au chômage. Et retrouvons les gestes de bon accueil, la sérénité, le sourire cordial sans lesquels l'amphitryon le plus magnifique finirait par passer pour un sot.

PHOTOS R. ZUBER

LA DÉVALUATION DEVANT LES CHAMBRES

C. CHAUTEMPS

HERRIOT ET LÉON BLUM



LOUIS MARIN

Dans les Chambres, la dévaluation fit encore plus de bruit que chez les industriels et qu'à la Bourse. Là, on se demandait deux choses : d'abord, que donnera-t-elle? Ensuite, qu'en pensera le peuple français?

Sur le premier point, tout le monde était d'accord pour dire que la dévaluation, en abaissant la valeur du franc-papier, remontait d'autant la valeur du stock d'or et permettait ainsi au Gouvernement de récupérer 14 milliards. Et le Gouvernement en avait besoin.

M. Paul Reynaud, grand défenseur depuis toujours de la dévaluation, ajoutait que presque tous les pays du monde avaient déjà dévalué et que tous ceux qui l'avaient fait s'en étaient fort bien trouvés. Il n'y avait pas de raison, disait-il, que la France s'en trouvât mal. Le raisonnement est en effet inattaquable à la condition, soulignée par M. Paul Reynaud lui-même, que le Gouvernement soit un Gouvernement fort, capable de tirer parti de l'espèce d'euphorie causée par la dévaluation, capable surtout d'empêcher les réactions de tout genre auxquelles le lendemain de la réforme les intérêts particuliers peuvent se livrer. M. Mussolini qui, à la première nouvelle de la dévaluation française, avait aussitôt aligné la lire en dévaluant lui-même de 40 %, avait justement donné un bel exemple d'énergie gouvernementale ; peut-être fallait-il s'en inspirer en l'appuyant d'une politique non pas tant d'économie que d'ordre budgétaire.



PAUL REYNAUD

MANDEL

MONNET

C'est dans ces aîtres de la Chambre des Députés : Salle des Pas-Perdus, Salle des Quatre-Colonnes, généralement confondus, sous le nom de "couloirs", avec d'autres moins accessibles au public, c'est là que se décident, pour une part importante, les destins d'un grand pays, donc du monde.

PHOTOS KITROSSER ET WIDE WORLD

Les couloirs de la Chambre étaient d'ailleurs bien curieux à observer. Un certain nombre d'adversaires du Gouvernement disaient : « Le pire eût été qu'il se retirât et nous laissât faire l'opération. C'est bien le diable maintenant s'il n'est pas impopulaire dans trois mois. » Et ils se frottaient les mains.

A l'extrême-gauche, les communistes faisaient la petite bouche : « Nous votons pour le Gouvernement, mais nous ne sommes point partisans de la dévaluation. »

Eux aussi sentaient le mécontentement de la masse.

Tous ceux qui venaient de province avaient l'air gêné. Non, la dévaluation ne plaît pas beaucoup aux Français. On devinait qu'il avait fallu que ces hommes expliquassent au coin des champs, dans les arrière-salles des cafés, sur les places des marchés, que c'était mal comprendre la question que de voir le franc amputé du tiers comme on le voyait dans les journaux.

— Vous n'êtes pas moins riches aujourd'hui qu'hier. Ou pas plus pauvres...

Mais ils portaient cependant le poids de toutes les inquiétudes qu'ils avaient senti en quelques heures se gonfler autour d'eux. Et, assis sur une banquette de la salle des Pas Perdus, ou bien groupés par trois ou quatre dans la salle des Quatre Colonnes, ils se demandaient si demain, les quatorze milliards mangés, le Gouvernement ou un Gouvernement nouveau ne recommencerait pas un samedi soir le terrible geste de la dévaluation, et ce qu'il faudrait donner alors comme explication à ceux de là-bas, aux paysans de France qui par définition sont des gens économes, des épargnants, et de qui la louange la plus précieuse est de dire de quelqu'un que c'est un honnête homme, qu'il tient parole, et que sa signature vaut.

par Pierre Dominique.

PHOTOS CAPA KITROSSER ET KEYSTONE

AUTOUR DE LA DÉVALUATION

PAR PIERRE DOMINIQUE



La surprise fut grande dans le gros public qui la veille encore souscrivait à l'emprunt Auriol. On avait vu des caisses syndicales donner jusqu'à leur dernier sou. Pour ces braves gens il s'agissait d'assurer la réussite d'une expérience. Et du jour au lendemain, dévaluation. Ce qui valait 100 ne vaudra plus que 67, voilà ce qu'on leur disait. Il y eut des fureurs et des cris. C'est assez naturel.

Tout le monde fut-il surpris? Non. Tout le monde ne pouvait pas l'être. Il fallait bien que cinq, six, dix, vingt personnes fussent avisées : il n'y a pas de secret qui ne perce dès qu'on élargit le cercle à ce point. On avait fini par savoir et la décision et la date ; il y eut — pourquoi ne pas le dire — quelques heureux qui en profitèrent. Il paraît qu'on peut leur faire rendre gorge. Souhaitons-le sans trop y croire.

La Bourse avait été fermée et les grandes Bourses étrangères nous avaient fait l'amabilité d'interdire, le temps que notre Bourse serait fermée, la cotation des valeurs françaises. Quand la Bourse rouvrit ce fut une fièvre dont on peut voir les signes évidents sur les photos qui peuplent ces pages. Nul ne s'en étonna ; la dévaluation devait entraîner les bonds qui furent observés, et par où les porteurs de titres essayaient de retrouver leur richesse.

Elle devait entraîner beaucoup d'autres choses : d'abord permettre aux industriels de repartir, en allégeant leur trésorerie ; ensuite réduire à rien les fameuses augmentations de salaires des mois derniers, car enfin, augmenter de 15 % les salaires et puis diminuer de 33 % la valeur du franc, cela revient, pour peu que le rapport ancien entre le franc et les marchandises se rétablisse assez vite, à les diminuer de 18 %.

Ce sont là des conséquences qui ne frappent pourtant pas tout de suite le gros public. Pour que le gros public s'aperçoive de cela, il faut que sur le marché intérieur la vie monte, et elle monte, mais pas assez vite pour que les salaires obtenus à la suite des grèves ne permettent pas d'acheter encore un peu plus de produits que les salaires de mai. Et quand la ligne fatidique sera atteinte et peut-être dépassée, la ménagère se plaindra, mais l'ouvrier, lui, ne verra que le chiffre en soi, trente-cinq francs au lieu de trente et il dira à sa « bourgeoise » : — Mais tout de même, je gagne cinq francs de plus par jour.

C'est ainsi depuis Charlemagne où une oie coûtait dix sous. On a toujours dévalué. L'argent a toujours perdu de sa valeur, de siècle en siècle. Le malheur est que le nôtre en perd un peu trop, un peu trop vite surtout. Pour que le public supporte aisément l'opération, il n'en faut pas plus d'une par génération.

PHOTOS GASTON PARIS



LES CHALANDIERS EN GRÈVE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

La grève s'étendait telle une congélation. Les environs de Paris et la ville elle-même ont connu les plus menaçants barrages, ceux qui pouvaient paralyser le cœur du pays. En haut, le barrage du pont d'Austerlitz. Les scènes, d'ailleurs pacifiques, ont été saisies à Conflans-Sainte-Honorine.



COMMENT, au juste, appeler ces errants? Il est singulier qu'il faille réglementairement désigner par le mot abusif de « mariniers » un peuple qui ne navigue jamais sur la mer. Pourquoi pas chalandiers?...

En attendant qu'un André Thérive ou un Lancelot, magistrats éminents au Tribunal des mots, aient l'idée de se prononcer là-dessus, l'on déplore d'avoir eu le spectacle d'errants résolument immobiles, de chalands qui ne passaient plus.

Par centaines, un peu partout, les bateaux formaient d'inertes embâcles, des sortes de sombres banquises, et leurs maîtres, après avoir assuré le frugal ravitaillement alimentaire et la propreté de ces flottantes demeures, s'en allaient au café discuter de leurs intérêts, s'informer du dernier mot de l'Equité tant invoquée.

Maintenant, c'est fini, la glace est rompue, la paix est faite ou, tout au moins, l'armistice est signé, les villes un moment menacées de disette recommencent d'avaler goulûment le charbon, l'essence et quantité d'autres aliments vitaux...

Et l'une des dernières poésies du monde a repris ses droits.

Les rivières ont leur vie propre. Mais les canaux, eux, une fois désertés, sont comme morts. L'on est heureux qu'à nouveau les chalands les animent de leur éternel et rêveur voyage ; qu'ils fassent doucement trembler l'image vernie des peupliers ; qu'ils réveillent l'écluse, cette mécanique simple, pas pressée, en somme champêtre ; qu'ils figurent un labeur sans fièvre, tout mêlé de nature. Et l'on aime, sur leur pont, le barreur qui gouverne en regardant le lent défilé des arbres et des cultures et qui fait son travail-promenade en famille : témoin la ménagère affairée à pavoiser de linge blanc, tout en surveillant sa cuisine, l'entour d'une cabine minuscule, témoin la fillette qui tricote sur un pliant — et, parfois, une antenne de T. S. F., docile amuseuse d'un foyer.

Braves gens ! Peuple libre ou qui du moins respire l'air de la liberté avec l'odeur des champs et de l'espace — sans même se douter qu'il a toutes les apparences de la fierté !

C'est en particulier à lui, certainement méditatif, que l'on voudrait pouvoir dire : bizarrerie de notre temps, où personne n'est plus d'accord avec son voisin que pour admettre la fatalité des désaccords ! Dis, bon peuple errant, nous serions tous tellement plus heureux si, au contraire, nous nous entendions pour nous donner la main...



PHOTOS SCHALL

CHASSE A COURRE JEU ROYAL

PAR OCTAVE BÉLIARD

Un jeu anachroniquement cruel, il faut l'avouer. Le veneur ne se contente pas de tuer sa victime, il pratique l'art raffiné d'en allonger le supplice, il veut la voir mourir de fatigue et de peur, il lui plaît qu'elle se défende désespérément avant de recevoir le coup de grâce. Encore s'il s'agissait toujours d'une bête nuisible dont la destruction s'impose, d'un renard assez rusé pour jouer sa chance sans trop de désavantage, d'un Maître Bourru qui possède en ses boutoirs le moyen d'une mort héroïque... mais l'amusement est plus élégant si la

meute poursuit une faune némorale qui n'a pour défense que sa beauté, ses larmes et ses pieds agiles.

L'usage de forcer les bêtes à la course remonte aux temps barbares. Cet art royal et seigneurial de la vénerie, après de sauvages débuts, eut son rituel subtil, sa langue propre et contribua au modelé d'une société aristocratique qui s'y formait dès l'enfance, comme à la guerre et au blason.

Le peuple qui risquait la mort lorsqu'il tuait pour sa faim le gibier que ses seigneurs se réservaient de tuer pour leur plaisir, qui voyait — quand le cerf passait en plaine — les chevaux du maître saccager les essarts péniblement défrichés, avait l'imagination hantée de ces abois et de ces galops. De là tant de chansons et de légendes hostiles, celles des chasseurs maudits, celle de Saint-Hubert à qui l'apparition d'un dix-cors portant une croix de lumière entre ses ramures donne une leçon de bonté qui s'est perdue, celle du satanique Grand-Veneur dont les nuits de Fontainebleau entendaient passer la meute enragée. Mais aussi une belle chasse entrevue offrait le spectacle d'un monde brillant et féerique dont le souvenir demeurait au fond des rêves. Est-il un conte de la veillée qui ne résonne d'appels de cors? C'est en chassant que les fils de rois égarés dans la forêt rencontrent les princesses endormies, les fées et les bergères. La chasse à courre a fait sentir la poésie des bois sonores ; elle a maintenu le contact entre l'élégance humaine et la nature, fait lutter harmonieusement les instincts et les disciplines, opposé à la beauté de la faune sauvage la beauté de la faune conquise.

Aujourd'hui encore, on chasse à courre. On ne le fera plus guère demain. Le noble jeu ne s'accommode pas des temps démocratiques. L'entretien des équipages de chasse suppose un assez grand faste ; l'art de chasser veut une adaptation le plus souvent héréditaire. Il faut savoir se résigner à la perte d'un certain pittoresque. Nous trouvons d'autant plus précieux qu'il nous ait été donné de n'en point ignorer l'éclat, si réellement notre âge doit le dernier connaître les fanfares dans les matins d'argent, les belles compagnies, les phrases mélodiques et les rumeurs dont les échos s'enivrent, la voix joyeuse des meutes, les chevauchées violant les combes solitaires, l'opulente nature morte des venaisons et, à la nuit, l'adieu nostalgique d'une troupe lointaine s'attardant sur le frisson des feuilles.





6 JOURS, 6 NUITS...

PAR HERVÉ LAUWICK

Hop ! La chasse... la chasse est partie ! Elle est lancée... Un coup de pistolet a donné le départ des primes. Les hommes sont couchés, courbés sur les guidons ; ils appuient violemment, de toutes leurs cuisses de grenouilles nerveuses, maigres, roses, sur lesquelles se joue une lumière pâle d'aquarium reflétée par les réclames d'apéritifs...

Un maillot vert, soudain, se sauve, puis un rouge, coquelicot devenu fou, puis un jaune rayé de blanc. Comme une volée de jonquilles, de bleuets, de marguerites des prés, qu'une petite fille rapporterait des prés.

Cette guirlande insensée tourne, tourne, revient, se rejoint, se ressoude, s'étale. On la revoit, elle est là, elle reparaît ; on la verra toujours, élégante, fine, odieuse, comme revient le joli sourire d'une femme dont on a divorcé. Elle ne sort pas de notre cerveau... Ainsi tournent les rêves des cabanons.

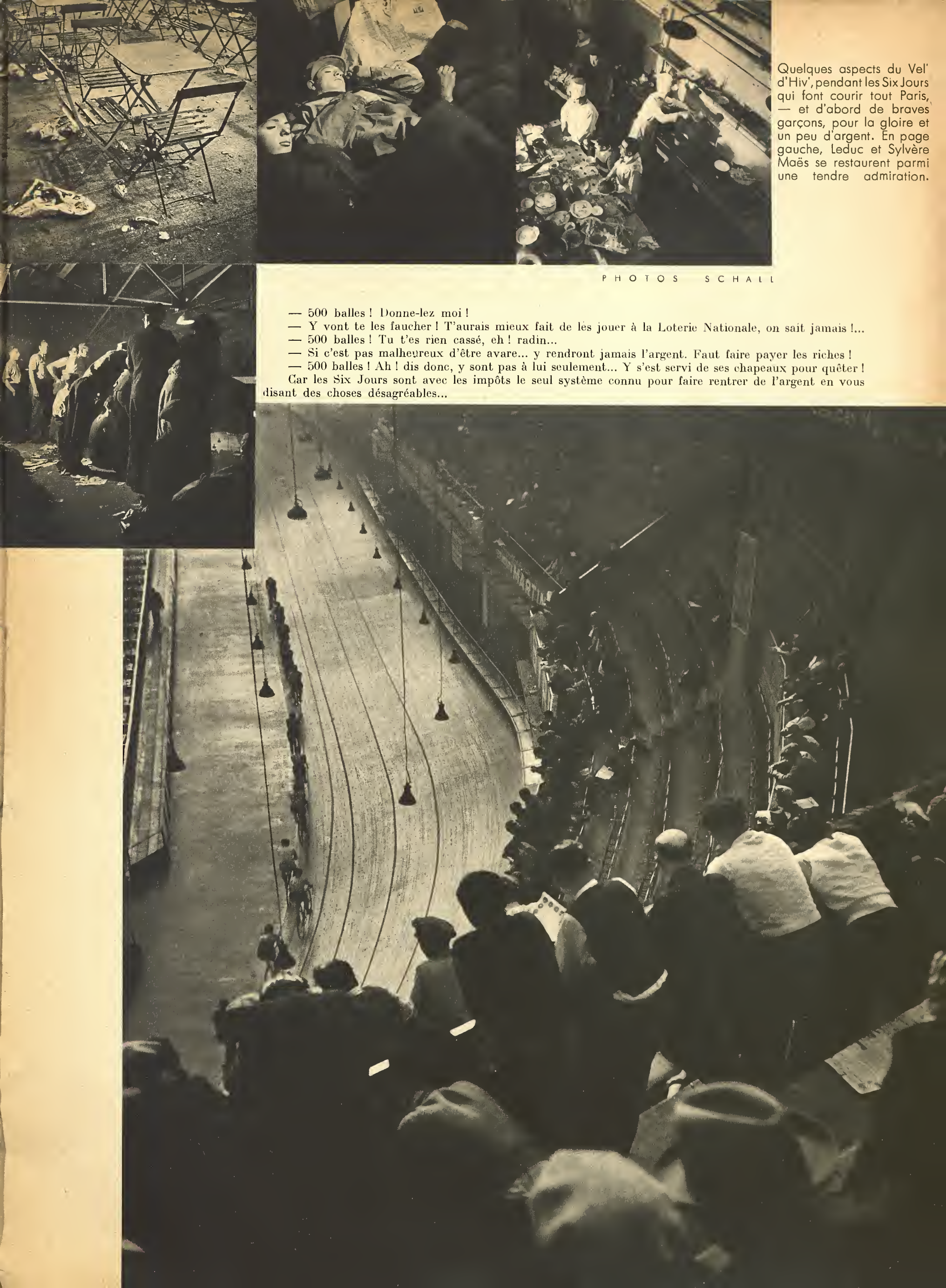
La piste n'est pas brune. Ce n'est pas vrai ! Elle n'est pas jaune. Elle est blonde.

La lumière caresse sa surface comme le soleil d'été fait transpirer une plage, toute en éclairs mouillés, toute douceur... Mais ces grenouilles, ces grenouilles furieuses dans des maillots, avec leur vitesse, leur absurdité digne de *Walt Disney !* Folie ? Sottise ? Cauchemar ?

Autour, une odeur de frites fait la basse. Le saucisson est le ténor.

Et le klaxon féroce et grossier donne des ut de poitrine : *M. X., le fameux créateur du chapeau Toulapin, a offert* 500 *francs sur trois tours.*

Hourras. Beuglements. Les populaires crachent leur opinion dans ce vaste bol :



Quelques aspects du Vel' d'Hiv', pendant les Six Jours qui font courir tout Paris, — et d'abord de braves garçons, pour la gloire et un peu d'argent. En page gauche, Leduc et Sylvère Maës se restaurent parmi une tendre admiration.

PHOTOS SCHALL

— 500 balles ! Donne-lez moi !

— Y vont te les faucher ! T'aurais mieux fait de les jouer à la Loterie Nationale, on sait jamais !...

— 500 balles ! Tu t'es rien cassé, eh ! radin...

— Si c'est pas malheureux d'être avare... y rendront jamais l'argent. Faut faire payer les riches !

— 500 balles ! Ah ! dis donc, y sont pas à lui seulement... Y s'est servi de ses chapeaux pour quêter !

Car les Six Jours sont avec les impôts le seul système connu pour faire rentrer de l'argent en vous disant des choses désagréables...

Les trois photographies ci-dessous représentent des scènes de la revue du Casino de Paris ; les autres, divers tableaux de la revue des Folies Bergère. En gros plan, à droite, tout le monde a reconnu Joséphine Baker.



SPECTACLES

PAR HENRI DELORIÈRE

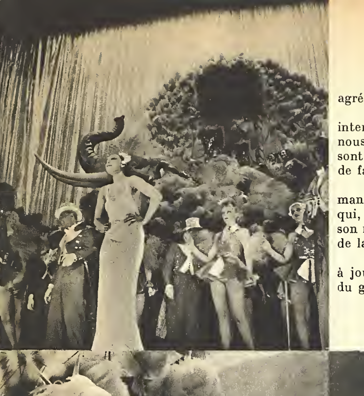
Folies-Bergère. Corps d'ambre, mince, plein et flexible, visage charmant, que d'horribles grimaces ne parviennent pas à enlaidir, fine voix veloutée, pathétique à l'occasion ou tout au moins touchante, tels sont quelques-uns des prestiges de Joséphine Baker, tantôt vêtue de robes éclatantes, tantôt drapée ou, encore, portant le nu avec assez de grâce naturelle pour qu'il ne soit pas impudique, dans des décors et des éclairages qui plus d'une fois, à eux seuls, soulèvent les applaudissements.

Mais c'est elle la plus favorisée. Le public fait fête à la gentillesse, à la beauté plastique, au chant menu et prenant de Joséphine Baker.

Une autre vedette est à louer chaleureusement : le ténor Tirmont, de l'Opéra-Comique. Il ne paraît qu'une fois, dans *La plus belle nuit d'amour de don Juan*, tableau particulièrement réussi parmi plusieurs autres d'un luxe somptueux et de bon goût, tableau important et que cependant l'on voudrait plus long. Tirmont-don Juan, prince magnifique d'une cour de jolies filles, y déploie une aisance élégante, une autorité, une domination vraiment remarquables et, en outre et surtout, il y fait entendre une fort jolie voix, supérieurement émise et nuancée. (Pourquoi ce beau chanteur n'est-il pas plus souvent réclamé par la scène de la rue Favart?)

★

Casino de Paris. Là, c'est Tino Rossi la vedette. Et quelle vedette, consacrée par les innombrables suffrages des écouteurs de T. S. F. ! Nous n'avons que sympathie pour ce tinorino. Il a un timbre caressant, il chante avec justesse, il articule souplement et si son chant s'obstine à rester mezza-voce, il est ainsi bien plus plaisant que tant d'autres qui tonitruent sans trêve ni pitié.



Mais, d'une façon générale (car nous ne visons pas ici la Revue du Casino, qui est délicate, fort agréable), la perpétuelle chanson d'amour de Tino Rossi ne témoigne pas de beaucoup d'ambition.

Encore son répertoire est-il en somme acceptable (et nous connaissons de cet artiste une interprétation excellente d'une mélodie — petite œuvre parfaite — de Reynaldo Hahn). Mais il nous fournit l'occasion de protester contre les airs que l'on destine aux masses populaires. Ils sont trop souvent désarmants de « sentiment » pour boniches, et certains sont agressifs à force de fadeur.

Le peuple, c'est nous tous, mais si l'on tient absolument à désigner par ce mot les travailleurs manuels, les modestes employés, les cousettes en chambre ou en atelier, disons qu'il est des chansons qui, par leur bêtise, sont une insulte au peuple. C'est parce que Tino Rossi a du talent, parce que son répertoire comprend *aussi* des chansons fraîches, claires, sainement jeunes, parce qu'il dispose de la plus réelle emprise sur un vaste public, qu'on le voudrait plus difficile.

Le Music-Hall, dont l'art de la mise en scène et des jeux de lumière ne cesse de s'affiner, aurait à jouer, dans le domaine de la chanson, un très grand rôle éducateur, au nom de l'intelligence, du goût et de la Musique.

PHOTOS GASTON PARIS

CHAUFFEZ-VOUS



DOMINIQUE, DÉCORATEUR KERTESZ, PHOTOGRAPHE

- PROPREMENT
- COMMODÉMENT
- SAINEMENT
- A VOTRE GRÉ

AVEC LES

APPAREILS ÉLECTRIQUES

☐ idéaux pour parer aux froids précoces ou renforcer aux grands froids l'installation existante;

☐ rapides, indépendants et mobiles;

☐ économiques, grâce aux tarifs spéciaux de la

Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité

Le Bureau d'Information
39, rue du Rocher (Lab. 90-00)
vous fournira gracieusement tous renseignements et études d'aménagement du chauffage électrique.

Les commodités du radiateur électrique, ce sont celles de tous les appareils électriques. C'est l'appareil rêvé pour le chauffage d'appoint ou de demi-saison.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS

LE CONFORT DE LA MAISON



L'automobile a habitué le public aux belles lignes ; le cinéma, par la présentation d'intérieurs somptueux, a donné le goût du confort et des beaux meubles. Chacun a le désir de réaliser pour son propre foyer l'originalité, la note personnelle et intime qui font le « home ».

Le souci de l'hygiène fait rechercher les lignes nettes, sobres, des meubles actuels. Finis les nids à poussières ; les murs eux-mêmes sont clairs et on réalise de plus en plus des intérieurs lumineux, tant par les peintures ou papiers, que par les voilages des larges fenêtres.

L'art décoratif moderne se distingue aussi par sa recherche du pratique, c'est ce qui fait son succès. Témoin la vogue du mi-studio par exemple, cette création charmante qui répond parfaitement aux dimensions limitées des appartements de notre temps.

Dans une installation moderne, chaque élément joue son rôle : depuis les meubles aux lignes pures et logiques mis en valeur par les tapis et tentures, jusqu'aux bibelots dont le charme est le complément indispensable de tout intérieur.

C'est de ce principe que sont partis les Etablissements Lévitan (à qui nous devons les photographies ci-contre) pour créer leur Nouvelle Formule d'installations complètes : formule particulièrement avantageuse car elle met à la portée de chacun les créations de grands artistes, de grands décorateurs, dont les modèles sont édités à des prix imbattables, grâce aux débouchés considérables de cet établissement.

Il n'est pour s'en convraincre que de consulter la superbe brochure éditée par Lévitan et qui présente, pour des budgets bien déterminés, des ensembles « types » pour une, deux ou trois pièces. On y trouve aussi une foule de suggestions et de conseils précieux pour la décoration d'un intérieur (1).

De ces ensembles modernes, qui sont des créations Lévitan Décoration, se dégagent les qualités d'harmonie et d'élégance si éminemment françaises et si nécessaires aussi après de rudes journées de travail pour retrouver le calme, l'optimisme ; pour maintenir le parfait équilibre moral dont dépendent la santé et le bonheur.

(1) Pour recevoir gratuitement la plaquette luxe « P », prière d'écrire à Lévitan Décoration, 57-59, boulevard Magenta, Paris.








anémies
convalescences
toutes déficiences
ANÉMIES
CONVALESCENCES
SURMENAGES
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
EXTRAITS DE FOIE RATE
REIN ET SURRÉNALE
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT - 60 RUE DE MONCEAU - PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE
ANÉMIE
CONVALESCENCE
DÉFICIENCE
adjuvant aux
traitements de la
tuberculose

LA REVUE DU MEDECIN



30 NOVEMBRE 1936 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

toutes lésions et irritations de la peau

INOTYOL

pommade-vaccin dermatoses suppurées

INOSEPTA


pâte à l'eau
dermatoses
suintantes
irritables
Siliplastine
plastine
calme
instantanément les
prurits rebelles
SÉDOTYOL
SÉDOTYOL


anémies
convalescences
toutes déficiences
ANÉMIES
CONVALESCENCES
SURMENAGES
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
EXTRAITS DE FOIE RATE
REIN ET SURRÉNALE
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT - 60 RUE DE MONCEAU - PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRENALE
ANÉMIE
CONVALESCENCE
DÉFICIENCE
adjuvant aux
traitements de la
tuberculose

30 NOVEMBRE 1936

SOMMAIRE



LA REVUE DU MÉDECIN
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



MAGIE DE LA LUMIÈRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Pourvoir d'un éclairage artificiel, au Musée du Louvre, les chefs-d'œuvre de la sculpture, cela paraissait procéder d'une idée toute simple — et elle l'était en effet. Que d'obstacles, pourtant, entre une idée et sa réalisation ! Il fallait, d'abord, vaincre les difficultés administratives, triompher de la routine, trouver les crédits nécessaires ; ensuite, garantir absolument un édifice unique au monde, avec ce qu'il contient d'inestimable, d'irremplaçable, contre les sournois périls de l'électricité ; enfin, disposer les sources lumineuses de façon à copier l'irradiation solaire, à reconstituer l'atmosphère même de l'Egypte ou de l'Attique.

Le succès de l'entreprise a passé toutes les espérances. L'illustre palais, trois fois par semaine, le soir venu, n'est plus silencieux et noir : il a maintes fenêtres qui, épanchant sur la place du Carrousel leurs longues clartés, invitent Paris et ses hôtes à venir apprendre la beauté — et, inscrite dans le granit ou dans le marbre, l'histoire de civilisations antiques et superbes. Quelques centaines de visiteurs viennent en auto, bien plus par les moyens moins coûteux et,



PHOTOS SCHALL

à l'intérieur du pavillon Denon, des groupes se forment autour de guides féminins, courtois, charmants, érudits, qui savent de quoi ils parlent.

Alors, quel étonnement ! La grisaille minérale a pris une blondeur de chair, la froideur s'est attiédie, la dureté est devenue tendresse. Et les statues palpitent. Personne ne contemplera sans une neuve émotion — cette émotion capable de révéler soudain aux profanes la sainteté de l'art — la Vénus de Milo ni la victoire de Samothrace. L'on sait bien que toutes les sensibilités sont anormalement tendues par le drame nombreux qui les sollicite chaque jour et de toutes parts, mais est-ce l'imagination qui prête la vie et un langage aux statues baignées de lumière, ou bien celles-ci ont-elles depuis toujours une signification qui ne peut être saisie que par des sens surexcités?

C'est un souffle immortel qui fait frissonner la tunique de la Victoire isolée par un faisceau de rayons, entourée d'ombres comme au sein de la nuit d'un temple. Et quant au visage de la Vénus, qui jamais ne fut aussi simplement beau et pur, et jamais ne resplendit aussi doucement de ferme et sereine sagesse, il est certitude, il apaise, il prédit ! Il prédit que rien ne prévaudra contre un certain esprit de la mer latine et que cet esprit fera en fin de compte triompher la paix, au seul moyen de l'intelligence qui, jadis et pour toujours, sut traduire par une forme humaine la divine harmonie universelle, cet exemple, ce conseil et, d'ailleurs, cette Loi...

A gauche, de haut en bas : la Victoire de Samothrace; le Sphinx avec son air ironique de connaître le destin du monde; la Victoire sous un autre jour. — Ci-contre et en remontant : l'Epervier égyptien ; l'Enfant à l'oie (IIe s. av. J.-C.); le "Vestibule des prisonniers barbares" et une Artémis (Ier s. av. J.-C.).



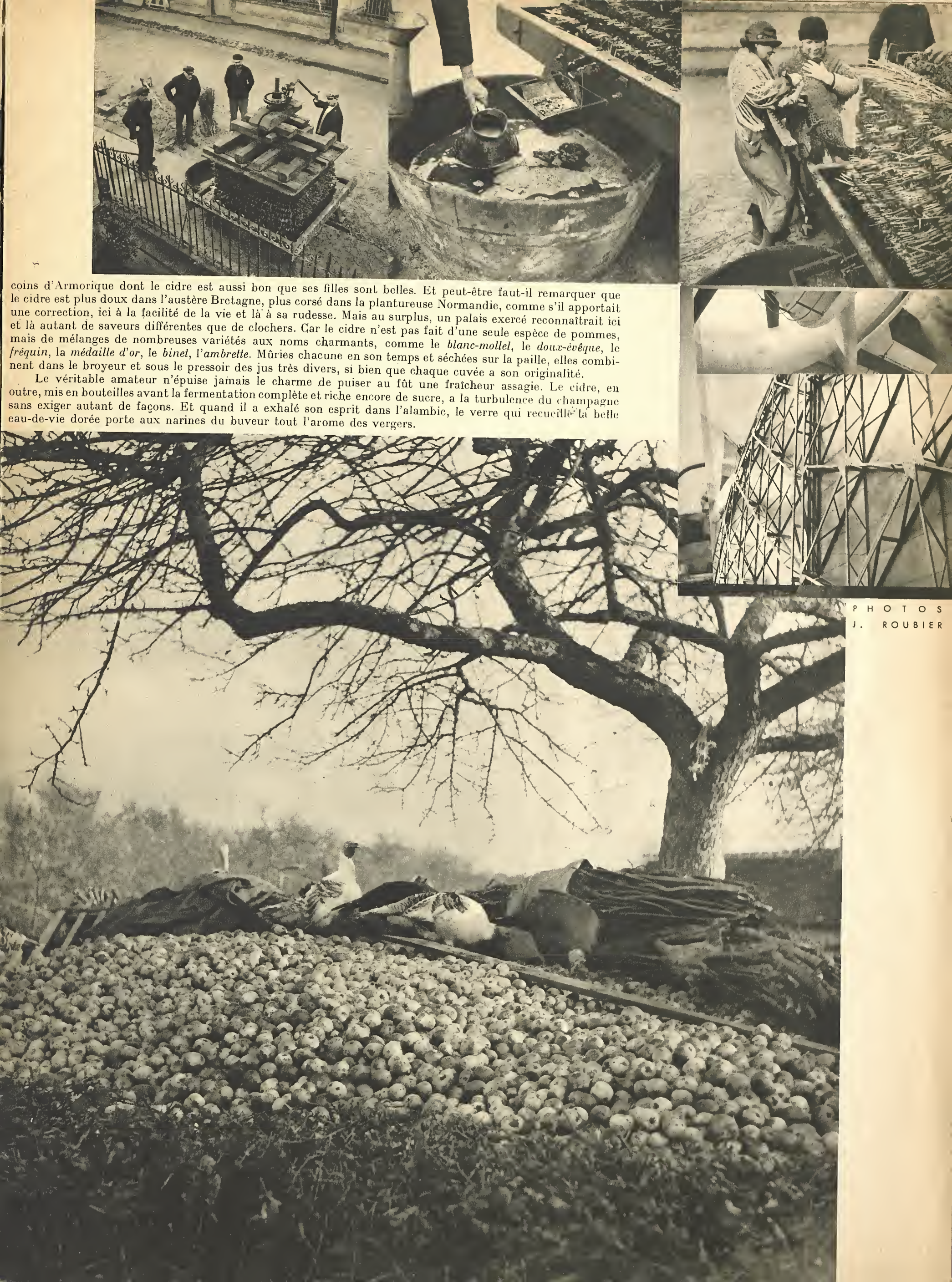
LA CHANSON DU CIDRE

PAR OCTAVE BÉLIARD

L'automne français commence dans la gloire du raisin, sa fin est parfumée par l'odeur des pommes. Si la France n'était pas la patrie des vins les plus nuancés et les plus illustres, il lui resterait encore d'être le pays du cidre aimable et pétulant et de l'être, en quelque sorte, en exclusivité, car « s'ils en ont en Angleterre » et quelque part ailleurs, n'est-ce point en souvenir des conquêtes normandes?

Prenez la carte de France et tracez-y une ligne sensiblement droite qui aille de Nantes à Mézières. Au sud, le pampre est roi ; mais au nord les pommeraies font les printemps roses et doux comme des sourires de mariées et, dans les années heureuses, après la pluie des pétales, les branches se cassent sous le faix de leurs générosités. Les fruits exubérants réjouissent la vue et déçoivent le goût ; ils n'ont pas la fraîcheur tendrement acidulée des calvilles, ni le musc léger des reinettes ; ils ne sont pas mangeables, parce qu'ils sont buvables ; ils se réservent pour la maturation des celliers. A l'automne ils tombent d'eux-mêmes et font des tas aromatiques dans l'herbe. Et d'aucuns restent au bout de la branche pour qu'un garçon les prenne à l'échalade et les jette gaillardement dans le tablier de Babet, en fredonnant sur un air de Planquette : « Je n'lance qu'un'pomme et j'en vois deux. » Agréable diplopie, privilège de jeunesse... mais quand la pomme devient cidre, c'est toute la province qui voit double à travers l'ambre vivant.

Deux de nos plus grandes provinces forment le centre du pays du cidre. Chacune prétend boire le meilleur, c'est affaire de goût et de fierté patriotique. Le produit normand est le plus célèbre ; il y a à cela des raisons diverses outre son mérite : la Normandie, notamment, est fertile en poètes et en musiciens qui font bonne publicité à ses productions. Cela ne saurait nuire au renom des crus bretons ; Fouesnant est un des nombreux



coins d'Armorique dont le cidre est aussi bon que ses filles sont belles. Et peut-être faut-il remarquer que le cidre est plus doux dans l'austère Bretagne, plus corsé dans la plantureuse Normandie, comme s'il apportait une correction, ici à la facilité de la vie et là à sa rudesse. Mais au surplus, un palais exercé reconnaîtrait ici et là autant de saveurs différentes que de clochers. Car le cidre n'est pas fait d'une seule espèce de pommes, mais de mélanges de nombreuses variétés aux noms charmants, comme le *blanc-mollet*, le *doux-évêque*, le *fréquin*, la *médaille d'or*, le *binet*, l'*ambrette*. Mûries chacune en son temps et séchées sur la paille, elles combinent dans le broyeur et sous le pressoir des jus très divers, si bien que chaque cuvée a son originalité.

Le véritable amateur n'épuise jamais le charme de puiser au fût une fraîcheur assagie. Le cidre, en outre, mis en bouteilles avant la fermentation complète et riche encore de sucre, a la turbulence du champagne sans exiger autant de façons. Et quand il a exhalé son esprit dans l'alambic, le verre qui recueille la belle eau-de-vie dorée porte aux narines du buveur tout l'arome des vergers.

PHOTOS J. ROUBIER



Ci-dessus, vue aérienne d'un pont suspendu sur la Loire, dans lequel l'aviateur a cru reconnaître le pont de Nevers. Dans le bandeau du bas de page, au centre, l'appareil de Détroyat, vainqueur magnifique.

VOYAGES SANS TOUCHER TERRE

PAR HERVÉ LAUWICK

Ce sont des appareils tels que ceux de Chalais-Meudon, souffleries, bancs d'épreuve, etc..., ici reproduits, qui sont à l'origine des progrès extraordinairement rapides de l'aviation, de ses bienfaits comme de ses méfaits.

Sur les chemins bleus du ciel, on peut vivre sa vie sans toucher le sol. On peut aller d'un coup d'aile d'un pays à un autre, et tomber chez lui comme une bonne nouvelle...

Le Salon de l'Aéronautique vient de nous montrer des ailes de toutes espèces, des longues, des rudes, des fines, certaines font songer à des goélands immobiles, d'autres courtes et trapues comme l'empennage des oiseaux de proie, voulues pour jeter à travers les nues les bolides crachants et fumants, qui laissent de toutes parts jaillir la mort !... Il y avait au Salon des créations meurtrières, mais si éclatantes, si belles, si fortes, qu'il faut déplorer que l'homme emploie tant de génie à ces jeux ; elles sont, trente ans seulement après Wright, presque incroyables !...

Allons, ce n'est pas à ce tableau terrible qu'il faut songer et dans ce Salon, guerrier par tant de côtés, j'ai caressé des ailes comme des amies...

On finit, lorsqu'on a beaucoup vécu sur elles, par les toucher avec amitié, par avoir confiance en elles, par étendre doucement la main sur leur surface polie et luisante, comme l'homme de cheval glisse ses doigts le long d'un tendon mince et puissant.

Ce sont des camarades si fidèles !...

De toute l'année nous n'avons pas été de lieu en lieu autrement que porté sur ces ailes, et si nous avons pris un sleeping une fois — c'est fort agréable tout de même — nous n'avons jamais touché terre entre le point du départ et le lieu de l'arrivée.

On vole, silencieusement, dans les nuages parfois bousculés mais le plus souvent dorés par le soleil ; on subit la caresse indéfinie et douce de l'atmosphère...

On quitte le sol, sa boue, ses ennuis, on part sur les blancheurs infinies, où l'âme fait du ski, si j'ose dire, et on a presque envie de sortir de la carlingue pour y bondir !...

Après la descente, dans le long silence et le roulement muet, sur l'herbe douce, que de hasards, quelles secousses, quelles angoisses — dans le taxi !

PHOTOS PARIS, SCHALL, ZUBER

LA RÉÉLECTION DE M. ROOSEVELT

PAR PIERRE DOMINIQUE

La réélection de M. Roosevelt a été triomphale. Sans doute l'homme, durant les quatre années de son premier mandat, a-t-il beaucoup plu. Il a sûrement plu à la foule, car on ne peut nier que ce soit l'Américain moyen qui ait voulu garder M. Roosevelt à la Maison-Blanche. L'Américain riche ne voulait pas de lui. Non seulement le parti républicain le combattait, mais la Cour suprême, gardienne des traditions, mais les Trusts et parmi eux Ford, le célèbre constructeur d'automobiles, mais la grande presse et surtout la presse Hearst, si puissante aux Etats-Unis, tout cela était contre lui. Ici, en France, nous dirions qu'il avait à combattre le « mur d'argent ». La grande Banque et la grande Industrie jouaient la partie décisive, puisque M. Roosevelt annonçait que s'il était élu, elles auraient désormais en lui un « maître ». Aussi avaient-elles jeté dans l'affaire toutes leurs réserves. Rien n'y a fait. Il a triomphé et dans tous les Etats sauf deux.

Et il a triomphé sous les couleurs démocrates, alors que les démocrates ont été presque toujours battus en Amérique.

Il est vrai que les bouleversements auxquels nous assistons depuis vingt-deux ans surtout ont changé bien des positions. Jadis les démocrates avaient leurs places d'armes dans les Etats du Sud ; ils étaient aristocrates de goûts et fédéralistes de tendances ; les républicains dominaient surtout le Nord ; ils étaient unitaires avec on ne sait quoi de plus populaire, j'allais dire de plus primitif et de plus dur dans leur comportement.

Un Ford est resté le type du républicain. Mais sous ses yeux et sous les yeux de ses amis, le président Roosevelt a changé la plate-forme démocratique. Il a entendu réagir contre un capitalisme qui pratiquement, était le maître de l'Etat, et dresser contre lui un Etat plus puissant qui ne ressemble que de loin aux Etats totalitaires européens, mais qui leur ressemble un peu tout de même.

C'était amener à soi les masses, qui, jadis faisaient l'essentiel de la majorité républicaine, et non seulement les masses ouvrières, mais les fermiers, les petits bourgeois, les chômeurs, les misérables de toute sorte. C'est ainsi que l'Ane a vaincu l'Éléphant.

Il n'est d'ailleurs pas interdit de croire que la forte personnalité du président Roosevelt a été pour beaucoup dans ce triomphe. L'Américain n'aime pas énormément les infirmes, car il adore la force et la beauté du corps, mais il adore encore plus la volonté et sans doute pas mal d'Américains ont-ils fait leur choix en considérant qu'un homme assez tenace pour être remonté lentement de l'abîme où l'avait plongé tout jeune encore une demi-paralysie des jambes était justement l'homme qu'il fallait pour tirer l'Amérique de la demi-paralysie qui la frappe encore — comme nous tous — et pour la jeter à nouveau dans le grand courant de la vie.

Divers aspects de la campagne électorale américaine, pour la récente élection présidentielle, triomphe éclatant de M. Roosevelt (ci-dessous). Dans le coin droit, l'on voit les insignes des partisans de M. Landon.



Ci-dessus, le fameux champion de boxe, Dempsey, faisant campagne pour M. Roosevelt, parle devant le micro, le poing fermé, par habitude.



Ci-dessous, pluie allègre de papiers, dans le quartier des démocrates.



PHOTOS J. ROUBIER

Vues diverses de la fête anniversaire de l'Armistice, toutes émouvantes par la joie et le deuil qu'elles évoquent. L'on vit notamment, le soir du 11 Novembre, des Croix de bois monter la garde autour de la tombe du Soldat Inconnu et par là rappeler une tragique fraternité.

11 NOVEMBRE

PAR F LESCAMPS



Ces humbles, ces obscurs, ces sans nom, ces sans gloire,
Ces petits... Ils seront des géants dans l'Histoire!
Ils ont fait, de leurs corps, les pierres des remparts
Soldes, qui « tenaient », lorsque de toutes parts
Le flot envahisseur inondait nos frontières.

Leurs cendres ne sont pas la mortelle poussière
Qui retourne à la terre ou qu'emporte le vent,
Elles sont, plus que tout, des reliques, devant
Lesquelles nous devons, bien bas, courber la tête.
Ils nous ont épargné l'horreur de la défaite.

TEL fut le tendre et fier langage du docteur Emile Roudié, le jour que les médecins-combattants ranimèrent la flamme, langage qui ne fut pas et ne pouvait être formulé devant la dalle sacrée, où seul convient le silence.

C'était un peu avant le 11 novembre.

Depuis, l'on a vu une foule immense célébrer l'anniversaire de l'Armistice, sous un ciel de deuil.

Il pleuvait sans fin, comme sur les tranchées hivernales des années terribles. Et c'était bien ainsi.

Certes, il n'est pas, dans toute l'histoire de notre pays, une date aussi radieuse que celle du 11 novembre 1918. Ce jour-là, tous les Français eurent de l'aurore plein le cœur et, dans un immense élan de délivrance et de gratitude, artisans ou simples témoins de la paix victorieuse qui venait d'éclater, ils s'étreignirent, de près ou de loin, physiquement ou par la pensée. Mais, hors du temps et de l'espace, les plus instinctifs songeaient à ceux qui avaient succombé depuis 1914 ; les plus réfléchis, à l'armée innombrable qui défendit la France au cours des siècles.

Alors, en vérité, les morts ressuscitèrent dans le plus beau des temples : celui de la mémoire.

Joie inoubliable ! Deuil perpétuel, faute duquel il n'est pas de grandes renaissances ! L'on ne saurait regretter que le ciel ait pleuré sur la ville, pour la récente commémoration...

Pour la première fois, des milliers d'enfants défilèrent — aussi droits que les troupes. Et tout le monde put voir qu'ils avaient sans exception le visage ferme et grave. Ils participaient à une fête, mais ils sentaient que le Soldat Inconnu devait être à jamais pleuré. Les larmes, ne fussent-elles qu'une rosée fugitive dans des yeux charmants, voilà le plus sûr témoignage d'amour

CIMETIÈRES DE L'EUROPE CENTRALE

PAR ANDRÉ THÉRIVE







Récemment un film a révélé aux Parisiens les étonnantes cérémonies funéraires que pratiquent encore les Indiens du Mexique. L'Europe s'étonne toujours de voir un peuple qui semble avoir apprivoisé la mort, au point que les enfants mangent des crânes en sucre et des pâtisseries macabres. Mais il ne faut pas aller si loin pour reconnaître ces vieux rites paysans qui semblent venir du fond des âges et que le mois des Trépassés remet en vigueur comme si, une fois par an, l'homme approchait ses « pères profonds » et ses fins dernières.

J'ai vu en Russie subcarpathique ces églises de bois où les vieillards à la Toussaint viennent planter leurs dents tombées dans les joints de la muraille. Ils consacrent en somme la part déjà morte de leur être. J'ai vu dans les Balkans ces petites lanternes qui veillent aux cimetières et qu'on rallume à Pâques ou dans la peineuse semaine (ainsi parlaient nos aïeux). Chez les Slovènes, on se contente de bougies, plantées comme celles d'un gâteau d'anniversaire sur la dalle des riches ou à même le terreau des pauvres. Les bambins et les femmes s'agenouillent sans tristesse autour de ces follets captifs, de ces âmes amicales. On croirait que le culte des morts permet aux vivants de frayer avec l'au-delà sans inquiétude. Nous sommes en terre chrétienne ; aussi la dépouille qui gît cachée là-dessous ne peut-elle passer pour l'être véritable des disparus ; mais elle attend là la résurrection de la chair, le temps où ce qui n'a de nom dans aucune langue redeviendra un corps glorieux et paré de l'éternelle jeunesse.

Il faut que l'Orient ait laissé des traces bien profondes dans toute notre Europe centrale. Allez voir en Pologne, les corbillards vides revenir d'un enterrement : le cocher fredonne et fume sa pipe. Tous les gamins de la ville, heureux d'une promenade, se juchent sur la plate-forme à la place du cercueil. D'ailleurs, les annonces de décès sont placardées sur les colonnes « Morris » à côté des affiches de théâtre et de cirque.

De la Baltique à la Crête, du Tyrol à la mer Noire, il semble qu'une secrète unité subsiste dans la civilisation. Elle se marque aux costumes, au goût de la couleur vive, à la musique, à une bonhomie commune devant le destin. Sans doute les anciens envahisseurs, les Mongols nomades, les Turcs vagabonds, les Slaves instables, ont-ils laissé un peu de leur humeur fantasque et bohème : bohème, voilà le mot. Tous les pays dont je parle sont rattachés, et ils l'avouent, par le lien tzigane, exactement comme nous Occidentaux nous restons encore cimentés par l'Empire Romain. Ces bottes de cuir vif, ou ces mocassins à pompons, ces châles historiés, ces boléros à fourrure, ces vestes brodées, ces chemisettes de lin bouffant, ces devanteaux de parade, vous les retrouvez partout ; et cette silhouette engoncée des femmes, cette fierté des hommes sous une parure excessive. Les gitans ont porté les mêmes modes jusqu'au fond del'Espagne... et pendant ce temps la France, les pays latins n'ont cessé de se vêtir de sombre, de s'attacher au lopin, de faire les peuples adultes et raisonnables.

Voilà les réflexions qui viennent à l'esprit devant ces foules endimanchées qui revêtent pour aller voir leurs morts la tenue de l'allégresse. Les croix ou les pieuses images sous leur petit auvent ne rappellent pas seulement un climat rude où l'on prévoit la pluie et la neige, mais elles figurent aussi en réduction, une petite demeure, un toit pour ceux qui n'en ont plus. Il me souvient d'un cimetière campagnard d'Autriche où une arrière-grand'mère a été enterrée avec six arrière-petits-enfants tous défunts à moins de six mois, les morts-nés désignés par *Anonymus*, *Anonyma*. La croix qui protégeait cette couvée d'innocents portait une sorte de hangar de tôle. La maison de famille s'était réfugiée avec ses espoirs dans ce champ de grand repos.

PHOTOS ZUCCA



PHOTOS SCHALL

La fête des Catherinettes, une bien jolie tradition ! On en parle longtemps avant le 25 novembre, dans les bureaux et les ateliers. Il faut bien faire des projets de robes et de bonnets. Et après, l'on se rappelle longtemps un jour d'espoir.



25 CATHERINETTES

PAR PAULE HENRY-BORDEAUX

NOVEMBRE : le printemps a troué soudainement le brouillard. Jaunes comme le soleil et verts comme l'espérance, les bonnets des Catherinettes ont surgi de partout et fleurissent les boulevards. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les formes : des classiques et des excentriques, des timides et des coquins, des effrontés et des pudiques, des gigantesques et des minuscules, des drôlatiques et des romantiques, des sages et... des emmêchés, mais il n'en est pas de laids.

Dis-moi comment tu te coiffes et je te dirai qui tu es. Midinette, ma mie, n'as-tu pas menti? Vingt-cinq ans, comptes-tu? Avec ce minois à la Greuze, cette fraîcheur et ce rire d'enfant !... Tu triches, Catherinette, et tu n'aurais pas droit au cortège. Allons, passe tout de même ; ces années que tu t'ajoutes, plus tard on te les reprendra. Cours vers Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Chante la vieille chanson qui flatte ton goût de feuilleton, du feuilleton se passant dans « la haute » et où il y a un crime à donner le frisson :

La Sainte Catherine
Etait fille d'un roi.
Son père était païen,
Sa mère ne l'était pas.
Mon Dieu ! Hélas
Santa Catharina.

J'adore un Dieu, mon père,
Que vous n'adorez pas.
Il tira son grand sabre
Sa tête lui coupa.
Mon Dieu ! Hélas
Santa Catharina.

La statue de la rue de Cléry arbore le plus beau des bonnets.

Sous le papier, le tulle ou la dentelle, j'essaye de retrouver mes Saintes Catherine de rencontre : celle des bannières et des vitraux qui, gauchement, s'appuie sur une énorme épée et semble un vieux Croisé revenu à grand'peine des pays infidèles, celle de Bruges sur laquelle s'attarde l'amoureux pinceau de Memling — la vierge aux cheveux stricts, aux lignes dépouillées, au corps musclé et mince et qui a presque l'air d'un androgyne sous la splendide robe brochée et damassée aux manches flamboyantes, la fiancée dont les yeux dévorants fixent avec extase l'enfant Jésus que la Mère en manteau rouge, comme un doge, retient sur ses genoux — ou celle de Véronèse, à Venise, moins éthérée, plus matérielle, plantureuse et blonde...Mais je préfère encore celle de la rue de Cléry. Elle est la plus belle, à cause de tous ces regards à demi-sceptiques et presque tendres qui l'ont caressée, à cause de toute cette jeunesse ardente qui depuis tant d'automnes a défilé devant elle.

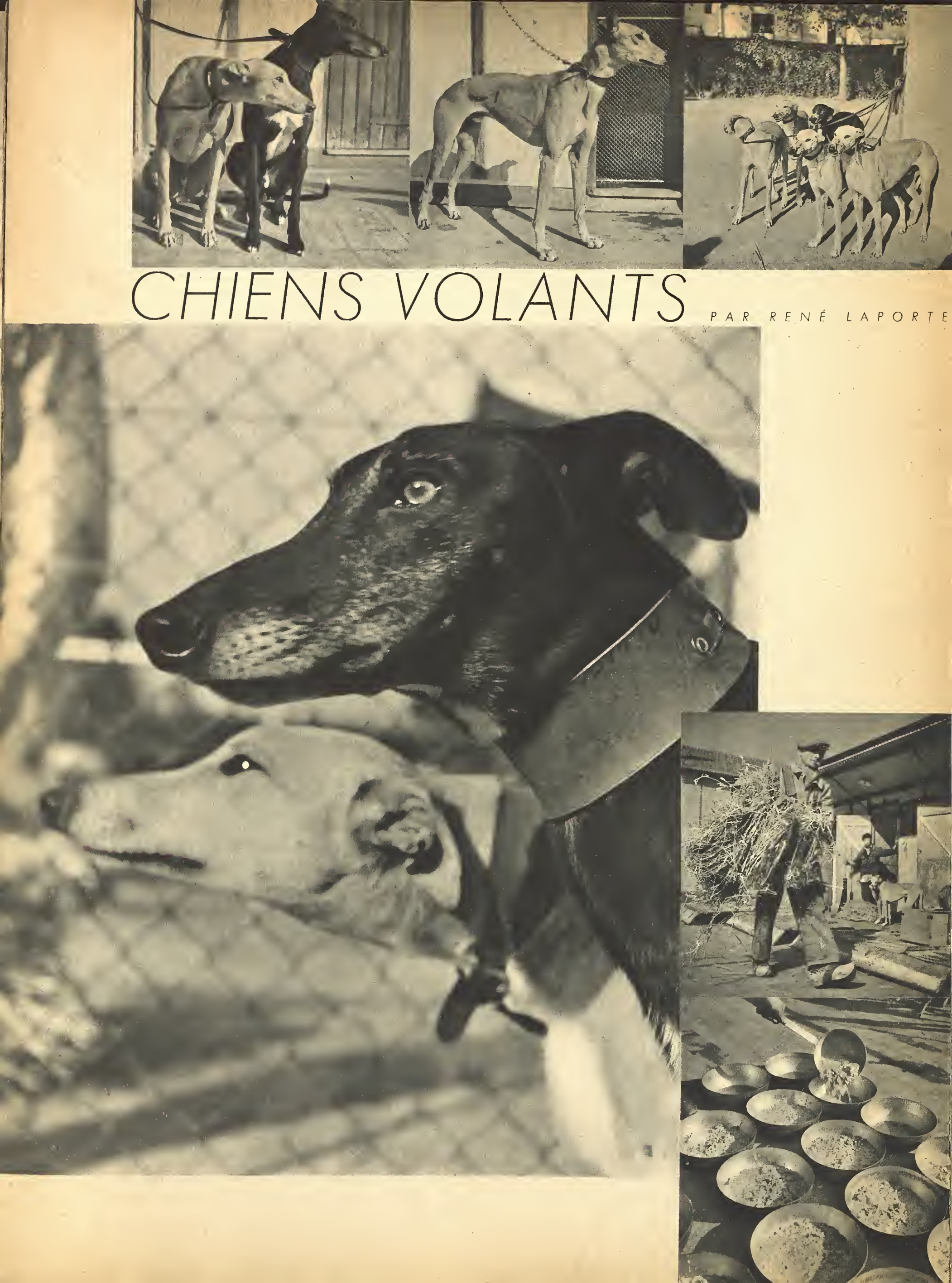
« A la Sainte Catherine les petites filles rient, les grandes prient pour avoir un homme et les vieilles sont furieuses de n'en point avoir. » Sans doute aujourd'hui n'y a-t-il plus que des petites filles. Mais celles-là aussi ne rêvent-elles pas d'un mari? Et ne donneraient-elles pas toutes, dans le secret de leur cœur, leur beau bonnet de fête pour l'anneau d'argent ou d'or? Combien parmi les plus folles et les plus endiablées font tout bas une neuvaine à St André qui montre en songe aux jeunes filles leur futur époux. St André, voyez-vous l'aubaine, se fête le 30 novembre. Le 25, elles peuvent donc mettre leur coiffe une dernière fois...

Le 29 au soir, dans certains bourgs de la Bresse et du Comté, les malignes qui veulent connaître le visage et le caractère de leur mari, se glissent jusqu'à... l'étable à porcs et écoutent anxieusement. Un grognement : le futur aura l'humeur exécrable. Un silence : il sera la crème des bons garçons. J'en demande pardon aux maris !... Mais, Catherinettes de Paris, comment ferez-vous la veille de la St André?





L'on sait bien ce qu'elles espèrent pour la plupart, ces jeunes filles laborieuses dont la gaieté pare le courage. Mais trop peu d'hommes se soucient de ressembler à l'image qu'elles se font d'un bon compagnon, tendre, courageux, fidèle...



CHIENS VOLANTS

PAR RENÉ LAPORTE



Voici les greyhounds, qui sont des lévriers anglo-irlandais, dans le cadre campagnard où on les entraîne (près de Saint-Nom-la-Bretêche) avant de les mettre en piste, pour satisfaire la passion sportive avec celle du jeu et ajouter aux ressources coquettes du pari mutuel.

PHOTOS SCHALL

Paris est un grand dévoreur de modes. Chaque saison, il lui en faut une, à faire ou à défaire. Les esprits chagrins croient déceler dans cette voracité un signe fâcheux d'instabilité. Pourquoi? Ne savent-ils pas qu'une mode adoptée entre l'Etoile et la République ressemble un peu au caillou lancé dans l'eau, qu'elle se propage en ondes élargies, et va fructueusement toucher le bout du monde alors que Paris a déjà oublié son sujet de plaisir?

Le goût présent penche pour les courses de lévriers. Spectacle choisi, assez rare et assez mystérieux pour apporter à certains autre chose qu'un divertissement fugitif. Il y a des gens qui aiment le sport en soi : question de parti, esprit de jeu et de controverse. Peut-être, autour de la piste de Courbevoie, ceux-là sont-ils les plus nombreux, avec les curieux, les profanes. Mais il y a aussi les vrais amateurs, les amateurs de chiens. Ceux-là, seuls, savent quel effort représente une minute de course à la suite d'un lièvre figuré, quelle patience il a fallu aux hommes chargés du dressage, et surtout quelle aide intelligente a été trouvée auprès de cette bête racée...

L'entraînement des lévriers se réclame d'une technique presque semblable à celle des chevaux de course. Ces longs corps, qui, au repos, ont l'air si dégingandés, si encombrés d'eux-mêmes, prennent dans l'effort leur vraie réalité. Ils se libèrent d'une équivoque. Toute la tâche du dresseur consistera donc à les faire passer du premier état au second.

Ce sont d'abord des promenades tranquilles, dans un paisible coin de l'Ile-de-France, sous un ciel clair, barré mollement par des peupliers. Chaque jour, les lévriers marchent pendant dix ou quinze kilomètres. Deux fois la semaine seulement, on leur demande l'effort d'un galop de deux cents mètres. Mais sans doute cet effort est-il un plaisir, car ils l'accomplissent avec un visible contentement de tous leurs muscles. Il faut les voir partir... Pas de désordre, pas de maladresse. Ils semblent aussi conscients de leurs moyens qu'un champion olympique.

Le dressage sera minutieux. Et assez ascétique. On tient en général ces chiens pour des bêtes de luxe. On leur prête, comme on le fait aujourd'hui à toute chose qui ne paraît pas au prime abord *utilitaire*, les défauts même de l'inutilité. Il faut qu'on sache cependant que, dans la race canine, ce sont les « sang-bleu », les purs entre les purs. Les dresseurs disent avec orgueil que c'est la seule lignée qui ne vienne pas d'une combinaison de chenil, d'une curiosité de propriétaire de meute.

Regardez-les bien, regardez ces fières têtes, longues comme la vitesse. Elles ne trompent pas. Les greyhounds, mieux même que leurs cousins des déserts arabiques, savent ce qu'ils valent. Autrefois, ils couraient dans les libres forêts, pour des chasses forcenées. Ils ont évolué, comme le monde. Bêtes de guerre, ils sont devenus des bêtes d'art. C'est là une transformation qui ne les déshonore pas.

PHOTOS ANDRÉ STEINER



IMPORTANCE DU FOOTBALL

Pour la rencontre Arsenal-Racing, il y eut au parc olympique 25.000 spectateurs ; pour Budapest contre Paris, au Parc-des-Princes, 30.000. Défaite assez écrasante subie par les nôtres suivie d'une victoire remportée sur les Hongrois. Il ne faut donc pas désespérer du sport français. Mais que de chemin à parcourir !

Nous devons la vérité à nos joueurs : leur infériorité, vis-à-vis des Anglais de l'Arsenal, fut manifeste.

Non seulement leur jeu d'équipe fut aisément dominé, mais, ce qui est plus rare en France, chaque homme pris individuellement fut inégal à sa tâche, à l'exception de Hiden et de Dupuis.

L'Arsenal mena la partie comme un ballet réglé à la perfection, chacun restant impeccablement attentif à l'action de tous, et tous guettant sans répit et soutenant l'action de chacun. D'autre part, il n'était pour ainsi dire pas un Anglais qui ne fût supérieurement rapide, adroit, souple — quasi acrobatique.

Le résultat du match? Cinq buts à zéro.

Paris devait heureusement se réhabiliter deux semaines plus tard. Contre Budapest, il déploya une énergie vraiment très belle, rendue plus méritoire encore par la supériorité de poids et de taille des Hongrois. Ceux-ci jouèrent comme des enragés, mais les nôtres, d'abord plus habiles, cette fois, que leurs adversaires, remportèrent surtout une victoire de la volonté : deux buts à un.

★

Pour plusieurs raisons, le foot ball peut être considéré comme un sport important et même le plus important de tous.

L'on n'apprendra à personne qu'il nécessite à la fois la force, l'agilité, l'adresse, la résistance du cœur et des poumons, la rapidité du regard et de la décision — et notons qu'il est généralement, en France, dégagé de sa brutalité primitive. Nul n'ignore non plus qu'il attire des foules innombrables et qui se passionnent.

Mais ce qu'on ne marquera jamais assez, c'est qu'il exige au même degré des qualités individuelles et des qualités collectives, des types d'hommes physiquement accomplis et des équipes poussant au maximum l'esprit d'union, de soumission à l'intérêt général, qui est de gagner.

Le foot ball est, surtout pour des Français, la meilleure école de discipline et d'abnégation. Ils montrent souvent qu'ils ont de l'énergie à revendre. Mais elle ne suffit pas.



En page gauche, vues diverses du match Arsenal-Racing, avec, en gros plan, une belle détente du gardien de but français, qui a l'air de dire : "N'entrez pas ici, nous perdrions toute espérance". Les autres photos représentent des phases du match Paris-Budapest, entre autres.

PHOTOS WIDE WORLD INTRAN ET PARIS-SOIR



LE TRICENTENAIRE DE BOILEAU

PAR PIERRE BATHILLE

Trois photos forment bandeau. De gauche à droite, dans la première, M. Y. de Constantin (de face) et à sa gauche, M. G. Boissy; dans la deuxième, Mme Dussane (au premier plan), et à sa gauche, M. L. Frapié ; dans la troisième. M. T. Derème, de face, avec M. M. Rat à sa gauche. Ci-dessus, M. A. Thérive de face et à la droite de M. J. Vignaud.

L

Voici la place Saint-Germain-des-Prés, où M. André Billy est de face, avec M. André Rouveyre à sa droite. Dans la page droite, l'églisé où repose Boileau; au-dessous, Mme Dussane, entre M. M. Varenne à sa droite et M. A. Rousseaux à sa gauche. Enfin, dans la photo du bas, M. Henri Massis est à gauche, de profil.



es critiques littéraires qui ont la mémoire des dates et le culte du souvenir se sont avisés fort à propos de célébrer le tricentenaire de celui qui peut être légitimement considéré comme leur saint patron : le sieur Boileau-Despréaux, citadin d'Auteuil, né en l'an de grâce 1636. Sans perruques ni carrosses, mais guidés par la houlette de leur président, André Thérive, nos critiques entendirent le matin, fort dévotement, une messe dite en l'église Saint-Germain-des-Prés. Comme la littérature ne perd jamais ses droits, l'officiant était l'abbé Englebert, auteur d'un livre sur la belle Lavallière, et le gros Missel que feuilletait André Thérive était, lui-même, un « service de presse ». Cet hommage s'adressait à l'auteur du « Lutrin ». Mais le Boileau amateur de bons dîners et de bons vins, hantant le « Mouton blanc » ou le « Cabaret de la pomme de pin », fut fêté, le soir même, dans ce quartier d'Auteuil où il tenait ses Etats au milieu de rimeurs et de gentilshommes beaux esprits. Les cent convives, parmi lesquels on remarquait André Thérive, Jean Vignaud, André Billy, André Rousseaux, Mme Dussane, Tristan Derème, Gaston Picard, et même un authentique arrière-petit-neveu de Boileau, M. Yves de Constantin, ne furent point indignes de leurs devanciers, tant par leur comportement à table que par leurs doctes et joyeux propos. Le menu était celui de la satire de Boileau : « Le repas ridicule », sauf que le « godiveau 1936 » était honnête, et que les vins étaient estimables.

Les discours furent dans le ton de l'époque : francs et gaillards. Après que Jean Vignaud, président de la Société des Gens de Lettres, eut prononcé des paroles pleines de verve malicieuse, André Thérive souligna sans déplaisir que les « barbes » étaient absentes, ce qui ne se fût pas produit en 1836. Il se plut à montrer en Boileau le type même du grand critique et aussi le bourgeois « ruiné par les financiers et la suppression des rentes ».

Si l'Académie n'était pas là, la Maison de Molière était représentée par le charme et l'esprit de Mme Dussane qui dit un impromptu de Tristan Derème. Edmond Pilon évoqua une aventure sentimentale de Boileau et Francis Ambrière lut un charmant pastiche de Georges Armand Masson : « Sur les divertissements de ce siècle. » Après quoi, Mme Dussane interpréta avec fougue un extrait de la satire IX. Puis les critiques se hâtèrent, les uns vers le dernier métro, les autres vers les estaminets d'Auteuil, où tard dans la nuit on épilogua devant des consommations variées sur les charmes d'une soirée que l'ombre de l'auteur des satires avait animée de sa verve sagace.



SACERDOCE
ART ET MEDECINE

Le 22 novembre, Mgr l'Evêque d'Evreux s'en fut assister à la messe d'Acquigny, dite par son habituel desservant, le Dr Chevreau. Oui, vous avez bien lu : le Dr Chevreau, qui prend soin des corps, fut ordonné prêtre il y a cinquante ans, et c'est depuis vingt-cinq ans que ce bon médecin est aussi le bon pasteur des âmes d'Acquigny, dans l'Eure.

Voilà le demi-jubilé et le jubilé complet, en l'honneur desquels un grand dignitaire de l'Eglise était venu entendre la plus belle et la plus touchante des messes.

La « Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois » était venue, elle, des confins de Belleville et de Ménilmontant, chanter dans une chapelle de village la magnifique musique palestrinienne qu'elle interprète d'habitude dans maintes cathédrales. Et il faut rappeler ici l'effort généreux des jeunes étudiants qui fondèrent à Vaugirard, en 1907, la Manécanterie. Ils étaient sept ou huit. Avec soixante francs, ils louèrent une masure et recrutèrent des enfants — de ceux que Poulbot a si souvent dessinés — pour leur apprendre la musique et le chant choral. Ces jeunes gens avaient l'amour de la pure et noble musique et à la fois étaient passionnés d'éducation populaire. Comme on l'a dit, ils firent, du chant de ces fils d'ouvriers et d'employés modestes, « un acte du cœur ». En 1914, ils partirent, on sait dans quelle direction. L'œuvre, autant morale qu'artistique, fut adoptée par le diocèse de Paris. Dirigée aujourd'hui, à Belleville, par M. l'abbé Maillet, elle est justement et depuis longtemps



"Petits Chanteurs à la Croix de Bois", ainsi nommés pour la croix brune qui orne leur surplis blanc. Ces photos ont été prises le jour que le village d'Acquigny fêtait le Dr Chevreau qui est depuis vingt-cinq ans, en ce lieu, le médecin à la fois des âmes et des corps, aimé et respecté.

PHOTOS G. PARIS

célèbre et, grâce à la plus louable largeur d'esprit, elle réserve dans son répertoire une part très importante à la musique profane, tirée du folklore français ou, aussi bien, étranger.

Les habitants d'Acquigny, pour la plupart, ne durent pas être souvent à pareille fête. Pour la première fois sans doute, ils concevaient ce que peut être la grandeur simple, le pathétique, parfois bouleversant, des chants sacrés du XVIe siècle, quand ils sont interprétés par quarante enfants fort délurés dans leur privé, mais fort disciplinés lorsqu'il s'agit de fondre leurs voix pures en un chœur parfait, de servir, ainsi qu'on leur apprit à le faire, la vraie musique.

En 1907, le Pape Pie X avait promulgué ces mots qui sont loin d'avoir épuisé leurs conséquences déjà vastes : *Je veux que mon peuple prie sur de la beauté.*

Avec le Dr Chevreau, curé d'Acquigny, tout un village vient d'être, après des milliers d'auditoires, le bénéficiaire de cette parole admirable.

R. L.



SPECTACLES

PAR HENRI DELORIÈRE

Porte Saint-Martin : *Napoléon unique*, de Paul Raynal. — Joséphine, au matin, sort de la couche de son impérial époux. Elle était contente, confiante, elle ne l'est bientôt plus, lorsqu'elle retrouve, avec Fouché rencontré, la menace de la répudiation qui pesait sur elle. Le moment d'après, la menace se précise, au cours d'un dialogue entre l'Empereur et Fouché. Le principal grief contre Joséphine, c'est qu'elle est stérile et qu'il faut un héritier à l'Empire. Fouché qui représente en somme la raison d'Etat contrecarre l'amour tenace de Napoléon pour Joséphine. Il est abreuvé d'outrages par son maître. Talleyrand, survenu, n'est guère mieux traité. Après quoi Napoléon, brusquement, se prend à exprimer tout haut son rêve surhumain : aux yeux des générations futures, il sera au moins l'égal de César et même de Prométhée. L'acte se termine par un entretien de Fouché avec Talleyrand : colloque excellent de deux serviteurs médisants, sceptiques, calculant froidement leurs intérêts et pourtant respectueux du génie de l'Empereur.

Au second acte, Lœtitia Bonaparte reçoit successivement Joséphine et Napoléon. L'Impératrice séduit d'abord Madame Mère et s'en fait une alliée. Avec l'Empereur, tout change : il faut que Joséphine soit répudiée et c'est Lœtitia elle-même qui exhorte son fils à sacrifier son amour à l'intérêt de l'Empire. La scène est la plus belle, à notre avis, de toute la pièce, en tout cas la plus émouvante. Lœtitia y est admirablement mère d'empereur sans cesser d'être mère et Napoléon y apparaît fils aimant et homme déchiré sans cesser d'être grand.

Le dernier acte est celui où se consomme la rupture. Jamais Joséphine et Napoléon ne se sont tant aimés. Ils renoncent cependant l'un à l'autre. La femme mendie une dernière nuit d'amour. L'homme est tenté, mais sa table de travail l'arrête au seuil de la chambre conjugale. Notre ultime vision est celle, magnifique, du Soldat-Empereur penché sur les problèmes de son destin gigantesque.

Napoléon unique est une grande œuvre, avec des faiblesses, çà et là, quand le ferme et beau langage de l'auteur verse dans la grandiloquence.



Véra Sergine, Annie Ducaux, Jacques Copeau et Jean Périer sont à la hauteur de personnages que Paul Raynal conçut et dessina en maître. Et quant à Henri Rollan, s'il adoptait un débit *plus lent* et s'il parlait sur un diapason *plus grave*, il serait, une étonnante ressemblance aidant, un Napoléon peut-être unique.

Michodière : *Fric-Frac*, de M. Edouard Bourdet. — Fric-Frac, qui veut dire cambriolage, se perpétre à la Michodière, depuis six semaines environ, avec un succès qui ne se dément pas : un succès de fou rire et c'est pourquoi nous le mentionnons, malgré le relatif éloignement de la « première ». Il est bon de noter que Paris peut encore rire largement. C'est un signe de santé. Il est juste, aussi, de louer l'habileté avec laquelle M. Edouard Bourdet agença ce vaudeville supérieur, cette désopilante leçon d'argot, où Mlle Arletty, MM. Victor Boucher et Michel Simon, notamment, sont d'irrésistibles amuseurs.

En page gauche, le bandeau vertical représente, du haut en bas, Henri Rollan dans Napoléon et Vera Sergine dans Lœtitia Bonaparte, Jean Périer dans Talleyrand avec Henri Rollan et enfin l'Empereur à sa table de travail, dernière vision que l'on emporte de la pièce. En grand, Mme Annie Ducaux. Puis, M. Harry Baur, dans "Christian".

PHOTOS G. PARIS

L'ÉLECTRICITÉ
ET LES PLANTES



GENET ET MICHON, DÉCORATEURS
KOLLAR, PHOTOGRAPHE

Des luminaires artistiques et originaux, qui conviennent par ailleurs parfaitement pour l'éclairage de l'appartement, permettent de pratiquer facilement chez soi la culture des plantes par la lumière intégrale.

La lumière du jour est la seule à convenir parfait ment, par sa nature et son intensité, à tous les êtr vivants, animaux ou végétaux. C'est qu'elle compose av d'autres ces radiations invisibles dites « ultra-violettes », do l'effet est très important, très heureux, sur tout ce qui vit.

La lumière artificielle s'efforce de reproduire cette conv nance parfaite de la lumière du jour. La lumière électrique est cel qui y atteint le mieux, surtout dans les lampes poussées. Jusqu'i toutefois le verre des ampoules arrêtait les essentielles radiatio ultra-violettes, inconvénient d'autant plus sensible que déj par le même effet, les vitres des maisons affaiblissent la lumiè naturelle.

Les humains ont heureusement l'occasion de sortir de ch eux pour prendre leur dose de lumière naturelle. Mais les plant d'appartement sont condamnées à l'étiolement, elles qui nous so cependant si chères parce que, précisément, elles prolongent n possibilités d'évasion hors du réel, des cités de béton et d'aci où nous devons vivre.

Tous ceux qui aiment ces compagnons muets de notre v citadine savent l'intérêt qu'il y aurait à leur prodiguer une lumiè qui serait celle du jour par sa composition et leur assurer par conséquent les nécessaires « ultra-violets ».

Or, un progrès récent nous apporte, par l'intermédiaire d la lumière électrique, une solution simple, mais parfaite, d problème. On fabrique maintenant un verre qui laisse pass les fameuses radiations. On l'utilise pour des ampoules électriqu dont le filament émet plus de rayons ultra-violets que les lamp ordinaires. Ainsi la « lumière intégrale » est née. On devine sa peine que l'exposition des plantes à ce véritable soleil artific les vivifie et les fait prospérer. C'est le moyen d'obtenir dés mais à coup sûr — à condition de ne pas oublier les autres soi habituels — non seulement des floraisons normales, mais des fl raisons précoces. Et de cultiver des espèces dont la splende était jusqu'ici le privilège des contrées méridionales.

Nos lecteurs seront heureux d'avoir quelques indications s cette invention et la manière de l'appliquer.

Les lampes électriques à lumière intégrale se présentent fonctionnent comme des lampes électriques ordinaires. U puissance unitaire de 60 watts suffit pour les besoins des part culiers. Une lampe de cette force, montée sur un réflecteur, co vient pour les végétaux de plein soleil, si elle est placée à 40 ce timètres au-dessus d'eux. L'exposition à 80 centimètres d hauteur convient pour les végétaux de printemps, dits « de dem ombre ». Enfin, pour les végétaux « d'ombre », des sous-boi qui reçoivent peu de lumière, la lampe doit être à un mètre a dessus de la plante à éclairer.

La durée d'exposition à cette lumière d'appoint dépend el aussi de l'espèce de plante cultivée. Voici comment on la dét mine. Soit à faire fleurir en février un rosier. Le rosier fleu naturellement en juin, alors que le soleil se couche à 20 heur Le soleil se couchant en février à 16 heures, on donnera la lumiè d'appoint de 16 à 20 heures. Et le rosier se développera comm en juin.

Voici quelques autres durées d'exposition :

Gazon levé 48 heures après le semis.	12	heures	par jo
Cyclamens	8	—	—
Bégonia rex	6	—	—
Cactées et plantes grasses...............	12	—	—

L'exposition doit avoir lieu en une seule fois, afin de n pas réveiller la plante qui dort, qui repose.

La simplicité d'un mode de culture où tout se borne à allum et éteindre l'éclairage et à vérifier de temps à autre le beso d'arrosage, permet de l'employer avec succès pour toutes les plant de notre pays, sauf à observer cette double condition d'éviter l courants d'air frais, et de ne pas arroser avec de l'eau calcaire l plantes de terre de bruyère (azalées, fougères).

Le procédé est économique parce qu'il n'exige qu'une dépen minime d'électricité, et que les lampes à lumière intégrale peuve participer à l'éclairage général. On peut donc, en l'applique judicieusement, faire rendre à la décoration florale tout ce do elle est capable pour l'embellissement et le charme de la demeur adoucissement de notre « climat » personnel, dérivatif à nos tr vaux austères, qui nous feront moins sentir la privation d'espa et d'air pur, de verdure et de parfums champêtres, de natu enfin.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT

GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS



une Formule Nouvelle et Avantageuse

POUR AVOIR UN INTÉRIEUR CONFORTABLE

Pour un budget bien défini, que ce soit simplement pour l'installation d'un cabinet de Médecin ou de tout un intérieur, LEVITAN-DÉCORATION étudiera pour vous, gratuitement, des projets qui reflèteront votre personnalité et où, en plus des meubles, tout est prévu : tapis, tentures, éclairage, peintures, jusqu'aux bibelots ; tout ce qui donne cette atmosphère de quiétude et de confort si indispensable au Médecin.

Avec la Nouvelle Formule LEVITAN-DÉCORATION pas de surprise.

Organisation unique, LEVITAN-DÉCORATION fait triompher dans toutes ses créations le goût et la qualité à des prix imbattables (1).

(1) Des conditions spéciales sont en outre réservées aux Membres du Corps Médical.

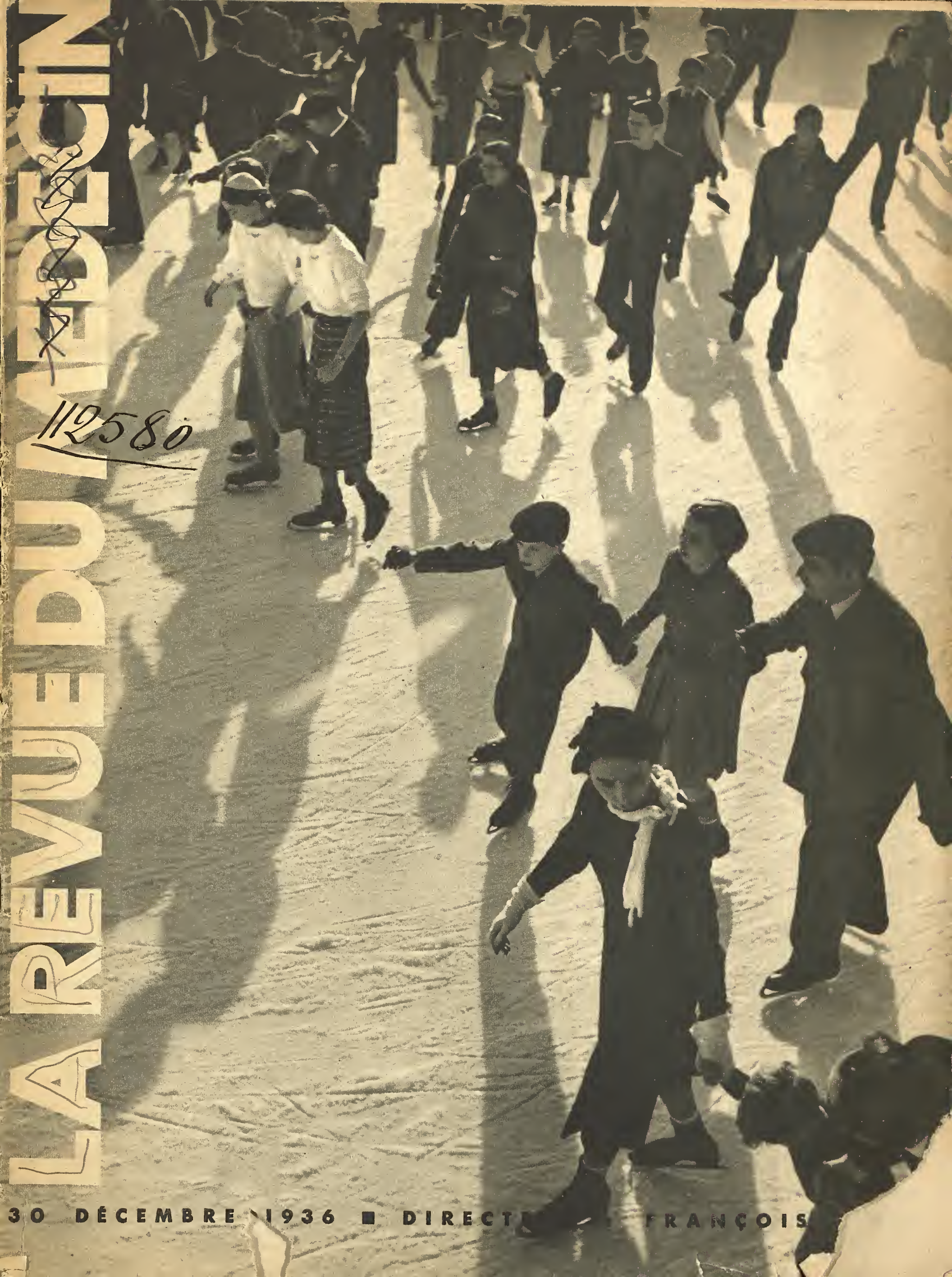
LEVITAN DÉCORATION

57-59, Bd MAGENTA - PARIS-10e

Luxueuse plaquette "P" illustrée adressée gratuitement sur demande. Cette brochure contient de nombreuses suggestions pour la décoration d'un intérieur.

.L.D.112.

ART ET MÉDECINE


LA REVUE DU MEDECIN
112580
30 DÉCEMBRE 1936 ■ DIRECT
FRANÇOIS



LABORATOIRES DU DOCTEUR
INOGYL
DU DOCTEUR DEBAT
LABORATOIRES
DU DOCTEUR DEBAT
60, RUE DE MONCEAU. PARIS
ANDROSTHÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
insuffisance
ovarienne
INOGYL
DU DOCTEUR DEBAT
ANDROSTHÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
asthénie
génitale
ryptorchidie





INORÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
DU DOCTEUR DEBAT PARIS
VIII ÈME
INORÉNOL
INORÉNOL
DU DOCTEUR DEBAT
2 Formes
ampoules
dragées complexes
Insuffisance rénale

30 DÉCEMBRE 1936

SOMMAIRE



LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE

PAR OCTAVE BÉLIARD

ON A LANCÉ LE STRASBOURG

Ir



Dans un roman démodé qui a fait les délices de mon enfance, *les Aventures de Robert-Robert*, un personnage comique, embarqué sur une frégate, manifeste son désenchantement en maugréant : « Et monsieur de la Harpe appelle ça des villes flottantes! ». Le bonhomme n'eût pas trouvé la comparaison tellement hyperbolique s'il avait assisté au lancement du *Strasbourg*, grand vaisseau de bataille, forteresse du poids de 26.500 tonnes qui sera, avec son sosie le *Dunkerque*, notre plus impressionnant porte-respect sur les mers disputées.

Les principaux moyens d'attaque du *Strasbourg* seront placés à l'avant : sur trois tourelles massives, douze canons de 330, longs de dix-sept mètres, pouvant lancer à plus de quarante kilomètres des obus de 530 kilos sur un rythme rapide. Son armement secondaire se compose de seize pièces de 130, de douze pièces de 100, aux hurlements puissants et précipités ; seize petits aboyeurs de 37 et tout un guêpier de mitrailleuses achèveront de rendre ses approches mortelles aux adversaires aériens. Au demeurant, on compte sur ses cent mille chevaux-vapeur pour lui faire courir plus de 31 nœuds, près de 60 kilomètres à l'heure.

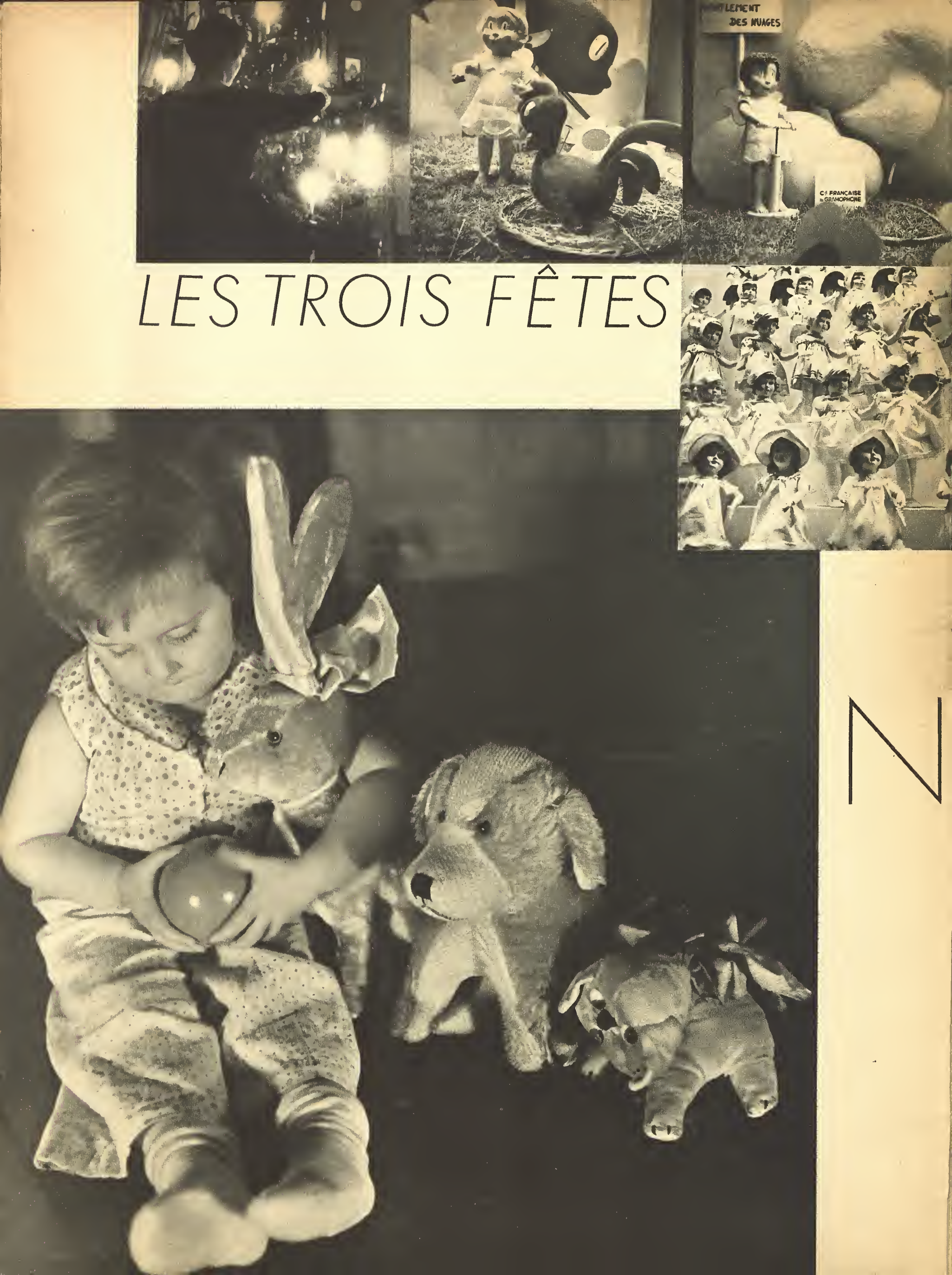
Toute cette force et toute cette agilité sont des promesses. Durant des mois encore, parmi les bruits d'un travail cyclopéen, c'est une coque inerte et passive qu'à chaque marée, dans le bassin de Saint-Nazaire, feront osciller les flots couleur d'absinthe de l'estuaire. La gestation n'est pas finie. La vraie naissance d'un navire c'est quand il s'en va, tout seul. Plutôt qu'une forteresse flottante, il est alors un être vivant, une nouvelle Bête de la mer, avec un cœur qui bat, une respiration qui fait des nuages, des muscles forts et tranquilles, des nageoires caudales robustes ; avec le langage de ses signaux et son grand œil lumineux qui troue la nuit ; avec ces longs cous des canons qui oscillent, cherchant comme nonchalamment la ligne de tir, ainsi que les palpes d'un arthropode énorme.

Pourtant la minute la plus lourde d'émotion est, le jour du lancement, celle où l'on voit soudain glisser ce haut mur d'acier qui avait fini par sembler inamovible, et monter sur les quais la mer furieuse du viol. Les antiques, quand ils lançaient leurs nefs légères, sacrifiaient des taureaux pour effacer le sacrilège. Il n'y a guère plus de cent ans, un forçat risquait sa vie contre sa liberté pour couper le câble sous l'étambot et presque tous nos vaisseaux étaient baptisés de sang.

La mer, aujourd'hui moins cruelle, accepte la libation en place du sacrifice, mais le souvenir est respecté. Une bouteille brisée a répandu sur le *Strasbourg* le sang de nos vignes. *Favet Neptunus eunti !*

PHOTOS GASTON PARIS

LES TROIS FÊTES



N



Multiples aspects de la féerie de Noël. Grâce au ciel, les poupées sont redevenues jolies. Et il semble que, de plus en plus, les animaux, les adorables animaux soient en faveur auprès de nos petits.

OEL est l'occasion de trois fêtes très différentes. L'une est très païenne, nettement bachique. Il serait inopportun d'en médire : elle fait « marcher le commerce ». D'un autre point de vue, elle peut également se justifier : elle est un hommage rendu — et bien agréable à rendre — aux générosités du Créateur de toutes choses.

L'autre est purement spirituelle. Rien de plus doux, de plus apaisant, que les musiques et les chants de Noël. Rien de plus émouvant que leur sens liturgique, qui n'est qu'amour, pardon, bonté, espoir. Et les plus sceptiques, ceux qui vont à la messe de minuit en amateurs, sont bel et bien subjugués par le charme pieux de la cérémonie.

La troisième fête, enfin, tendrement féerique, est celle de l'enfance. Elle dure plusieurs jours. C'est peut-être devant les vitrines qu'elle prend le mieux son caractère de féerie. Entre un vœu passionné et sa réalisation, il n'y a que l'épaisseur d'une glace fragile. Mais les petits savent que c'est là un obstacle infranchissable. Ils savent, même les plus fortunés, qu'on ne trouve pas, autour de son soulier, tout un étalage. Ils apprennent qu'il faut se borner et ils font cependant — avec gravité — un rêve immense, le rêve éternel d'un pays inoffensif, brillant, pur, joyeux.

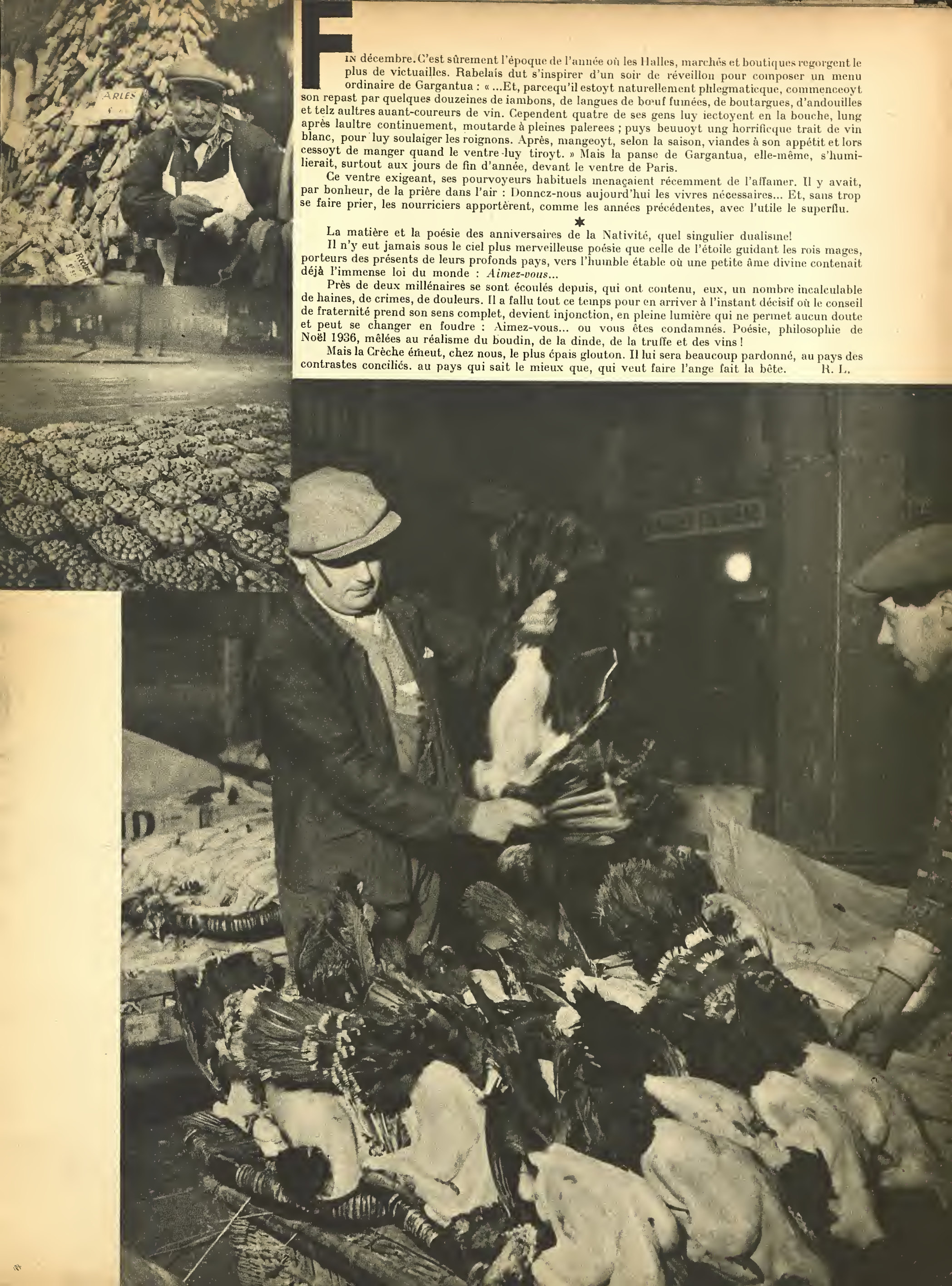
Féeries inaccessibles et qui pourtant donnent une joie bien réelle à de grands yeux ingénus : celle d'un paradis terrestre où le serpent boa n'est qu'une sorte de toboggan, où deux éléphants, se tendant leurs trompes, servent de montagnes russes au chariot de deux petits singes ; celle d'un arbre de Noël tout en plumes d'aile d'ange, aux abords duquel des anges immaculés et incroyablement jolis chantent des chants paradisiaques ; celle encore d'une « Création du Monde » qui révèle le Lancement de la première baleine, la première École maternelle des poules, l'Atelier initial de tricotage des petits moutons *(in anima vili)* et que sais-je encore!

Féerie qui se renouvelle chaque année, avec un bonheur constant! Seule féerie, désormais, qui puisse évoquer — puérile, mais profonde — un monde meilleur, pour les petits et pour ceux qui veillent sur eux, placent en eux l'espoir et les confondent avec le sens même, le seul sens de la vie.



PHOTOS J. ROUBIER

LA CRÈCHE ET LES HALLES



Fin décembre. C'est sûrement l'époque de l'année où les Halles, marchés et boutiques regorgent le plus de victuailles. Rabelais dut s'inspirer d'un soir de réveillon pour composer un menu ordinaire de Gargantua : « ...Et, parcequ'il estoyt naturellement phlegmaticque, commenceoyt son repast par quelques douzeines de iambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles et telz aultres auant-coureurs de vin. Cependent quatre de ses gens luy iectoyent en la bouche, lung après laultre continuement, moutarde à pleines paleree; puys beuuoyt ung horrificque trait de vin blanc, pour luy soulaiger les roignons. Après, mangeoyt, selon la saison, viandes à son appétit et lors cessoyt de manger quand le ventre luy tiroyt. » Mais la panse de Gargantua, elle-même, s'humilierait, surtout aux jours de fin d'année, devant le ventre de Paris.

Ce ventre exigeant, ses pourvoyeurs habituels menaçaient récemment de l'affamer. Il y avait, par bonheur, de la prière dans l'air : Donnez-nous aujourd'hui les vivres nécessaires... Et, sans trop se faire prier, les nourriciers apportèrent, comme les années précédentes, avec l'utile le superflu.

✱

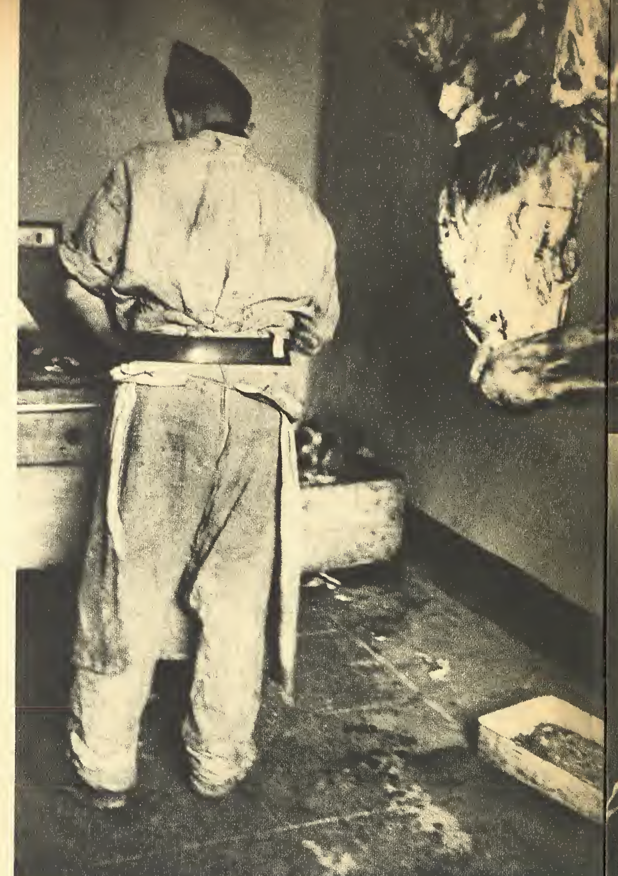
La matière et la poésie des anniversaires de la Nativité, quel singulier dualisme!

Il n'y eut jamais sous le ciel plus merveilleuse poésie que celle de l'étoile guidant les rois mages, porteurs des présents de leurs profonds pays, vers l'humble étable où une petite âme divine contenait déjà l'immense loi du monde : *Aimez-vous...*

Près de deux millénaires se sont écoulés depuis, qui ont contenu, eux, un nombre incalculable de haines, de crimes, de douleurs. Il a fallu tout ce temps pour en arriver à l'instant décisif où le conseil de fraternité prend son sens complet, devient injonction, en pleine lumière qui ne permet aucun doute et peut se changer en foudre : Aimez-vous... ou vous êtes condamnés. Poésie, philosophie de Noël 1936, mêlées au réalisme du boudin, de la dinde, de la truffe et des vins!

Mais la Crèche émeut, chez nous, le plus épais glouton. Il lui sera beaucoup pardonné, au pays des contrastes conciliés. au pays qui sait le mieux que, qui veut faire l'ange fait la bête. R. L.





BLEUS

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Le matricule, ce numéro militaire, on s'en souvient toute sa vie. Peut-être exigerai-je que l'on rappelle le mien sur ma tombe : 3.760, si ce détail peut intéresser l'histoire. Oserai-je avouer que dès le second jour de mes glorieux services, je fus envoyé à travers toute la caserne, chercher un objet aussi fantaisiste que le parapluie de l'escouade ou la clé du champ de manœuvres : la boîte à matriculer les draps?

Si cet instrument n'existait pas, en revanche la boîte où dorment les cachets de la Compagnie existe ; elle a survécu à bien des guerres, et le fourrier passe encore dans les chambres, entre la cruche et le poêle, pour tamponner les effets des bleus. De ce jour-là, plus encore que de l'entrée à la caserne, datent la grandeur et la servitude militaires. Vautrin voulait qu'on lui effaçât sa fleur de lys sur l'épaule. Je rêverais, moi, qu'on me remît à ce numéro d'ordre qui marquait que j'avais vingt-deux ans.

Peut-être pour des âmes timides l'incorporation est-elle une terrible épreuve. Mais j'appartenais à une famille militaire, j'avais toujours su les grades, les emplois, et j'avais lu les contes de Jean Drault, les immortels *Chapuzot*, à l'âge où j'eusse dû me contenter de Mme de Ségur. Puis ayant beaucoup fréquenté les ordonnances, je n'ignorais rien des liturgies soldatesques, j'attendais les innocentes brimades dont les plus terribles étaient le réveil subit, le drap mouillé, et cette chanson entonnée par une cour d'anciens au petit lever de la bleusaille : *C'est un bleu ! C'est un bleu ! L'affreuse bête ! Montre la tête ! Ho ! Ho ! Ho ! Ho !* (cri d'horreur) *c'est un bleu !*

Des représentants de générations antérieures m'avaient même inculqué des thèmes lyriques qui remontaient au Second Empire : *Nicolas, veux-tu laisser ça.* C'est dire que de débarquer dans une ville de l'Est par un train de civils, en cachant sa tête déjà tondue, de franchir les barrages, de coucher une dernière fois en ville, d'acheter un couteau et une boîte à paquetage librement dans un bazar, avant de se constituer prisonnier, c'était un jeu pour des conscrits aussi prévenus. N'importe, le frémissement subsiste, qui prend un garçon isolé quand il piétine soudain dans une troupe que mène un sous-off sardonique ; le bruit des clairons se rapproche, l'odeur de soupe, de goudron et de godillots qui s'exhale de la caserne, la première corvée de patates et les premières soirées sans sortir, le respect immense qui vous vient des chefs et surtout des filonneurs, le culte farouche du moi qu'engendre la discipline extérieure, bref une masse de petits malheurs visibles et de bienfaits moraux. Les fils du peuple se sont déjà habitués à gueuler en bande, à arborer des rubans et des écriteaux de « tirage au sort » ; ils arrivent en équipe déjà formée ; les jeunes bourgeois se présentent tout seuls, sans litron, sans chanson, sans camaraderies toutes faites. Leur duvet doit se transformer en plume, au sortir de la coquille. La mue ne serait pas si brusque s'ils restaient dans le poulailler. C'est pourquoi beaucoup d'entre eux, même les « intellectuels », jettent un regard nostalgique sur les grilles qu'ils ne passeront plus, hument de loin le corps de garde avec ses bat-flancs, le magasin où on ensevelit comme eux leurs successeurs sous le drap ou le cuir ; ils sentent tressaillir en eux les chères grossièretés, les délectables injures qu'ils ont laissé dormir depuis si longtemps : les rendre à l'espèce humaine, la bousculer jovialement plutôt que la haïr, et savoir que la vie est destinée à vous *dresser le poil*, à vous *faire les pieds*, n'est-ce pas une saine philosophie?

PHOTOS GASTON PARIS

PHOTOS ALLIANCE
I. P. A., KEYSTONE
TRAMPUS ET WIDE WORLD







LE ROY EST MORT VIVE LE ROY

PAR PIERRE DOMINIQUE

En haut, en suivant : la reine Victoria et le futur roi Edouard VIII ; le même, roi ; puis, le duc d'York, le duc de Kent et diverses scènes, avec encore Edouard VIII. Ci-dessous, M. Baldwin. La troisième personne en suivant est Mrs. Simpson.

A VRAI dire, l'homme qui portait ce nom, qui fut dans l'histoire, durant peu de mois, ce prénom suivi d'un numéro d'ordre, n'est pas mort, il vit en Autriche, il joue au golf, et demain, sans doute, quand le permettront les convenances et la loi, il ira retrouver Mme Simpson. Mais tout de même Édouard VIII est mort.

C'est un drame assurément, mais lequel? Bien fin qui le dira. La position était haute, la première du monde ; la puissance était mince, et ne comptait pas à côté de celle, je ne dis pas de M. Roosevelt ou de M. Baldwin, mais seulement de M. Van Zeeland. Jadis le roi était le maître ; au pouvoir on peut sacrifier mille bonheurs qui somme toute sont de seconde classe au moins pour ceux des hommes qui ont la *libido* de la domination, qui ne sont ni de simples jouisseurs, ni des artistes, ni des saints. Aujourd'hui le roi n'est plus rien que la figure d'un Empire, que l'incarnation d'une tradition ; il est un officiant dont l'office ne se termine jamais ; il est l'âme du pays, mais qu'il est donc difficile d'être une âme...

On peut ici se demander comment il se fait que les maîtres des grands trusts, ces hommes qui se sont taillé des empires dans la finance, dans l'industrie ou dans la presse, empires très réels assurément, ne songent pas, eux, à l'abdication. C'est peut-être que leur pouvoir se matérialise à chaque heure de la journée par un certain nombre de gestes et de mots, et que, plus que des officiants, ce sont des maîtres au sens le plus plein du terme. Car enfin, le monde a retenti de la plainte ingénue d'Édouard VIII : « Je ne puis supporter ce fardeau sans la présence de la femme que j'aime. » Un fardeau !

Un fardeau que le duc d'York ne paraissait point très pressé de prendre sur ses épaules. Les rois d'autrefois faisaient tout pour saisir cette couronne. Les rois d'aujourd'hui ne cherchent point à précipiter l'heure et quand elle vient, ils poussent un soupir. Oh! ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, mais ils soupèsent la charge et, du moins en Angleterre, paraissent effrayés. Édouard VIII a servi pourtant un peu moins d'une année ; Georges VI servira sans doute jusqu'à son dernier souffle, aidé par une souveraine gracieuse et qu'il a librement choisie, mais ce que nous voulons retenir de ce départ en coup de foudre et de cette grave et presque triste montée au pouvoir, c'est le désarroi au moins temporaire de toutes ces âmes, désarroi auquel correspondait durant quelques jours celui de toutes les âmes de l'Empire.

Pour le reste, « le Roy est mort, vive le Roy ». L'Angleterre continue. Son incarnation seule a changé. Édouard VIII était populaire ; Georges VI aura à se faire connaître de ses peuples, mais c'est déjà beaucoup — et c'est peut-être même un signe heureux — que d'avoir passé le temps de la bataille du Jutland comme enseigne, dans une des tourelles de ce « Collingwood » qui eut un duel sévère avec l'allemand « Nœrflinger » et tint le coup.







En haut, le Père de Foucauld. Ci-dessus, l'extérieur du bordj de Tamanrasset, où fut assassiné le héros. En grand, l'intérieur du bordj. — Méharistes, Touareg, vues diverses de la région.

PHOTOS PIERRE VERGER

LE PÈRE DE FOUCAULD

PAR ALBERT MAYBON

ALLER sur les chemins africains que suivit le Père de Foucauld... Là même où se fixa quelque temps le conquérant des terres silencieuses, marquer une halte...

Tel a été le programme du pieux pèlerinage dont la Ligue de l'Union Latine a pris l'initiative.

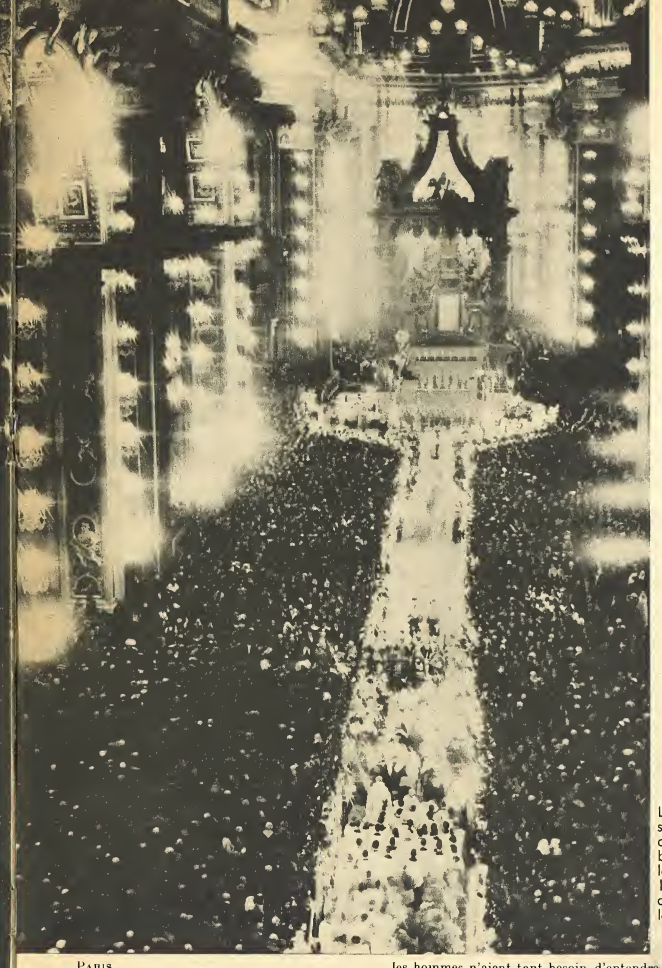
Y a-t-il légende plus captivante que le simple récit de l'existence du Père de Foucauld? Et voit-on, parmi les saints qui furent hommes d'action, beaucoup de figures plus attachantes? Né à Strasbourg en 1858, de Foucauld eut une jeunesse ardente, brillante. C'est d'abord l'École de Cavalerie. C'est Pont-à-Mousson où il fut affecté au 4e Hussards. C'est le Maroc parcouru inlassablement, interrogé avec passion. Puis de Foucauld dépouille le dolman et, après un temps de vie mondaine, retrouve la foi chrétienne. Sa vocation de voyageur l'entraîne en Syrie, en Palestine, en Arménie même. En 1891, la Trappe d'Alexandrette s'ouvre au novice. Bientôt les vœux sont prononcés. Quelques années plus tard, nouvel appel de la terre d'Afrique, du Sahara cette fois. Le moine s'engage dans l'étendue immense ; il s'établit dans l'une des «parties mortes» du désert, dans l'un des Tanezroufts, désert dans le désert. De Foucauld y construisit son premier ermitage. Mais il s'éloigne du « Pays de la Soif » pour pénétrer jusqu'au cœur du Hoggar, l'un des deux grands massifs montagneux du désert. Dans une région chaotique, au lieu nommé Tamanrasset, un ermitage sort des sables. Puis un second se dresse sur l'Assekrem, à 2.500 mètres d'altitude. Petite maison blanche de Tamanrasset, apparition émouvante ! Là de Foucauld reçoit la visite des nomades ; il les questionne, leur parle de la France, soigne les malades. Et puis c'est la prière solitaire devant le paysage désolé. « Pauvre moine, je prie de loin pour ceux que j'aime. » Là, le 1er décembre 1916, il reçoit la mort d'un de ces nomades farouches qu'il avait secourus. Treize ans après, les restes du Père Foucauld sont transportés à El Goléa, mais son cœur demeure dans la terre de Tamanrasset.

Petite maison blanche de l'ermite, but de pèlerinages qui se forment pour invoquer le « Chevalier des Sables », pour honorer autant le patriote que le saint.

PIE XI

PAR GASTON POULAIN

PHOTOS MALINA RIDENTI, WIDE WORLD





Les deux grandes photos représentent S. S. le pape Pie XI et la cérémonie de canonisation de la bienheureuse Jeanne Thouret, que le saint-père célébra le 16 janvier 1934. Les autres photos sont des vues diverses de Saint-Pierre. Ci-dessus, le pape Pie XI sur son trône.

PARIS...

Au fond du jardin des Carmes, une petite cabane de planches... Indifférent, pâle et rasé comme un mort, un vieillard traverse encore ce jardin sans aller jusqu'à la cabane où il a découvert le détecteur : Édouard Branly.

ROME...

Au fond des palais du Vatican, une étroite chambre. Pâle et rasé comme un mort, un vieillard s'assied sur sa couche, d'où il doit découvrir, et définir en l'instituant par le microphone, le sentiment de la Paix : le Pape Pie XI.

Ils portent tous les deux les mêmes petites lunettes de fer. L'un parle au monde grâce à l'autre. La transmission de l'énonciation du Verbe, sous la forme de la parole, a été rendue possible à la veille du jour où l'Évangile devait atteindre les confins de la terre.

Le savant a trouvé, peu de temps avant que les hommes n'aient tant besoin d'entendre, le moyen d'écouter. Grâce au jardin des Carmes, la Voix du Vatican a pu, les heures comptées, abolir ces heures...

Et le Vatican n'est plus devenu qu'une voix, s'est résorbé dans cette voix qui continuait et annonçait des voix vivantes, et qui était d'autant plus vivante qu'elle participait à la symphonie d'une vie spirituelle sans laquelle ne compteraient qu'historiquement le Vatican, ses peintures, ses sculptures et ses joyaux.

La voix de Pie XI a passé, et Michel-Ange, et Raphaël, et Fra Angelico, et les Antiques, et les Pharaons pétrifiés, et les empereurs byzantins que nous restitue le puzzle des mosaïques, et le grand orchestre des cloches, la pompe prodigieuse des cérémonies, l'embrasement des temples et celui des autels, les cumulus de l'encens et l'innombrable pélerinage cosmopolite, un instant, se sont effacés de notre mémoire.

Une voix a surgi, une voix éteinte, et que la toux entrecoupait, qui a prouvé qu'une âme résidait au Vatican, que cet extraordinaire musée n'était pas une impériale demeure inhabitée.

Les chefs-d'œuvre aujourd'hui ne suffisent plus à démontrer la nécessité de la paix...

De chefs-d'œuvre, le Vatican semble sursaturé...

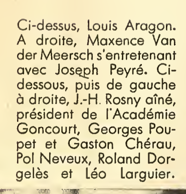
Mais sous ses toits et sous ses dômes ne s'accumulent pas que d'incalculables trésors tangibles...

Et voilà peut-être pourquoi, du Vatican, le laboureur vient de parler à ses enfants.

PRIX LITTÉRAIRES

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE





Ci-dessus, Louis Aragon. A droite, Maxence Van der Meersch s'entretenant avec Joseph Peyré. Ci-dessous, puis de gauche à droite, J.-H. Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt, Georges Poupet et Gaston Chérau, Pol Neveux, Roland Dorgelès et Léo Larguier.

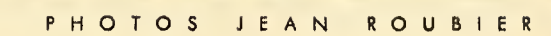






A gauche, Mme Louise Hervieu, peintre, dessinateur et écrivain. Ci-dessus, notre collaborateur René Laporte, qui ira loin et qui a déjà fait un beau chemin. Ci-dessous, Mmes Judith Cladel (au centre) et Germaine Beaumont; enfin, Mme Colette Yver et J. Van Melle.





PHOTOS JEAN ROUBIER

Jours fiévreux du prix Goncourt, du Fémina, de l'Interallié, du Renaudot, où se réchauffe la chose littéraire malgré les premiers frimas, comme si, entre gens pour la plupart doués d'une vie intérieure, l'on était moins sensible que le reste du monde à la froidure tout extérieure des météores!

Maxence Van der Meersch, l'un des plus jeunes poilus de l'armée des Lettres, a obtenu le prix Goncourt, fameuse timbale, pour son *Empreinte du Dieu*. C'est, sous ce beau titre, le livre, plein d'action, d'un conteur-né, un livre d'aventure, d'amour, de drame, où des personnages bien vivants se rencontrent dans des décors d'existence — villages, villes et campagnes des Flandres — brossés avec une prenante vérité.

Sangs, c'est l'histoire d'une famille mi-paysanne, mi-bourgeoise, écrite par Mme Hervieu de main de grande artiste, d'une main ferme pour peindre un rude fermier, frémissante de tendresse pour dessiner une petite fille adorable de grâce, de fragilité, de soumission à son entourage et à l'hérédité qui pèse sur elle. Et c'est l'équitable prix Fémina de cette année.

René Laporte, qui n'a guère plus de trente ans, fait penser, lui, à ces jeunes hommes dont M. Henry Bernstein, dans *Espoir* et dans le *Cœur*, comprit si profondément le caractère et les talents. René Laporte est bien — cela se voit mieux que jamais dans ses *Chasses de novembre* si justement couronnées du prix Interallié — il est bien d'une génération qui ne s'en laisse conter ni par de fols enthousiastes, ni par d'aigres pessimistes, ni même par des sceptiques, ces démodés : il se veut seulement et par-dessus tout lucide, sans plus d'indulgence que de dureté, quand il se regarde ou qu'il regarde les êtres et les événements.

Signe particulier : il a la mâle pudeur de sa sensibilité et c'est pourquoi ses *Chasses de Novembre* — mœurs et caractères, heur et malheur fortement observés — dégagent par endroits, loin des régions de la sensiblerie, une si belle émotion.

Enfin, Aragon (ce nom sans prénom sonne comme un défi) a acquis la paradoxale, mais très légitime propriété du prix Renaudot — tout moral, avantageux cependant — avec ses *Beaux Quartiers*.

C'est-à-dire qu'il doit lui-même juger paradoxale cette propriété-là puisque, apparemment, il réprouve le mot et la chose ; mais moi je la trouve on ne peut plus légitime, puisqu'elle est le fruit d'un talent vigoureux — toutes réserves faites au sujet de quelque dédain des vieilles règles de composition. Aragon, d'ailleurs, deviendra moins dur, moins absolu, moins sûr de *sa* vérité : de cela, je donnerais ma tête à couper, façon d'abonder dans son sens, par ces temps où des couperets voltigent dans l'atmosphère.



Ces menues silhouettes représentent le mouvement rapide et léger de Mme Clericetti sur la glace. A droite, en suivant, autres champions : les sœurs Vivez ; Bauer et Maxi Herbert ; Eddi Stenuff ; l'une des sœurs Vivez ; Sonja Henie. Et puis, quantité de jeunes émules.

PATINAGE

PAR RENÉ LAPORTE

Certains sports ressemblent à des combats. Le patinage, c'est autre chose, c'est un défi : défi à l'équilibre, à la pesanteur, à nos notions habituelles de la vitesse et du déplacement. On ne peut pas dire que notre époque l'ait inventé. Qui de nous n'a rêvé sur les gravures charmantes où l'on aperçoit des marquises grises comme les jours d'hiver, souriant à des gentilshommes poudrés, et poussées

PHOTOS SCHALL
ANDRÉ STEINER

dans leurs traîneaux par des petits nègres d'opéra-comique ?

Au fur et à mesure que les sports se perfectionnent, ils deviennent plus violents et plus intenses. Il y a grande différence entre le jeu de tennis d'il y a trente ans et celui d'aujourd'hui. Chose curieuse, à part quelques acrobaties admirables de professionnels, le patinage n'a pas changé d'allure. C'est le même glissement qu'autrefois, la même nonchalance enchantée : quelque chose comme un heureux engourdissement.

Mais si c'est un jeu nonchalant, ce n'est pas un jeu triste. Pour s'en persuader, il suffit d'aller passer une heure dans un de ces palais miroitants réservés par la mode aux patineurs. Nulle part ailleurs on ne pourrait trouver tant de fraîcheur et de jeunesse, on ne pourrait entendre de rires aussi francs. Je vous jure que c'est une impression bien agréable. On passe là un moment réconfortant. Les esprits chagrins nous présentent les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui sous des dehors tristes et inquiets. Que ceux-là aillent les regarder glisser, tourner continuellement dans une ronde pressée, vaine, et charmante justement parce que vaine — et je gage qu'ils seront convaincus.

Tout ce qui touche à la neige, à la glace, revêt toujours pour nous un sortilège mystérieux. C'est aussi troublant, on ne sait pourquoi, que de regarder couler l'eau d'une rivière. Quelle raison à cette attirance? Peut-être le besoin éternel de l'homme de retrouver partout la pureté, de reconquérir les enfances de son cœur...



RUBENS ET SON TEMPS

PAR GASTON DERYS

L'EXPOSITION de « Rubens et son temps », à l'*Orangerie*, continue la manifestation qui nous offrit, voilà une année, le panorama de la peinture flamande de Van Eyck à Pierre Brueghel. Après les maîtres du XVe et du XVIe siècle, c'est le magnifique épanouissement du XVIIe. Ensuite, comme épuisée par un si prodigieux effort, où l'envolée lyrique se mêlait à un savoureux réalisme, la peinture flamande se reposera au cours du XVIIIe siècle.

Ce n'est pas seulement Rubens, avec des œuvres prêtées par le roi d'Angleterre, le Musée du Louvre, les grands Musées de Vienne, de Berlin, de Stockholm, de Rotterdam, de Bruxelles, d'Anvers, ce n'est pas seulement cet illustre génie pictural qui triomphe à l'*Orangerie*, c'est toute une époque d'admirable floraison artistique qui s'affirme avec Jordaëns et Van Dyck, Brueghel de Velours et David Teniers, Adrien Brouwer et Corneille de Vos.

Rubens aborda tous les genres, le portrait et le paysage, l'histoire et l'allégorie, les cartons de tapisserie et les projets décoratifs, et se joua dans tous avec cette aisance prodigue, cette liberté féconde, marque de son talent, qui a fait dire à l'un de ceux qui l'ont le mieux étudié : « Pendant qu'il peignait, un génie, l'enlevant d'un coup d'aile, séparait Rubens du reste des hommes. »



PHOTOS BULLOZ ET GIRAUDON



Page gauche, de haut en bas, la Fécondité, de Jordaens ; Enfants endormis et Descente de croix, de Rubens ; Fleurs, de Bosschaert ; Suzanne et les Vieillards, de Rubens. — Ci-contre, la Kermesse, de Rubens. — Ci-dessous, par Van Dyck, James Stuart, une Vierge et Charles Ier.

C'est une force de la nature. Il se soulage en créant des mondes, formule Taine. Il réalise de merveilleux équilibres de formes et de couleurs, brasse l'histoire dans l'harmonieuse et ardente harmonie des allégories, ordonne des architectures de nymphes et de dieux où la chair s'anime d'une palpitation dorée, d'un frisson plantureux, construit des paysages où la nature s'épand dans une fougueuse sérénité.

Rubens mena la vie d'un grand seigneur. Il sut captiver la confiance des grands de la terre. Diplomate avisé, il remplit des missions auprès du roi d'Espagne et du prince d'Orange, poursuivit la réconciliation de l'Espagne et de l'Angleterre.

Il rapporta d'Italie, retenant surtout la leçon des coloristes vénitiens, des visions passionnées qui conférèrent comme un sens musical à sa peinture, la gorgèrent de plénitude, l'enrichirent d'une souplesse abondante et rythmée.

La vie lui prodigue tous les enchantements et ce miracle ne nuit pas à un génie qui s'amplifie de jour en jour, gagne en éclat et en profondeur.

Deux femmes ont dominé la vie de Rubens : Isabelle Brandt, dont il traduisit souvent le charme câlin, et Hélène Fourment, avec laquelle il se remaria à cinquante-quatre ans. Ses seize ans lui rendirent le goût de vivre. Sa chair généreuse et saine, sa fine et robuste beauté s'intègrent dans le type de femmes qu'il aime à peindre. Nous la retrouverons sans cesse dans une œuvre qui devient chaque jour plus vivante, plus sensible, plus humaine, qui fuit désormais les grandes compositions pour s'attacher à la vérité dans la splendeur.

Rubens a dominé tout l'art de son époque. Jordaëns et Van Dyck sont ses fils spirituels. Et il imprègne notre XVIIIe siècle. L'écho de ses fêtes persiste dans Watteau. Portraitistes et paysagistes anglais évoluent dans son sillage. Delacroix lui doit beaucoup et le souvenir de ses chairs opulentes chante dans les nus de Renoir.

" Tous les personnages du drame — écrit l'éminent auteur F. Crommelynck, qui s'y connaît — sont ramenés au type, directement accessible au jeune public ". Il y a là création au sens le plus plein, ajouterons-nous. Les Comédiens-Routiers fabriquent tout de leurs mains, héroïquement.

RÉTOURNANT l'accusation portée contre les dramaturges, Marcel Achard a pu écrire, avec autant de justesse que de malice : « C'est le public, aujourd'hui, qui n'a plus de talent ! » A qui la faute? N'importe. Chancerel a pensé qu'il valait mieux abandonner un malade inguérissable et former, pour les futurs auteurs dramatiques, un public tout neuf, jeune et sain. Il a créé, avec ses Comédiens Routiers, un théâtre de la jeunesse. Et déjà. de ville en ville, de village en hameau, la bonne nouvelle court le pays : la Renaissance du théâtre français est proche !

Pour y réussir il fallait avoir une connaissance profonde de l'âme enfantine.

Les enfants, prêtant aux choses une âme ressemblante à la leur, sont animistes comme le sont les sauvages et les poètes.

L'intention *d'animer* est flagrante lorsque nous écrivons : « Les arbres sans racines se nourrissaient de ciel et, portés dans l'air par leurs fruits légers, ils allaient, de royaume en royaume, inventer des paysages. » Pour l'enfant, ces expressions ne sont pas des images comparatives, mais la formule de l'incantation, les paroles sacrées de la cérémonie évocatrice : tels vraiment lui apparaissent les êtres et les choses, éclos du Verbe comme le fruit de la fleur. Mieux : il est le verbe. Et il est les choses. Astres et plantes, air, eau, feu, vent, gens, bêtes et plantes lui sont vocabulaire du Créateur. Tout lui est permis dans le domaine de l'invention. Il assiste et travaille à la formation de lui-même et du monde.

L'enfant crée sur lui-même. Le décor de sons, de couleurs, de formes, de parfums dont il est entouré, les impressions qu'il en reçoit, modèlent son imagination, son caractère, sa personnalité, par une opération semblable à celle du mimétisme.

Chez lui, privé de la pensée contrôlable, l'impression passe immédiatement à l'état physiologique. Plus tard,



THÉATRE POUR LA JEUNESSE DE CHANCEREL

PAR F. CROMMELYNCK

il ne sera pas nécessaire que l'enfant *se rappelle* tel événement : il en sera le souvenir vivant.

Si l'on songe que les émotions fortes, les catastrophes imaginaires, la persuasion de caractère hypnotique, peuvent provoquer dans notre chair des désordres profonds, de véritables lésions, on comprendra la puissance plastique des impressions dans une vierge argile.

Chancerel a pensé à tout cela. Il sait qu'il faut encourager la tendance au rêve naturelle à l'enfant, offrir des supports à son imagination, répondre sans cesse à sa dévorante curiosité. Mais il est urgent d'éliminer de la fantasmagorie tout principe d'erreur, de crainte, de superstition.

Il suffit de regarder ces images pour se convaincre de l'efficacité du souci de Chancerel. Tous les personnages du drame sont ramenés au *type*, directement accessible au jeune public. Le texte? On l'improvise, selon les réactions de ces spectateurs primesautiers, avec leur collaboration.

Il faut avoir assisté au spectacle des Comédiens Routiers pour savoir quelle aide puissante ils apportent au théâtre de l'avenir. A nous maintenant de servir ces artisans ingénieux.



PHOTOS SCHALL



PHOTOS GASTON PARIS

SPECTACLES

Dans "Le Pélican" : attitudes d'Alerme (avec cigare) et d'André Luguet (cigarette) ; en bas, de gauche à droite, Jean Mercanton, Sylvia Bataille, Gilbert-Gil et Odette Joyeux. En page droite, Marie Bell et Aimé Clariond dans "Le Misanthrope" et, au-dessous, Stephen avec Michèle Béryl, puis, Mireille Perrey, dans "La Fessée".

PAR HENRI DELORIÈRE

Comédie-Française : Le Misanthrope. Le Chandelier. — Alceste, interprété par Aimé Clariond, a le grand mérite d'être jeune. L'on se plait à discerner, chez un pourfendeur de vices, l'âge des vertueuses indignations. Et, surtout, des fureurs jalouses : ce qui, en effet, semble exciter sa misanthropie, et même la susciter, c'est sa mysoginie. Il vitupérerait moins le genre humain et ses mensonges s'il attachait moins d'importance à ses doutes personnels touchant la franchise de Célimène. Devant ce personnage, l'on pense : « Jeunesse ! » et on le trouve plus sympathique.

La Célimène de Mlle Marie Bell est mieux que séduisante ; elle est troublante, elle est, disons le mot, sensuelle. Bien hardi qui prétendrait savoir si Molière l'eût aimée ainsi, mais il est certain que le meilleur moyen pour une coquette d'attirer les hommes sera toujours d'être très belle... et un peu Circé. Au total, bonne représentation du *Misanthrope* et *autre* que celles qui la précédèrent.

Le Chandelier, lui, prit un caractère de nouveauté encore plus accentué, avec la mise en scène de M. Gas-



ton Baty et un je ne sais quoi de très joliment jeune, gracieux, sincère, chez Madeleine Renaud, Julien Bertheau, Escande, principaux interprètes, les autres étant d'ailleurs excellents (comme, dans *Le Misanthrope*, l'avaient été notamment Debucourt et Mme Bretty). L'admirable comédie de Musset, ainsi présentée et jouée, a littéralement fait sensation.

Opéra : Promenades dans Rome, ballet de J.-L. Vaudoyer et Samuel Rousseau. — Beaucoup de couleur, de mouvement, de péripéties, dans cette œuvre mise en musique par un compositeur inventif, adroit, sachant son art, mise en scène par le grand chorégraphe Serge Lifar. L'on aime qu'un éminent écrivain, épris de Méditerranée, ait donné lieu, par son argument, à de joyeuses tarentelles, cousines de nos farandoles, à une évocation méridionale — et à l'un de ces spectacles de danse où tous les beaux-arts, en somme, sont mis en branle.

Théâtre de Paris : La Fessée, de Jean de Letraz. — M. Pousset, grison pourtant débonnaire, administre une fessée à son insupportable jeune femme, Hermine, née de Saint-Alba. Devant une fenêtre ouverte ! D'une autre fenêtre, un amateur-photographe prend un cliché de cette scène conjugale. Voilà le point de départ. Il faut voir ce qu'en tire l'auteur. Il faut le voir, parce que c'est drôle, vivement joué par Aquistapace, Stephen, Mmes Mireille Perrey, Marcelle Praince, entre autres ; parce que M. de Letraz, doué d'une riche imagination, a bâti sur cette donnée un vaudeville contenant tous les éléments d'une farce énorme, qui pouvait être une magnifique satire sociale ; parce que, enfin, *la Fessée* témoigne de dons qui pourraient un jour mettre leur heureux possesseur, s'il était plus sévère pour sa propre *vis comica*, sur le plan d'un Feydeau.

Ambassadeurs : Le Pélican, de Francis de Croisset, d'après Somerset Maugham. — La dure, la cruelle histoire du *Pélican*, c'est celle d'un honnête homme qui a longtemps observé un scrupuleux conformisme d'époux, de père, de financier... Soudain ruiné, il s'aperçoit ou croit qu'il a joué un jeu de dupe. Il part, il abandonne tout, il rejette d'un coup tout un passé qui lui apparaît odieux. La pièce a soulevé parfois des protestations. Son succès est dû, cependant, moins à ses audaces qu'à la force de Somerset Maugham, à l'adresse et au goût de Francis de Croisset, au talent de Marguerite Pierry et de Thérèse Dorny, de Luguet et d'Alerme.

PARIS-SPORTS D'HIVER

LE MONT-DORE SANCY

1.300 MÈTRES — 1.800 MÈTRES



TÉLÉFÉRIQUE

ÉCOLE DU SKI-CLUB DE PARIS

TROIS TRAINS RAPIDES
au départ de Paris : 14 h. 32, 20 h. 15, 22 h. 45

VOITURES-COUCHETTES
(2e et 3e classes)

●

Billets AR valables **40 jours :** 20 à 25 % de réduction
Billets de week end ____________ 50 % de réduction
Billets collectifs (10 pers. au moins) : 50 % de réduction
Billets de club.

●

CONSULTER LES SERVICES "PLAISIRS DE NEIGE"

P. O.-MIDI

ALGERIE
SAHARA

NOMBREUX CIRCUITS FORFAITAIRES

AU PAYS DE L'ISLAM

LE BAPTÊME DU DÉSERT A BOU SAADA
depuis : 800 Frs

LE CIRCUIT DES OASIS ET DE L'AURÈS
ALGER, CONSTANTINE, TIMGAD, BISKRA, BOU SAADA
depuis : 1.700 Frs

(Traversées maritimes comprises)

CIE GLE TRANSATLANTIQUE

S'adresser aux Bureaux de Renseignements de :
P. L. M.
P. O. - MIDI
Cie Gle Transatlantique
Cie de Navigation Mixte
Sté Gle de Transports Maritimes à vapeur
OFALAC
et autres Agences de Voyage

AMBRE A COUCHER EN LOUPE MBOINE BLOND: ATMOSPHÈRE AUDE ET INTIME CRÉÉE PAR LES TAPIS ET L'ÉCLAIRAGE.

O PALISSANDRE DE RIO, COQ DE ROCHE. LE BAR TRÉ DANS LE MUR NE TIENT AUCUNE PLACE.

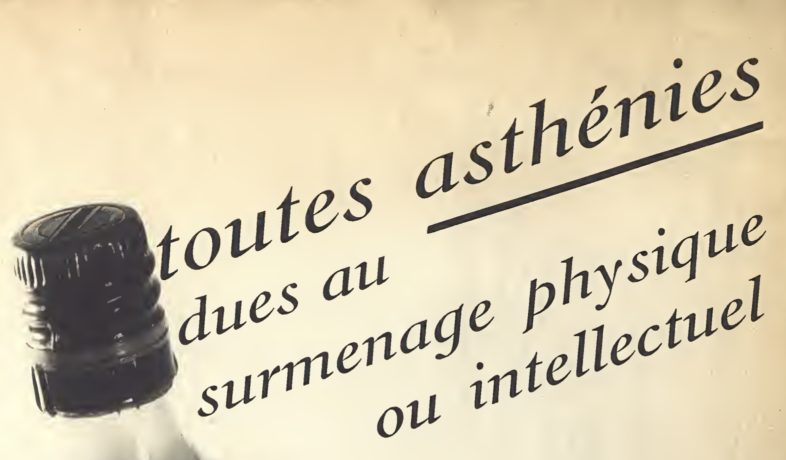
à
g
tro
nou



E A MANGER EN LOUPE BOINE : TOUT ICI EST CLARTÉ, AICHEUR, ENCHANTEMENT.

LA REVUE DU MEDECIN

30 JANVIER 1937 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT


toutes asthénies
dues au
surmenage physique
ou intellectuel

toutes insuffisances rénales

2 Formes ampoules buvables dragées complexes



pommade Inséva

calmant
et guérissent les
hémorroïdes
en s'attaquant à leur cause
(phénomènes de périphlébite dus
à l'entérocoque et au colibacille)

SUPPOSITOIRES
Inséva

30
JANVIER 1937

SOMMAIRE



LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



PAR MAXENCE VAN DER MEERSCH

FLEUVE FLAMAND

C'est de la Lys que je veux parler, — la Lys au nom traînant et lent comme son cours, fleuve gras, sale, rampant, toujours débordant d'une eau lourde, au ras du sol, imprégnant et gorgeant autour de lui les rigoles, les prairies, les terres, toujours prêt à s'enfler, à monter, à s'étaler à l'infini sur l'infinie platitude des plaines.

A travers un pays monotone, riche, triste, surpeuplé, parsemé de hameaux et de fermes, chemine ainsi la Lys, de France en Belgique, lien puissant, large artère sinueuse, qui continue d'unifier les deux tronçons de la Flandre, et ne veut pas connaître la frontière. D'Armentières à Courtrai, elle contourne les mêmes fermes opulentes, nettes, propres, d'une propreté hollandaise, avec leurs étroits trottoirs de briques rouges, leurs bâtiments aux toits immenses et aux petites fenêtres étroites, leurs vastes cours où la margelle du

PHOTOS JEAN ROUBIER



puits se drape d'un lierre vigoureux. Les mêmes moulins de bois et d'ardoises couronnent les buttes, çà et là, en équilibre sur la pyramide de leur base, offrant aux vents comme un défi la croix géante de leurs ailes, où la bise gonfle, ainsi que des muscles, les toiles couleur de sang. D'autres moulins de maçonnerie, veufs de leurs ailes, servent d'abri aux bestiaux, de granges pour les blés et les fourrages. Et tout près, bien souvent, maigre, grêle, à côté du vieux géant de pierre déchu, s'élève son vainqueur, la mince cheminée de briques de la minoterie à vapeur, qui l'a remplacé.

Voici Courtrai, ville orgueilleuse, où, ceinturée de quais et de digues, la Lys domestiquée baigne les murs noircis des brasseries, des meuneries, des tissages, et leur amène les lourdes péniches chargées jusqu'aux plats bords. Voici les vieilles pierres grises, patinées, les tours rondes et ventrues, les pures arches gothiques du pont du Broel dont les ogives se reflètent et se doublent dans l'eau noire. Voici, plus loin, cachée, blottie « à l'ombre de la cathédrale », la cité des désenchantées, de celles que le monde a meurtries ou déçues, le Béguinage, avec ses ruelles mortes, ses maisons muettes, ses bouts de prairie verte, et les jeux d'ombres des pignons aigus, des clochers, des toits pointus, aux silhouettes médiévales.

Et, Courtrai dépassée, la Lys reprend vers Gand et vers l'Escaut sa route sinueuse, ses méandres, ses boucles, son paresseux itinéraire. Elle longe la grande route, s'en écarte, lui revient, s'en va là-bas encercler un village, se perd derrière un bois, et réapparaît tout à coup, inchangée, dormante, gonflée d'eau, et sournoise, et terrible, capable lors des grandes pluies d'automne de noyer d'un coup toute la plaine...

Un barrage la coupe. On voit l'eau sombre, unie, paisible, tout à coup tomber, neigeuse, blanche, brassant les bulles, et bouillonnante, parmi de larges remous d'écume. Et, cent mètres plus loin, réassagie, rassérénée, la Lys apaisée a repris déjà son fil somnolent de rivière fainéante. Un petit port, çà et là, une écluse de briques au fond de laquelle s'emboîte et descend lentement une bélandre, — un pont de ciment blanc d'où l'on domine le passage des péniches noires et blanches, aux senteurs de vernis et de résine, — un bout de quai où les amarres obliques enchaînent aux bittes de fonte les longs chalands carrés. Et sur les planches flexibles qui vont des bateaux aux quais, des hommes, des débardeurs qui courent, d'un pas souple, allégé encore par l'élasticité de la mince passerelle. Et là-bas, au bout, tout au bout de la Lys, par delà les méandres du large fleuve étale, sombre, un rouge soleil hivernal derrière un rideau d'arbres, — avec une lenteur, un faste, des jeux de couleurs et de lumières, une solennité paisible et mélancolique... Les plus beaux couchers de soleil sont ceux des plaines ou de la mer...

La Flandre... Il faut vivre parmi ce cadre très longtemps, s'accoutumer à ces terres, ces eaux, ces cieux et ces couchants pour pouvoir pénétrer un jour leur unité, leur harmonie profonde. Et l'on se prend insensiblement à s'attacher à ce sol, à chérir toute cette nature, pour beaucoup sans grâce et sans beauté, mais qui, pour ceux qu'elle nourrit, est une mère généreuse et bien-aimée.

De gauche à droite, en commençant par le haut : route d'Ypres à Roulers ; moulin ; route de Menin à Courtrai ; la Lys hors de son lit (deux vues) ; le béguinage de Courtrai ; le beffroi d'Ypres ; autre vue du béguinage ; puis un labour, des usines, un fermier, une voiturée de lin, une ferme... La Flandre, enfin.



PHOTOS RELANG

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE JULIANA

PAR PIERRE DOMINIQUE

Le peuple hollandais vient d'avoir sa fête nationale. Il a marié sa princesse héritière à un prince allemand qui ne sera rien que le mari d'une reine et qui se contentera de cet honneur. Pour l'occasion, on a tiré de l'ombre des remises une voiture de contes de fées, et des hérauts costumés en cavaliers du Taciturne sont allés crier la bonne nouvelle aux carrefours. Carrosse et cavaliers après tout étaient d'accord avec les vieilles maisons endormies au bord des canaux, avec les églises et les musées, avec surtout le nom prestigieux d'Orange élevé à la hauteur d'un symbole.



Sur le passage du cortège, que de grandeurs qui se relevaient ! La Hollande fut grande jadis par un haut souci religieux qui la libéra des Espagnols, par un haut souci d'indépendance qui lui fit ouvrir ses écluses et noyer le pays plutôt que de le voir envahir, par un goût profond de l'aventure qui la poussa à conquérir un monde. Et quel monde ! Elle n'en tient plus que d'admirables débris ; ce fut un des plus grands empires de l'histoire. Et comme un diamant au creux d'une gorge, elle se donnait en même temps le luxe d'avoir Rembrandt.

Le peuple hollandais a l'orgueil de tout cela. C'est, je pense, ce que signifiaient le carrosse, et la grande pompe dans la vieille cathédrale et les hérauts sous leurs chapeaux à plumes, et toute cette clameur populaire sur le passage d'une jeune fille. Les Hollandais fêtaient leur grandeur passée.

Le mariage fait, vont-ils revenir à leurs canaux, à leurs moulins, à leurs tulipes ? Depuis un siècle ils n'ont pas fait la guerre. Allons-nous sourire de les voir s'enfoncer dans la douceur de la paix ?

Mais ils ne s'y enfoncent pas. Ils restent les laborieux conquérants d'autrefois. Le jour du mariage ils ont fait plus que de fêter leur grandeur passée ; ils ont fêté leur grandeur éternelle. A l'heure qu'il est, ils se donnent une province nouvelle. Ils vont assécher le Zuyderzée, reprendre à la mer 500.000 hectares, de quoi nourrir un million d'habitants. Ainsi les fils de ceux qui ont conquis un empire au delà des mers, entreprennent et poursuivent à leurs portes la conquête d'un pays nouveau. Mais ils remplacent le vieil adversaire humain par la mer. C'est savoir choisir son ennemi.

Voilà pourquoi les bons observateurs ont trouvé un tel goût de victoire au mariage de la princesse Juliana.



LE RÈGNE DE LA NEIGE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je crois bien qu'il y a une équation possible entre la neige et la jeunesse. Rappelez-vous votre enfance, ô gens d'un certain âge ou d'un âge certain !... Quand les flocons tombaient, quand la nature s'assourdissait, que le sol blanchoyait sous un ciel sombre, vous battiez des mains ! Et vos parents de vous faire des reproches !... La neige représentait pour vous des jeux, des glissades, des combats de boules glacées, des culbutes et des patouillades. Les adultes corrects trouvaient cet enthousiasme ridicule et de mauvais ton.

Mais depuis que l'humanité n'a plus de scrupule à prôner l'état d'enfance, les plaisirs physiques, la communion avec la nature, la neige est redevenue reine. Elle n'est plus l'ennemie, mais l'alliée de la santé et des jeux. Elle donne le signal non plus du bézigue au coin du feu, des cache-nez et des grogs, mais de la sortie, du départ.

Pendant très longtemps, les pays de neige étaient réputés comme disgraciés et inhabitables : on plaignait et on admirait le trappeur aux raquettes, le rude héros des romans du Grand Nord, le voiturier sibérien guetté par l'œil phosphorescent des loups, exactement comme le mineur enfoui



PHOTOS BABELAY, BOUCHER, SCHALL

sous la terre, ou le chamelier qui meurt près d'une flaque d'eau magnésienne. Les hivernants de la Côte d'Azur eussent passé pour des fous s'ils avaient eu l'idée de monter à Breil et à Peïra-Cava.

Et puis, un beau jour, on a su que les Scandinaves se portaient à merveille et profitaient de l'hiver comme les escargots de la pluie. On a retrouvé la notion (qui datait du moyen âge) que sous la neige la montagne était plus ensoleillée que la plaine, les cols plus doux que les vallées. On a levé la tête au-dessus des nuages, et l'on a soudain aperçu que la lumière, la chaleur, régnaient là-haut dans un empyrée éblouissant. Du coup, la « belle saison » s'est dédoublée ; et si les mœurs continuent à se transformer, il y aura pour les citadins aux deux pôles de l'année, deux périodes normales de vacances.

Il faut s'en féliciter. D'abord, par ce détour, la montagne a achevé de conquérir une suprématie qu'on lui a longtemps déniée. Je ne sais si elle la conservera en été. Trop de gens lui sont encore rebelles, en France du moins. Trop de gens ressemblent à ce garçon dont parle Jacques Chardonne dans son dernier roman : « Il aimait tous les sports, mais il ne pouvait pas marcher. » Il me paraît que l'idéal des exercices de l'hiver n'est pas uniquement de se faire voiturer en traîneau et téléférique, mais de faire des parcours dans tous les sens, de prendre le ski pour mode de locomotion, et non pas pour un accessoire de « Luna-Park ». Allons plus loin ! Le goût de l'hiver ne doit point seulement servir à des vacanciers, comme on dit dans mon pays, mais à tous les habitants de la campagne, hormis quelques coins où la neige ne paraît jamais. J'estime par-dessus tout ces facteurs du Jura qui, sur le plateau, accomplissent leur tournée en skis. Le Morvan s'y mettra après l'Auvergne. Et j'envierai tous nos paysans si, après ceux d'Europe Centrale, ils apprennent que la neige est faite pour aider la circulation, le tourisme de neige sur les vallonnements nus, même sans altitude, sur ce qu'on appela techniquement les montagnes russes parce que l'image en vint du pays le plus froid et le moins accidenté d'Europe.

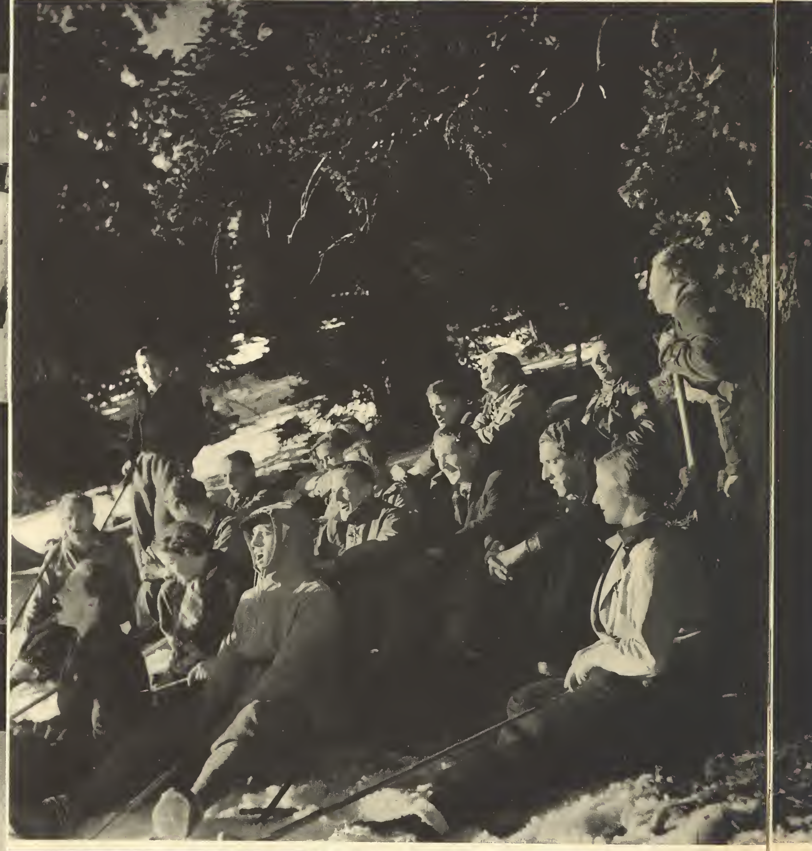
L'éducation des foules ne fait que commencer. En plaine ou en montagne, l'hiver, saison vive et tonique, doit être le temps choisi où l'on apprend à respirer un air plus pur, à vaincre le froid par le mouvement, à imposer la gaîté et la jeunesse à une nature vieillie et engourdie. Est-ce trop dire que le goût de la neige fait reconquérir à la vie une bonne moitié de son domaine? Voilà ce qu'il faudrait penser en discutant les qualités du frêne, du bambou, de la peau de phoque, de la tubulure d'aluminium, et en choisissant des souliers tyroliens, des bonnets lapons. C'est trop philosopher, me dit-on? Eh ! pourquoi? Quoi qu'en disent certains pessimistes, l'exercice du corps doit servir à exciter l'esprit.





JEUNESSES

Sur l'invitation de quelques jeunes hommes et jeunes filles d'Allemagne, un groupe juvénile de Français et de Françaises s'en







Ces jeunes gens de France et d'Allemagne, réunis dans les Alpes bavaroises pour y pratiquer le ski, furent pendant quinze jours les meilleurs camarades du monde. Peut-être même de réelles amitiés se nouèrent-elles entre certains d'entre eux. Ils apprirent en tout cas à se mieux connaître, à confronter sincèrement leurs points de vue...

PHOTOS SCHALL

fut passer une quinzaine, du 24 décembre au 7 janvier, dans les Alpes Bavaroises. près de Schliersee.

Le décor est beau : neige blanche, forêts sombres, franc soleil. L'on est à 1.350 mètres d'altitude. Le logis est un chalet rustique. L'on gagne le repos et la joie de l'arrivée par une longue montée à travers les sapinières. Les jeux sont ceux du ski.

Mais que d'autres plaisirs, le soir de la Saint-Sylvestre ! L'on joue au bonheur d'être jeune. La grande salle du chalet est pavoisée aux couleurs de France et d'Allemagne, des serpentins jettent de toutes parts leurs ponts de papier, multicolores, mobiles et fragiles, le punch circule par pleines soupières, des déguisements s'improvisent, et les Français, enseignant à leurs amphitryons *Toul va lrès bien, Madame la Marquise*, apprennent en retour *Chevaliers de la Table-Ronde*. Un accordéon s'époumone (ce viscère sonore, n'est-ce pas une sorte de poumon?) à soutenir des chœurs chantés à gorge déployée — et nous regrettons, ô Mac Orlan robuste, que votre instrument de prédilection n'ait pas été là pour renforcer, sous vos doigts, celui d'Outre-Rhin.

Ce même soir, jusqu'après minuit, l'on boit, l'on mange, l'on danse, l'on rit — l'on goûte même un moment de féerie, lorsque des fusées d'artifice s'élancent vers la glace bleu sombre du ciel — et, pour tout dire, en vérité, l'on *fralernise*.

Mais ce grand mot est encore plus exact, lorsque, par les matins étincelants, une jeunesse soudain devenue grave se réunit au pied du mât qui porte les drapeaux tricolores et ceux à croix gammée, et les salue, unanime.

Le reste du temps, en dehors des prouesses de ski, les filles trament des complots contre les garçons et se les font pardonner en réparant, diligentes, les accrocs subis par les vêtements au cours des glissades — ou bien elles rivalisent de musiques d'harmonica.

En résumé, la tentative de « rapprochement par les jeunes », due à l'initiative du Comité France-Allemagne, fut sans réserves un succès. Et il ne reste plus qu'à souhaiter, pour l'an prochain, une réunion toute pareille, à l'ampleur près : il n'est aucune raison pour qu'elle ne réussisse pas, si elle embrasse désormais et fait s'embrasser d'autres jeunes Européens. *Caveanl consules*, toutefois...



A gauche, pont entre Rabat et Casablanca et immeuble moderne à Casablanca. A droite, l'un des vastes silos de ce port. En bas, femme d'Islam. Documents divers d'Azemmour, de Boushir, de Rabat, de Meknès...

MAROC 1937

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

LLOYD GEORGE écrivait naguère : « Si nous considérons notre œuvre coloniale et celle de la France, nous sommes contraints d'éprouver un sentiment d'humilité... Il sera difficile à n'importe quel pays d'égaler dans ces entreprises de conquête et de colonisation l'œuvre accomplie par le maréchal Lyautey... »

C'est de nouveau un soldat, le général Noguès, qui assume au Maroc la plus haute des missions : une mission protectrice, telle que la conçut l'illustre Maréchal.

Il s'agit, là-bas, de protéger toute la vie d'un vieil empire réveillé de sa torpeur mortelle par le génie français.

A Marrakech, le général Noguès, foulant à cheval le sol de la place Djemaa-El-Fnaa, va assister à une fête religieuse. A Casablanca, il inspecte, avec la Maison du Tourisme nouvellement installée, les travaux d'agrandissement du port. Dans son palais de Rabat, penché sur les douloureux problèmes posés par des récoltes presque nulles, il assouplit les organismes où la soupe populaire voisine avec le dispensaire ; au palais du Sultan ou devant les drapeaux de la Légion, il affirme, dans le langage à la fois le plus simple, le plus ferme et le plus humain, sa résolution de parfaire l'œuvre de ses prédécesseurs, en mettant ses pas dans les pas du plus grand de tous... Et il attache un grand prix à la collaboration des médecins. Ce sont pour lui « les meilleurs des *messagers* ». Le mot est de sa compagne, Mme Noguès, digne fille du grand ministre Delcassé, dont on peut dire que, toute sa vie, il monta la garde pour la France.



PHOTOS D. BELLON ET P. BOUCHER

Le général Noguès, soldat de l'Armée d'Afrique, apprit à commander et à protéger en apprenant à servir et en pénétrant l'âme indigène, l'âme patiente, émouvante des simples, au moins aussi avide de sympathie que de soins, et qui veut pouvoir à la fois respecter et aimer.

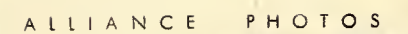
Le Résident Général Noguès, tout abnégation, ténacité, honneur, intelligence profonde du Maroc et de l'Islam, monte la garde pour notre pays. Et même pour l'Europe et sa civilisation.



RIZIÈRES

PAR ALBERT MAYBON

Les trois grandes photos représentent un type de Malaise, une vue générale de rizière, l'opération pénible du repiquage du riz. L'ensemble évoque l'une des principales cultures de Java, l'île fertile dont la Hollande a fait un modèle de " mise en valeur ", sous la menace des volcans.



ALLIANCE PHOTOS

DE très longue date Java pratique la riziculture.

Voici cinq ans, en opérant des fouilles parmi les ruines des grands temples indiens du huitième siècle, on découvrit, dans de lourds coffrets de bronze contenant les cendres de quelque saint, des grains de riz fort bien conservés. Ainsi, il y a plus d'un millénaire, la culture de la céréale existait à Java ; elle y revêtait une signification religieuse. Le champ de riz était sacré. Au fur et à mesure du peuplement, cette culture s'est développée, et aujourd'hui elle est intensive à Sumatra, à Bâli autant qu'à Java.

Ces trois îles sont pourvues d'une puissante échine montagneuse. Quand les yeux se portent sur les cimes, on a la surprise de distinguer, au-dessus d'épaisses futaies et d'une zone de ravins, des cônes d'éruption comme burinés par les courants de lave. A Java, plus de cent volcans, en activité ou éteints, hauts de 2 à 3.000 mètres, reliés par des plaines alluviales, créent le spectacle le plus grandiose qui puisse être.

Si les volcans font la beauté des îles de l'Inde Néerlandaise, ils assurent leur richesse par les éléments minéraux accumulés. Sur les pentes où coulent de petites rivières limoneuses, où se déposent les sédiments, où s'abat une pluie de cendres aux sels nutritifs, dans les vallées formées de roches éruptives, la rizière prospère.

Disposée curieusement en gradins, en terrasses, la rizière grimpe jusqu'à une altitude de 1.200 mètres.

Beaucoup de ces champs de riz sont irrigués à l'aide de réservoirs, de barrages, de canaux, de digues et d'écluses. (L'irrigation est une forme de l'activité gouvernementale.)

Dans certaines régions, la culture non irriguée convient mieux. Ainsi dans une partie de Sumatra la rizière alterne avec l'hevea.

Il y a enfin des rizières qui ne sont pas irriguées artificiellement et qu'on ne peut pourtant pas appeler « non irriguées ». Ce sont les terres arrosées par les pluies ou par les crues d'un cours d'eau.

Ces versants de montagnes à cratères, ces vallées, ces plaines recouvertes de débris fertilisants sont d'autant plus peuplés que les terres volcaniques sont plus jeunes. Ces terres jeunes sont riches, ainsi que l'atteste la force de la végétation. Défricheurs, laboureurs s'y pressent, créant, sur les rampes favorables, la rizière qui les paye largement de leur effort. Ils font produire à certaines catégories de champs 40 quintaux et plus de grains à l'hectare !

Avec ses vingt volcans en activité, Java est terre bénie !

Les colons agricoles trouvent la richesse là où gronde le cratère !









JEAN GIONO

ENTREPRENEUR DE RÉALITÉS

PAR RENÉ LAPORTE



PHOTOS RELANG

Jean Giono dans son décor d'existence, rustique, ensoleillé, provençal. Il est ici représenté avec ses enfants, avec un vieux berger de Manosque, au café... et sa pipe ne le quitte guère. L'on voit encore dans ces pages, comme dans ses livres, le plein air des champs, Manosque, les oliviers...

RARES, de plus en plus rares, les écrivains qui sont les hommes de leurs livres. La littérature, monstre opulent, se nourrit de mensonges féroces. La vérité lui fait peur, chaque jour davantage, comme si elle risquait de se couper les doigts aux éclats du miroir. Aussi est-ce avec un soupir de bonheur qu'on a vu apparaître il y a dix ans Giono, quelqu'un qui avait le courage de ressembler à ses rêves écrits. Chacune de ses œuvres, c'est un cri venu du fond des entrailles, la revendication de l'instinct devant un monde qui se détruit à force d'analyse, d'intelligence et d'interrogation.

Par les vallées de la solitude, et mélangé, comme il dit, « d'arbres, de bêtes et d'éléments », Giono nous apprend à remonter à la source de la vie. D'une voix grave et convaincue, il réclame de nous que nous fassions effort pour retrouver le vrai, pour ressaisir l'essentiel, dans les drames du cœur et du sang comme dans la joie. En exemple, il nous offre son monde, sa vie de berger qui sait des choses de demain et d'hier — du temps des grands troupeaux et des fleuves indisciplinés — ses collines brûlées de la haute Provence, la nudité de sa terre, de sa terre si nue que l'homme y prend honte de ses haillons intellectuels.

Dans la connaissance parfaite des rapports de l'homme et du sol, dans l'aveu de leurs parentés, il est sûr que nous découvrirons la paix. On admire tant d'espoir, on souhaite de partager sa confiance. Si l'on quitte le brasier nocturne et de plein vent, le feu des bergers devant lequel il nous parle, il y a soudain bien plus de tristesse dans la réalité d'usines et de banlieues, de profits et de plaisirs compliqués que notre univers s'empresse de nous rendre. C'est à cet instant que l'on comprend certaines entreprises dont Giono peut tirer orgueil, celle-ci par exemple qui le fit partir un jour vers des plateaux calmes, avec une quarantaine d'amis, à la recherche de la joie. Quarante amis que l'admiration seule, la lecture de ses livres lui avaient amenés. On imagine ce départ pour des territoires vierges et si proches (peut-être la colline qui fait face à Manosque), dans une aube chargée de promesses, et où les cyprès se lèvent immobiles comme des mains qui appellent.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, Giono, ce n'est pas le voyageur. S'il s'en va, ce n'est guère au delà de son horizon de tous les réveils. Il a jeté l'ancre devant la maison du bonheur. Ses enfants grandissent avec ses arbres. Il reconnaît dans leurs regards de source les espoirs dont il entend vivre. Vivre? Vivre d'instinct, sentir sa faim et sa soif, et les aimer, certes, Giono le sait bien, ce n'est pas là résoudre tous les problèmes de l'homme. Mais c'est déjà les diriger sur le chemin de la pureté et de la plus honnête des grandeurs.



LES MUSÉES D'ART CONTEMPORAIN

PAR HÉRON DE VILLEFOSSE

Les Musées d'Art Contemporain s'élèvent quai de Tokio. Ils survivront à l'Exposition 1937, dignes de perpétuer son souvenir. L'on voit ici le sculpteur Janniot creuser dans la pierre ses personnages légendaires, ceinture de l'édifice.





PHOTOS GASTON PARIS

PENDANT de longs mois, les seuls signes sensibles du prologue de la fameuse Exposition ont été pour les Parisiens la mise à mort du Trocadéro et l'élargissement du pont d'Iéna. Il apparaît maintenant de plus en plus que l'élément central de la manifestation, son noyau, sa « Tour Eiffel », restera la superbe et définitive construction des Musées d'Art Contemporain qui achèvent de s'élever au bord de la Seine, sur les cendres dispersées de la lépreuse Manutention.

Le Luxembourg condamné, le Petit Palais débordant, cherchèrent une colonie vierge, mais une colonie apte à abriter des œuvres d'art, et non pas des caisses à orangers ou des réceptions officielles. Le vaste terrain de deux hectares qui sépare le fleuve de l'avenue du Président-Wilson se trouva disponible. Un concours fut ouvert à la fin de 1934 pour le projet d'architecture. Le plan de MM. Dondel, Aubert, Viard et Dastugue fut classé le premier de cent trente concurrents.

Déjà la forme même des constructions a pris ses volumes définitifs. Usant habilement de la très grande dénivellation du sol en cette rive escarpée du fleuve, les maîtres de l'œuvre ont laissé libre près de la moitié de l'espace, dessinant, au centre même d'une terrasse-jardin, un très grand miroir d'eau où se reflèteront les colonnes du patio de l'étage, de la marche supérieure, lui-même intermédiaire entre le jardin plus près de la Seine et le grand portique qui donne en face du Musée Galliéra, seul trait d'union entre les deux ailes, semblables mais distribuées de très différente façon.

En ce moment où, derrière le mystère des palissades, la dernière main est mise à ce vaste palais entrepris il y a dix-huit mois, les initiés peuvent être admis à admirer la grande frise à laquelle travaille Janniot et qui apportera l'éclatante harmonie de son relief aux deux parois qui surplombent le jardin intérieur. Auteur de l'agréable décoration du Musée de la France d'Outre-Mer, seule relique de l'Exposition de 1931, Janniot comprend cette fois son rôle avec un art évolué. Moins linéaire, plus profonde, sa sculpture creuse dans la blanche pierre les légendes de la Terre et de la Mer, prétextes de figures voluptueusement ondulées dont l'ensemble formera la ceinture ouvragée de l'édifice.

Janniot se félicitait récemment de ce que l'époque était révolue des sculpteurs qui ne dessinaient pas, qui se contentaient de pièces détachées, d'un buste, d'un torse, d'un pied ou d'une main.

L'architecture, elle, a abandonné heureusement son décor floral ou de maigre géométrie. Elle a repris la tradition grecque et médiévale de la collaboration intime avec le sculpteur monumental, Dans peu de temps nous nous réjouirons tous de saluer le retour de cette belle alliance devant les Musées d'Art Contemporain.



Il est permis de croire que Paris, en édifiant la Cité Universitaire, a créé quelque chose de vraiment exemplaire. Voilà bien une capitale de l'esprit. Mais "il faut un clocher pour faire une ville". L'on voit ici divers aspects de l'église des Étudiants Catholiques.

PHOTOS GASTON PARIS

L'ÉGLISE DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES

PAR OCTAVE BÉLIARD

FONDÉE vers 1150, notre grande Université parisienne a toujours attiré par le renom de ses Maîtres les étudiants des provinces françaises et des nations étrangères. Elle possédait, avec des franchises particulières, son Paris bien à elle : toute la rive gauche, entre les abbayes de Saint-Germain, de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor. C'est notre vieux Pays Latin, qui n'a pas cessé d'être la capitale de l'esprit. Mais aujourd'hui il ne peut plus loger les foules studieuses venues de tous les coins du monde. Elles se sont fixées plus à l'écart, entre le Parc Montsouris et Gentilly. Une Cité Universitaire s'est élevée, harmonieuse Cosmopolis que des jardins déjà tracés entoureront de verdure, où chaque race trouve, avec le confort et les raffinements du dernier goût, le décor sinon le ciel de son pays d'origine. Ville d'étudiants. Selon toutes les traditions, il faut un clocher pour faire une ville. La veuve de Pierre Lebaudy, accomplissant le vœu de son mari, a fait construire sur le territoire de Gentilly, à toucher l'enceinte universitaire, l'église des Etudiants catholiques.

C'est un élégant édifice d'inspiration romano-byzantine, dû aux plans de MM. Paquet père et fils. Il a la forme d'une croix grecque et dresse en son milieu une coupole sur pendentifs. Les arcs-doubleaux et formerets sont supportés par des colonnes trapues reposant sur des bases massives en brèches de couleurs variées ; la beauté de cette matière dont sont faits les autels — des tables d'un très simple dessin — et les ambons du petit chœur, suffit à l'ornement de ce sobre sanctuaire. Il est éclairé par des vitraux dont un bleu profond est le ton principal. L'abside en cul-de-four est percée de longues verrières du même ton, à personnages, traités dans une note archaïque, le Crucifié au milieu, entre saint Pierre et saint Jean et deux anges. Un Chemin de la Croix est dû à l'art très sensible de M. Angel Zarraga.

La façade extérieure est une grande page sculptée sur du beau calcaire parisien, par M. Saupiquet. L'œuvre statuaire commente la destination de l'église. Sur le trumeau, un Christ enseignant est entouré des quatre animaux évangéliques et des Saints docteurs Grégoire, Jérôme, Ambroise et Augustin. La colombe du Saint-Esprit descend sur lui du triangle divin. Sur les claveaux de l'arc sont représentés des anges et des scènes de l'Evangile. L'entourage de la porte principale énumère les gloires catholiques de l'Université de Paris : Alcuin et Charlemagne, Saint-Bernard, Suger, Sorbon et saint Louis, saint Albert le Grand et saint Thomas, Richard et Hugues de Saint-Victor, saint Bonaventure, Gerson, les saints Ignace et François-Xavier et saint François de Sales, Ozanam et Lacordaire.



A gauche, un coin de l'atelier où Joseph Bernard exécuta, entre autres, les trois statues qui y dressent encore leur magnifique nudité. Par ailleurs, Jean Bernard au travail, creusant au canif et à la gouge son "bois de fil", scrutant ou imprimant ses épreuves, esquissant une aquarelle, avec son air habituel de méditation.

PHOTOS J. ROUBIER

JEAN BERNARD
ARTISTE DES ANCIENS TEMPS

PAR F. LESCAMPS

DANS le jardin et l'atelier de Joseph Bernard, où le grand statuaire survit par maints « morceaux » admirables, lui succède son fils Jean Bernard, jeune imagier plein d'un esprit d'autrefois.

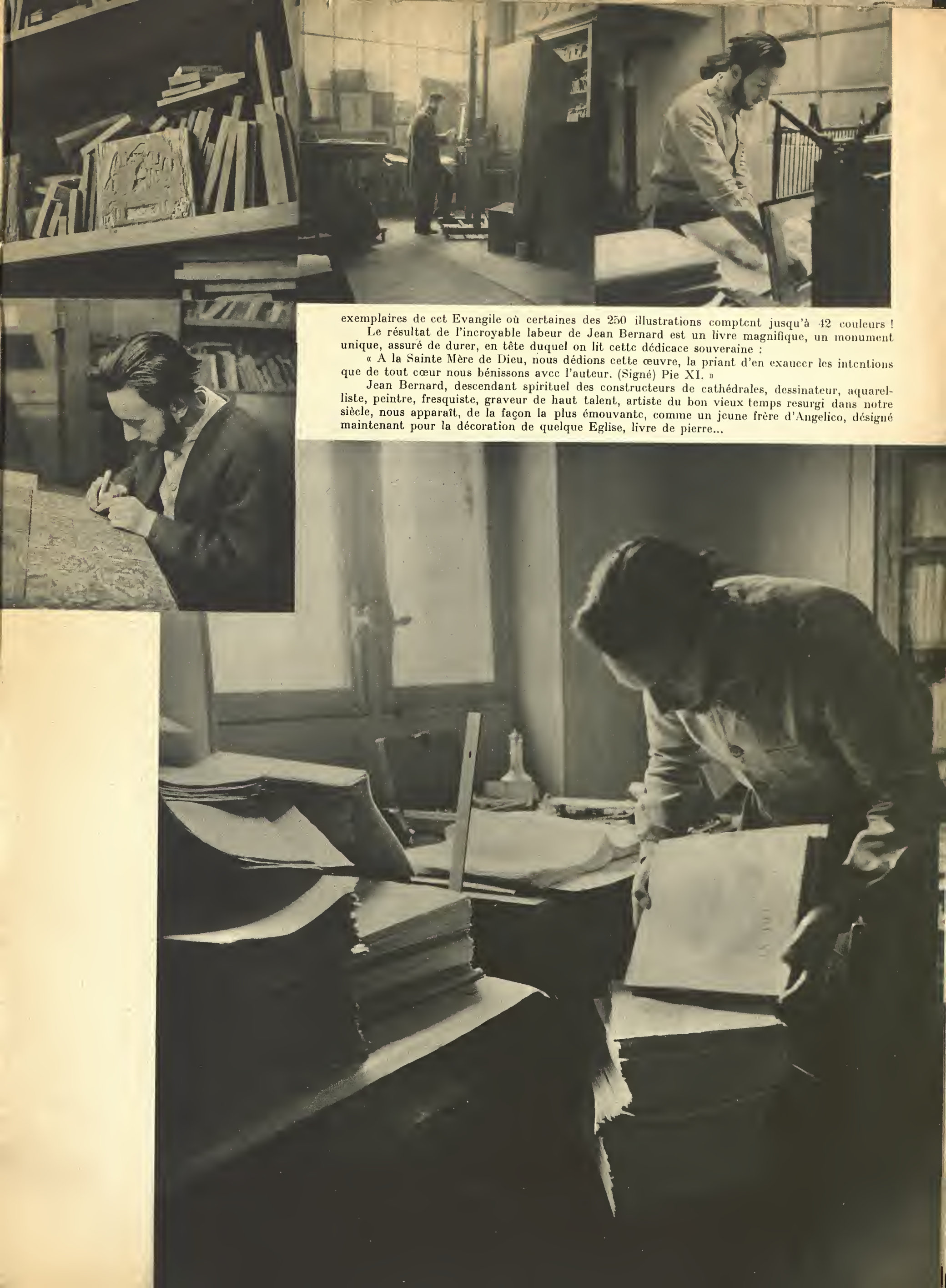
Jean Bernard avait, tout enfant, prouvé sa race, en peignant des scènes de la vie de Jésus, des tableaux de bataille, de vie foraine. Il s'était, à quinze ans, révélé remarquable fresquiste.

C'est à dix-sept ans, à la suite d'un voyage à Rome, qu'il entreprit un travail uniquement inspiré par la foi religieuse. Il ne l'a terminé que ces temps derniers, à l'âge de vingt-sept ans. Et son ouvrage est un *Evangile selon saint Jean* qui, dans toutes ses parties, fut l'objet d'une recherche, d'une patience, d'une exigence de l'artiste envers lui-même, véritablement inouïes.

Jean Bernard a la voix égale, des traits fins dont rien ne semble pouvoir altérer la sérénité, un regard où veillent les lumières de la vie intérieure — comme dans une église les calmes lampes immuables de la Foi — et, sur son visage, cette pâleur bénédictine... Chez lui, cependant, aucune affectation d'austérité : un air, seulement, de tranquille certitude. Il sait, à l'occasion, sourire et plaisanter.

Il a lentement, religieusement choisi son papier, ses caractères, ses bois. Pour obtenir ces derniers, il les a lui-même taillés dans quinze troncs d'arbres. Il aime cette matière vivante.

Puis, il a composé d'innombrables dessins, gravé, sur « bois de fil » (bien plus indocile que le « bois de bout ») 2.800 planches et, simultanément, il a fait fondre 60.000 caractères d'*Augustal*, dirigé la fabrication de son papier (à quatre écheveaux de lin pour un écheveau de chanvre), broyé des colorants, tiré lui-même, enfin, sur une presse électrique, en trois ans et demi, les cent trente



exemplaires de cet Evangile où certaines des 250 illustrations comptent jusqu'à 42 couleurs !

Le résultat de l'incroyable labeur de Jean Bernard est un livre magnifique, un monument unique, assuré de durer, en tête duquel on lit cette dédicace souveraine :

« A la Sainte Mère de Dieu, nous dédions cette œuvre, la priant d'en exaucer les intentions que de tout cœur nous bénissons avec l'auteur. (Signé) Pie XI. »

Jean Bernard, descendant spirituel des constructeurs de cathédrales, dessinateur, aquarelliste, peintre, fresquiste, graveur de haut talent, artiste du bon vieux temps resurgi dans notre siècle, nous apparaît, de la façon la plus émouvante, comme un jeune frère d'Angelico, désigné maintenant pour la décoration de quelque Eglise, livre de pierre...



LA VILLA CANTARELLA

PAR GUY CHASTEL





Extérieurs et intérieurs de la villa Cantarella, récemment construite au bord de la mer latine. C'est bien le nid dans un nid dont parle le bon poète Guy Chastel. " L'œuvre architecturale est ménagée et aménagée dans l'esprit des lieux... L'intérieur est fait lui-même de lignes destinées à l'apaisement ".

PHOTOS SCHALL

L'AMOUR des douces lignes françaises a conduit M. Robert Lallemant, architecte et décorateur, à entourer d'un cloître provençal la maison tout en charme dont il vient d'enrichir le Val d'Esquières.

C'est à la pointe du Var, au bord de la mer latine, près de Sainte-Maxime, non loin de Saint-Raphaël.

Le cadre est un de ces paradous méridionaux où foisonnent sans contrainte le pin, l'eucalyptus, le chêne-liège, le palmier. Le cyprès, poussé où il veut, y ennoblit de sa colonne austère l'exubérance de la végétation. Et même, le fait est assez rare dans ce Midi brûlant, les yeux s'y rafraîchissent sur des pelouses de gazon.

Edifier une maison dans ce réseau d'essences conjointes, c'est placer un nid dans un nid.

M. Lallemant a précisément conservé au paysage comme à l'habitation ce caractère d'intimité. L'œuvre architecturale, posée en retrait, ménagée et aménagée dans l'esprit des lieux, ajoute à l'apport de la nature son appoint complémentaire.

On pousse une petite porte quadrillée et voici que se détache, lumineuse comme un symbole, une sculpture grecque. C'est, au fond d'une allée, le corps splendide d'un lutteur antique : tout en lui s'avère éclatant. Par delà surgit le grand cloître dont les pleins cintres évidés et le tout surmonté de tuiles romaines précèdent la demeure et sa galerie couverte.

Pour ordonner cette végétation profuse et qui monte en fourrure autour de la maison, une allée a été taillée au prolongement de la galerie. Elle aboutit à un carrefour orné d'une vasque et de bancs circulaires ; un grand miroir vertical y donne l'illusion d'un portique ouvert, alors qu'il prolonge dans l'infini les perspectives qu'il reflète. Une autre allée coupe celle-ci à angle droit. D'un côté, elle conduit à une chambre de verdure, une sorte de retraite plus élue où des chaises-longues en ciment, basses et sinueuses, recouvertes de coussins, invitent à la sieste. De l'autre, elle chemine, en passant devant un petit oratoire, jusqu'à un angle du parc qui porte, comme l'angle correspondant, un obélisque.

L'intérieur est fait lui-même de lignes calmes et destinées à l'apaisement.

Le mobilier moderne a cette simplicité de haut goût qui tire sa beauté de la justesse des proportions, du choix modéré du motif. Si sobre qu'il soit dans ses formes générales, l'ondulation d'un col de cygne ajoute un élément de charme aux montants d'un siège ou d'un lit de repos, aux pieds d'une table ronde. Un athlète de Yencesse est posé sur une console où à la courbe du col s'ajoute la grâce des ailes.





SPECTACLES

PAR HENRI DELORIÈRE

Ci-dessus, Charles Dullin dans le rôle de Cassius, l'intelligence qui arme la main de Brutus. A gauche, César siège devant le Sénat, quelques instants avant le fameux "Tu quoque". En page droite, Renoir et Marthe Régnier à l'Athénée.

Atelier. *Jules César*, de Shakespeare, adapté pàr S.-C. Jollivet. — M. Charles Dullin, en donnant *Jules César*, se comporte une fois de plus en missionnaire. Nous voulons dire qu'il croit à la mission du théâtre. Si vraiment les temps nouveaux doivent permettre des loisirs de plus en plus larges, il sera bon que des Dullin — avec des apôtres de la musique — soient chargés d'en occuper la part laissée libre par le cinéma, les sports, la lecture, le café, le farniente... Ils ne seront pas dupes de leur foi.

L'Atelier était bourré à éclater (et notre strapontin, un supplice chinois). Shakespeare fait recette. Mais aussi, qu'il est actuel ! Un Dictateur, des envieux qui prennent toute grandeur pour une injure personnelle, un Intègre passionné de liberté jusqu'au crime, un Soldat-politicien, habile à retourner les foules du haut des rostres, une plèbe immonde, justiciable du droit commun, guettant le désordre pour y déchaîner l'enfer, sur l'ensemble l'aile opaque de la fatalité, de sombres vols d'Euménides, voilà qui est bien d'aujourd'hui.

C'est un fait que l'on sort du spectacle l'esprit plus délié et le caractère mieux trempé qu'au moment d'y entrer. Merci à Charles Dullin, à Jean Marchat, à Vanderic, à Benglia, à Mlles Gould et Genica, à toute la troupe. Et merci à Shakespeare.

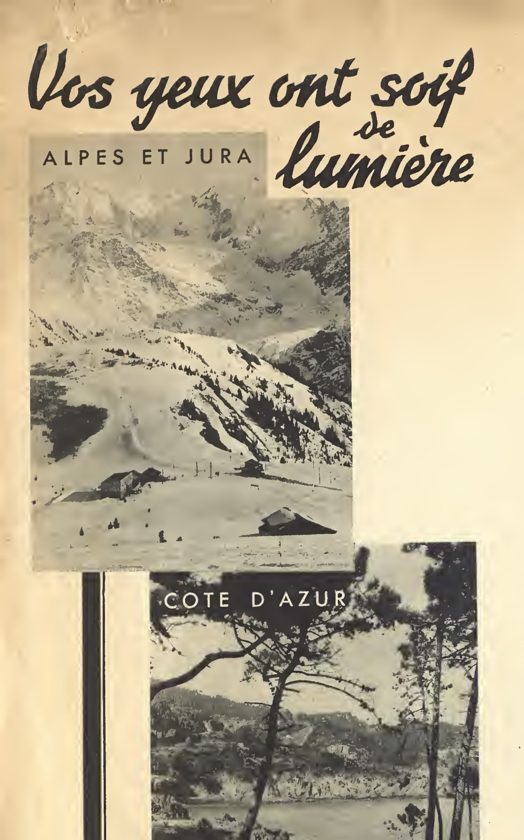
★

Athénée. *Le château de cartes*, de Stève Passeur. — Les grands auteurs ne manqueraient pas. A la vérité, M. Stève Passeur est énigmatique. Quand, par exemple, il nous montre, au second acte, un couple divorcé d'époux-amants qui vide sa vieille querelle, en un cas aussi intime que dramatique, non pas seul à seule mais devant dix témoins, alors que rien ne les y obligeait, s'amuse-t-il à jouer la difficulté, au mépris de toute vraisemblance, ou bien veut-il donner à entendre qu'il a modelé ses deux principaux personnages dans l'absolu, pour en faire des symboles d'orgueil ou d'amour, supérieurs aux contingences? On ne sait. Mais M. Stève Passeur s'affirme plus que jamais comme un puissant écrivain. A tout bout de champ, une réplique magistrale emporte les objections de l'auditeur, subjugue l'attention, éteint l'ironie. Et nous pensons aussi, contrairement à une opinion assez générale de la Critique, que son premier acte (où une femme, ruinée par les manœuvres vindicatives de son ancien mari, se multiplie pour parer le coup), nous pensons que cet acte est des mieux faits, pour la plus grande satisfaction du public.

Marthe Régnier et Pierre Renoir sont d'admirables interprètes. Pierre Bénard, Romain Bouquet, Mmes Cavadaski, Talazac, Servilanges, Raymone sont dignes de jouer aux côtés de ces protagonistes et dans une mise en scène de Louis Jouvet.



PHOTOS GASTON PARIS



QUELQUES LIVRES



★

L'ombre des ailes, par Maurice Maeterlinck. — Le grand, très grand poète-philosophe cherche une fois de plus à percer les noires parois dont s'enveloppe l'humaine destinée. De ses antennes infiniment intelligentes et sensibles, il tâte le surnaturel, il interroge les forces inconnues, il cherche, sans doute, Dieu. Et, subtil et profond, ingénieux et puissant, mettant en action sa raison et son instinct, sa somme de connaissances et ses facultés peut-être divinatoires, son humilité de savant et son orgueilleux espoir d'éclairer des limbes redoutables, sa sagesse robuste et sa poésie ailée, il est une fois de plus ce *tout* singulier, solide, unique : Maurice Maeterlinck. (Editions Fasquelle.)

Retour de flamme, par René de Vauvilliers. — Un livre très différent des *Scintillements* et des *Arpèges de cristal*, autrefois signalés dans « Art et Médecine ». Le délicat poète, cette fois, s'est mué en conteur. *Retour de flamme* est un recueil de nouvelles. La première, qui donne son titre à l'ensemble, a pour sujet un acte de justice et de bonté. Elle est touchante, elle a comme un parfum charmant, honnête, de romarin. Les autres nouvelles, parfois assez cruellement ironiques, mettent en scène des personnages observés dans tous les milieux, d'un œil vif de clinicien perspicace. Le livre se lit avec beaucoup d'agrément. (Editions du Mercure Universel.)

Evasions burlesques, par Pierre Bathille. — Narquois, Pierre Bathille chante le sous-préfet, le juge à la retraite, les bons chiens-chiens, les militaires, les ronds-de-cuir, Montparnasse, les restaurants, le métro... *Plaignez le pauvre contrôleur! Dans le métro, plante timide, Il pousse au long des murs humides, Et se consume de langueur.*

Nous chanterons, nous, Pierre Bathille qui n'a pas la dent mauvaise, mais de la griffe, de la bonne humeur, de l'esprit (relisons notamment « L'hymne au Sous-Préfet »), de la fantaisie avec un tour classique, bref, un talent bien sympathique. (Editions « au Taureau couronné ».)

Pouique le Glouton, texte de Léon Chancerel, illustrations de Romain Simon. — C'est un album, l'un des Albums de « l'oncle Sébastien », personnage central de maintes pièces des Comédiens-Routiers. Il ravira les moins de dix ans par un texte joliment imaginé et mis en page, imprimé en lettres manuscrites qui leur rappelleront leurs plus soigneuses calligraphies, illustré enfin d'excellents dessins aux couleurs vives, gaies comme le printemps. (Editions Bouasse jeune et Cie.)

Français! voici la guerre, par Henri de Kerillis. — L'auteur de ce petit livre est trop mêlé à la bataille politique pour que ses écrits ne soulèvent pas d'objections. Tout partisan, quelle que soit sa sincérité, suscite un partisan contraire. Or, l'on ne saurait, ici, prendre parti. Reste que *Francais! voici la guerre* constitue une vigoureuse synthèse des chances et périls actuellement courus par notre pays. Il s'en dégage un pessimisme que l'on peut ne point partager, si l'on fait confiance au bon sens d'une immense majorité de Latins et d'Anglo-Saxons, qui ne sauraient pas plus consentir au pan-germanisme qu'au pan-bolchevisme. (Editions Grasset.)

La Passion de Thémis, par le Dr Albert Nast. — La justice, à force de se voir bafouée, en arrive à douter d'elle-même. Et voilà un drame cruel, dont le Dr Nast a fait une pièce généreuse, d'une grande élévation, et pleine de poésie. (Editions La Guette, à Chelles.)

Une ville sur la montagne, par le Dr René Burnand. — Citons avant tout cette annonce faite par le Dr Burnand : « Les bénéfices d'auteur résultant de la première édition de ce volume seront intégralement versés à des œuvres d'assistance aux tuberculeux. » L'on comprend par là que la *Ville sur la montagne* a pour sujet la tuberculose et ses victimes. Si l'on sait que l'auteur a été pendant trente ans médecin de sanatorium, l'on connaîtra la valeur de son témoignage avant même d'en avoir pris connaissance. Mais il faut lire ce livre. C'est celui, très attachant, d'un observateur compétent entre tous, d'un psychologue, d'un homme de cœur et, enfin, d'un philosophe. (Editions Victor Attinger.)

Terre, par Luc Dietrich. — « Vingt textes illustrés de trente photographies de l'auteur », dit le sous-titre. C'est que le remarquable écrivain du *Bonheur des tristes* est aussi un photographe de premier ordre. Et il nous donne, dans ce très bel album intitulé *Terre*, des notations où chaque mot est étonnant à la fois d'ingéniosité et de vérité. Par exemple, à propos de moutons : « Leurs dos d'éponge prennent la lumière qui devient grasse... » Et chaque photo est une œuvre d'art : le résultat d'un choix. Charrette, caneton, arbre, meule, vache ou poussin, l'objet importe peu. Il a fallu choisir l'angle de vue, l'expression, la lumière, la posture... Avec l'intime union des Lettres et de la photo se crée un art nouveau, un art géminé. Luc Dietrich en est un prestigieux annonciateur. (Editions Denoël et Steele.)

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT   GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS

Pour le Médecin

un intérieur confortable et gai.

De ces ensembles modernes se dégagent les qualités d'harmonie et d'élégance si éminemment françaises et si utiles aussi après de rudes journées de travail, pour retrouver le calme et l'optimisme si nécessaires au médecin.

UNE FORMULE NOUVELLE ET AVANTAGEUSE (1)

Grâce à la nouvelle formule d'installations complètes de LEVITAN-DÉCORATION, vous pouvez maintenant réaliser cette ambiance confortable et gaie que vous recherchez tant pour votre foyer.

Pour un budget bien défini LÉVITAN-DÉCORATION, vous soumettra gratuitement des maquettes conçues par de grands artistes.

Même si vous n'avez pas, pour le moment, l'intention de moderniser votre intérieur demandez donc à LEVITAN-DÉCORATION, de vous envoyer cette luxueuse plaquette "P" Elle vous sera adressée gratuitement et vous y trouverez une foule d'idées nouvelles qui vous seront utiles.



LEVITAN DÉCORATION

57.59. Bᵈ MAGENTA . PARIS

(1) *Des conditions spéciales sont, en outre, réservées aux Membres du Corps Médical.*

Publicis'. L.D.128


anémies
convalescences
toutes déficiences
ANÉMIES
CONVALESCENCES
SURMENAGES
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT - 60 RUE DE MONCEAU - PARIS
PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRÉNALE
ANÉMIE
CONVALESCENCE
DÉFICIENCE
adjuvant aux
traitements de la
tuberculose

LA REVUE DU MEDECIN



28 FÉVRIER 1937 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT



TOUTES LÉSIONS ET
IRRITATIONS DE LA PEAU



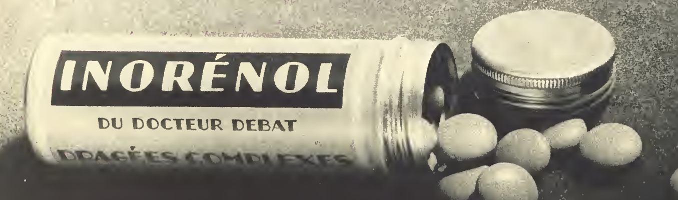
dermatoses
suintantes





INORÉNOL
AMPOULES





DRAGÉES
COMPLEXES

28
FÉVRIER 1937



PHOTO PIERRE BOUCHER

SOMMAIRE

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



BINCHE
VILLE ANCIENNE ET JOYEUSE

PAR ISABELLE SANDY





L'on remarque, dans le bandeau de gauche, un marchand de vessies, instruments de batailles épiques, inoffensives et qui font un bruit épouvantable. Mais l'objet le plus curieux de l'extraordinaire carnaval de Binche est cette coiffure démesurée, somptueuse

PHOTOS JEAN ROUBIER

Le Français qui traverse la frontière franco-belge n'a pas l'impression de quitter la France mais de la prolonger. Nous aimons les Belges pour leurs robustes et saines vertus, pour ce mélange de réalisme et d'idéalisme qui en fit nos héroïques frères d'armes et aussi pour leur cordialité native, et pour cette qualité charmante et rare, marque, dit-on, d'une âme pure, la gaieté !

Il me souvient d'une nuit à Bruxelles pendant laquelle je fus réveillée par des chansons qui montaient de la rue, constantes, sonores et douces comme l'écume des jets d'eau... Je demandai au matin : « C'était donc hier jour de fête ici? ». Et on me répondit avec un éclair de malice au coin des paupières : « Non... C'était simplement dimanche ! ».

Or, si la Belgique paraît être le pays le plus gai du monde, il semble que Binche en Hainaut soit la ville la plus gaie de Belgique. Son carnaval est à bon droit célèbre. Son Gille empanaché amuse son public, affirme M. Alfred Labrique, depuis le 22 août 1549 exactement ! Mais ceci demande une explication.

A cette date, Marie de Hongrie, dame de Binche, offrit à son illustre frère Charles-Quint, qui la venait visiter, des fêtes sans pareilles, dont la grande nouveauté résida dans des défilés pittoresques : s'inspirant de la conquête du Nouveau-Monde et des costumes des Incas, nouveaux et lointains sujets de sa Majesté l'empereur, les habitants de Binche s'habillèrent de hardes éclatantes et se coiffèrent de plumes géantes. Sans doute au cours des siècles d'autres apports intervinrent, et notamment le lion héraldique du Comté de Hainaut voisina avec les étoiles et les soleils des divinités Peaux-Rouges.

Sans doute, la richesse des costumes varia et peu à peu les somptueux bijoux qui ornaient les immenses chapeaux firent place à du toc, il n'en reste pas moins que l'idée primitive qui inspira le Gille fut bien la mode Incas, telle que pouvaient se la figurer, en Europe, des imitateurs qui ne connaissaient pas encore la parfaite documentation de la photographie et du cinéma.

Le nom de Gille viendrait, d'après l'auteur belge plus haut cité, du nom espagnol de Gil, probablement porté par le soldat qui le premier incarna le personnage. Le Gille est accompagné d'un second, le Paysan, qui, chose singulière, porte des souliers alors que le Seigneur Gille marche sur des sabots de bois... Renversement des rôles, humour? Peut-être séquelle de cet esprit frondeur qui, au moyen âge, peupla les cathédrales de caricatures de moines sans que ces saints personnages cessassent d'être révérés en chair et en os, sinon en images ! Quoi qu'il en soit, Gilles et Paysans appartiennent exclusivement au sexe fort et jamais femme ne prit place dans l'éblouissant cortège ! Elles se contentent de parer de leur mieux les frères, les maris, les enfants, et de tendre leurs petites mains aux oranges que Gilles et Paysans leur lancent avec leurs chansons !

Le spectacle de la rue est inoubliable ! Les couleurs, les musiques et les danses composent une atmosphère de féerie. On dit là-bas pour dépeindre un spectacle de toute beauté : « Mas bravas que las festias de Bins ! »

Binche, ville antique mais éternellement jeune par la grâce de son Carnaval, Binche, fleur de joie de la Belgique amie.

Ci-dessus, la réception des étudiants français par le bourgmestre de Liége. Dans un coin de la page droite, le drapeau de la Faculté de Médecine de Liége. Dans la grande photo de cette même page, l'on reconnaît P. Malet, président de l'A. E. M. P. et son cordon de grand maître de l'ordre des Seigneurs de la crypte.

PHOTOS JEAN ROUBIER

ENTRE VOISINS

AH ! mais oui, l'amitié franco-belge est bien de celles que ne sauraient fabriquer les diplomates, ces joueurs d'échecs qui disent aux nations, selon l'époque et le jeu qu'ils ont : vous aimerez ou vous haïrez tel ou tel voisin... Mais laissons un vocabulaire sentimental dont les Belges se défient autant que les Français.

Sept escholiers en toge rouge et bonnet pointu sont allés représenter l'Association des Etudiants en Médecine de Paris, sous la conduite de leur Président, P. Malet, aux fêtes du Cinquantenaire de la Faculté de Médecine de Liége, où les ont rejoints vingt étudiants rouennais. Il est clair que jeunes Belges et jeunes Français ont la même façon de rire, danser, chanter et boire.

Les Parisiens étaient partis en voiture, déjà vêtus de leur costume corporatif qui étonna l'Ile-de-France, la Picardie et les Flandres. Le soir même, Liége leur souhaitait la bienvenue au Bal de la Médecine.

L'on ne peut ici relater en détail la participation estudiantine aux carnavals de Malmédy et de Binche, ni, pour Liége, les réceptions officielles sous les pavois aux couleurs de France et de Belgique ; le défilé des chars; la Revue de la Médecine, dont les professeurs brocardés ont été les premiers à s'égayer; les « guindailles » et les banquets dont le dernier, commencé à une heure, durait encore à cinq heures et n'était plus d'ailleurs que





chansons où l'éminent doyen liégeois Firquet, élève du Professeur Roussy, tenait admirablement sa partie...

Ce qui est à retenir, c'est que l'on s'est plu réciproquement. Certes, les guindailles, beuveries où les étudiants étaient strictement entre eux, n'ont pas peu contribué, à la faveur des chopes heurtées, des chants, des zwanzes et des galéjades, à créer l'atmosphère joyeuse et franchement cordiale de ces journées. Mais en vérité, tous les Liégeois, en foule dans les rues ou pris en particulier, ont montré à leurs jeunes visiteurs la plus gaie, la plus spontanée, la plus ronde sympathie.

— Vous êtes Français?... Venez prendre un verre ! Et tous ensemble de constater qu'il est bon de trinquer, entre voisins, de se serrer la main, de se sentir les fils de Rabelais, de protester — sans même y réfléchir — contre la sottise universelle, en prouvant vigoureusement, gaillardement, sainement, que rire est le propre de l'homme.

— Ah ! cette réception, disait au retour un Parisien, en tâtant d'une main prudente son cuir chevelu.

— Moi, a répondu Malet, j'ai trouvé ça *tonique*.

COUDE A COUDE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE



Ici l'on s'amuse. Dans le caveau que les étudiants de l'A. E. M. P. ont aménagé de leurs mains, un candidat à l' " Ordre Noir des Seigneurs de la Crypte " prête serment sur un texte congrument rabelaisien. Et là, l'on travaille. L'on a pour cela des livres, des microscopes avec coupes, des pièces ostéologiques et des locaux agréables.

PHOTOS JEAN ROUBIER

6 rue Antoine-Dubois! Cette rue est courte. Après le nº 6, elle va taper dans un escalier, comme une Montmartroise. Ce qui fait que l'A. E. M. P. (l'Association des Etudiants en Médecine de Paris) est là merveilleusement chez elle, à côté de cet escalier où le piéton est rare et l'autobus inconcevable.

Devant le local de l'Association, il y a assez d'espace pour organiser à l'occasion — cela s'est vu et se reverra le 6 mars — une fête joyeuse où les franchises estudiantines ne sauraient soulever les objections du guet. A l'intérieur conversent, lisent, fument, travaillent de nombreux jeunes hommes et des jeunes filles en fleurs, à l'ombre d'un mur qui, de l'autre côté de la rue, a quelque chose de tutélaire, car c'est celui de la Faculté. Ils travaillent surtout.

Nous sommes allé les voir en ce lieu qu'ils appellent leur club. Nous savions que l'A. E. M. P. avait notamment pour but de remettre en honneur un certain nombre de traditions. Nous avons constaté tout de suite qu'elle en avait restauré au moins une : cette courtoisie à la bonne franquette, cette gentillesse à cœur ouvert, purement française, qui, si elle débordait la rue Antoine-Dubois, pourrait être tout un programme national et même international.

Conduit par le clair, ferme et gai Pierre Malet, président de l'A. E. M. P. — et aussi de la Fédération des Etudiants de Paris — nous avons visité les salles de réunion, de lecture, de conférences, d'exposition de photos, la Bibliothèque aux 6.000 volumes ; dans un caveau orné de rabelaisiennes trognes peintes (où une cheminée construite de main d'étudiant permet de faire des crêpes), nous avons assisté à la cérémonie cocasse, moliéresque, qui consiste à conférer « l'ordre noir des seigneurs de la crypte » ; nous avons surtout senti, au cours de nos entretiens avec le président et son intelligent état-major, combien vite s'était développée, depuis avril 1935, date de sa fondation, une œuvre de rapprochement, d'organisation du travail et des loisirs, d'entr'aide matérielle et morale, et quels beaux espoirs lui étaient permis.

Bons escholiers de la médecine qui avez su en même temps ressusciter la joie du Quartier Latin et créer des instruments et des facilités d'étude à la mesure d'une époque plus que difficile, vous méritez mille fois que cette marâtre adoucisse ses rigueurs et pour vous et pour toute la jeunesse des écoles, à qui vous montrez le droit chemin de la solidarité, de l'amitié, du labeur accompli et des plaisirs pris coude à coude, en échangeant des paroles d'espoir. Vous avez de francs et courageux visages, et vos aînés, à les regarder, prennent confiance en l'avenir.





ÉTRANGE !

PAR PIERRE DOMINIQUE

QUE puis-je demander à l'artiste? Qu'il me bâtisse un monde nouveau. Il saisit donc le spectre solaire, le divise, n'en laisse passer que les rayons qui lui plaisent, en l'espèce les infra-rouges, et voici le monde changé. Mais, bouleversant mon univers, il a bouleversé ma cervelle.

Qu'est-ce que ce bel arbre givré d'une lune plus argentine que la vraie et planté là par un amateur de décors? Et ce calvaire tout à côté. Ah ! oui, je suis un Louis XIV à qui, dans quelque province, l'on veut donner une fête de nuit. Où sont les violons de Lulli?

Mais voici des palmiers qui projettent vers un ciel noir des jets de palmes blanches. Là encore, on veut me plaire, mais l'Ile-de-France est loin. Je suis un Calife et j'entends bruire les jets d'eau. Un parfum monte. Est-ce la reine Schéhérazade?

Mais ce buisson de cactus? Il est aussi peu végétal que possible. Dans quel Pacifique? Peut-être je viens de plonger par des fonds d'étranges coraux, ou même ne suis-je pas — mieux qu'un nageur ou qu'un pirate mort qui chancelle dans les abîmes — un poisson éperdu fuyant à travers les madrépores devant la poursuite d'un monstre lumineux?

Enfin... Rejeté par l'Océan, me revoici sur la terre. Une terre étrange. Des troncs blanchâtres désespérément tendus vers le ciel, des branches suppliantes, des murs blancs éclairés comme par un œil terrifiant, tassés dans l'attente d'un choc surhumain... Je sais. Quand jadis à la guerre, nous cheminions dans l'ombre, tout à coup une fusée jaillissait, et de là-haut, à bout de course, mourante, jetait sur la terre une lueur qui tremblait. Alors un univers naissait de l'ombre, celui-là justement, blanchâtre et sinistre, un fantôme d'univers.

Oui, mais voici ce monde étrange qui s'élargit. La route qui serpente au flanc de la montagne est vide. Elle s'en va vers l'horreur d'atroces plissements de terrains, vers une convulsion terrestre, sous un ciel fait de grandes traînées blanches sur un fond noir. La terre toute marquée encore des signes de la civilisation, on la devine abandonnée. Au loin voici une ville, voici un port. Au creux du port, un bateau immobile. Une ville morte depuis un instant sans doute, et déjà pétrifiée. D'où vois-je tout cela? De quel sommet? De quel avion?

Dites, ne s'agit-il pas du pire qu'il puisse arriver, de quelque menace céleste? La terre sous l'éclair prend parfois ces tons-là. Le ciel, quand un volcan gronde, a de ces aspects cendreux. Voilà, eh oui, la comète arrive, celle qui doit réduire la terre à une lune morte. Tout est encore vivant, mais déjà courbé sous la terreur. A bien écouter, devant ces tableaux, j'entends le cri lointain des hommes. Ils s'appellent les uns les autres par le mugissement des sirènes...

Ce n'est qu'un jeu, dites-vous. En êtes-vous bien sûrs? La science qui me permet de jaillir hors du monde banal des bipèdes, d'être un oiseau, d'être un poisson, de braver une multitude de lois qui m'étaient des barreaux, je l'emploie ce soir à me faire peur. Je suis un enfant qui se terrorise lui-même, sachant justement que ce n'est qu'un jeu, histoire de passer le temps, mais ne pouvant ignorer d'ailleurs — et là mon enfance me tombe des épaules — que, d'une façon ou d'une autre, après tout, le temps passe.

A gauche et en haut, les palmiers de Marrakech. Le coin droit, en haut, est formé par deux vues de l'Atlas marocain, encadrant des cactées. Au-dessous : un olivier, des cyprès, d'autres arbres... Étranges images obtenues par la science moderne qui manipule à sa guise les rayons du spectre.

PHOTOS PIERRE BOUCHER



PAR ANDRÉ THÉRIVE

L'ILE HEUREUSE

IL faudrait la plume de Fénelon, précepteur d'un enfant terrible et fabuliste bénin, pour chanter les délices de l'île heureuse. Elle se trouve parmi les Cyclades, à quelques milles de Délos, cette plage déserte jonchée de ruines et pullulant de dieux. Elle est célèbre en Grèce non point par des monuments et des fouilles, mais par des confiseries : on y fabrique en effet des gâteaux aux amygdales (je veux dire aux amandes) recouverts d'une neige sucrée, et qui sont des espèces de massepains en toilette de noces. La capitale n'est pas si peuplée qu'une humble sous-préfecture, et le sol tout entier ne nourrit pas cinq mille âmes, sur ses vingt lieues carrées. Deux fois par semaine un rafiot d'Athènes et un vapeur d'Andros viennent la desservir, noirs et rouillés, mais chargés d'oranges éclatantes, de pastèques et de caroubes. Les commerçants comptent surtout sur les croisières de mai et de septembre qui déversent soudain des armées de touristes : mais ces barbares ne restent jamais qu'une après-midi. Pardon ! il en revient parfois, et ils s'installent pour une saison, avec leurs toiles et leurs couleurs, dans une maison au bord de la mer, isolée comme un marabout. Et quand ces peintres plient bagage, ils s'arrachent l'âme ; je veux dire qu'ils la laissent dans l'île heureuse. C'est Myconos qu'on l'appelle, le pays le plus bleu du monde.

Car la mer y a cet azur purpurin que les Grecs de jadis ont baptisé d'un adjectif intraduisible ; le ciel y est spirituel et net ; mais les maisons elles-mêmes sont peintes d'une chaux turquine que le regard n'oublie jamais, les rues ont la couleur des crevasses de glaciers. Les demeures y sont toutes petites, cubiques en général, et toutes proprettes. Des dizaines d'églisettes sont répandues par la ville. A chaque coin de rues, des escaliers vous proposent non pas de monter, mais de vous asseoir, de faire la sieste sur une de leurs marches. Rassurez-vous, si un bourricot passe, il saura bien vous enjamber !

Ne croyez pas Myconos endormie. Elle respire et palpite sur le cercle de sa colline grâce à cent moulins à vent : ce sont des tours rondes, coiffées d'un bonnet pointu où la tuile a pris la forme des chaumes ; leurs ailes courtes, en triangle, sont d'étoffe légère, rien de pareil à ces grosses palettes de bois que nous voyons dans le Nord. Ces moulins sont autant de papillons posés sur le rivage et qu'un lourd travail effaroucherait. De temps en temps l'un s'anime, le mouvement se transmet aux autres ; ils chantonnent ensemble ; et puis la brise capricieuse oublie de diriger la corvée ; il n'y a plus que des refrains fantaisistes poussés çà et là par l'un ou l'autre. Une nymphe Déiopée épousa, dit-on, le dieu des vents, encore plus inconstant que les femmes. Il est à croire qu'elle eut pour fils des lutins qu'une métamorphose rendit un jour moulins à Myconos. Car Ovide a dû oublier des histoires...

PHOTOS RENÉ ZUBER

«Elles s'en vont, l'attitude droite, magnifiques d'élégance et de noblesse, telles d'antiques statues, la démarche ferme et svelte, scandée d'un rythme nerveux, toujours pieds nus, sauf à Lisbonne où un décret les oblige à se chausser d'espadrilles. On les aperçoit par routes, ruelles...» portant les faix les plus divers.

LES "PORTEIRIS" PORTUGAISES

PAR ESTHER VAN LOO

Des confins de l'Algarve à la «Costa do Sol» et au Minho, de l'Océan à la frontière espagnole, un des spectacles qui ravissent le plus le voyageur, ce sont ces femmes que l'on voit partout.

Elles s'en vont, l'attitude droite, magnifiques d'élégance et de noblesse, telles d'antiques statues, la démarche ferme et svelte, scandée d'un rythme nerveux, toujours pieds nus, sauf à Lisbonne où un décret les oblige à se chausser d'espadrilles. On les aperçoit par routes, chemins, ruelles, montées et descentes, sables et rocs, portant sur la tête des corbeilles chargées de provisions les plus diverses et parfois les plus hétéroclites.

Les « varinas » ou marchandes de poissons ornent leur chef d'un panier ovale, garni à l'intérieur de toile cirée, sur laquelle reposent des poissons qu'elles vendent aux particuliers. Car le Portugal ne possède guère de poissonneries.





Une coutume assez singulière règle le choix d'un mari. Une « varina » ne peut épouser un boucher, sous peine de déchoir, mais il lui est fort bien permis de s'allier à un boulanger ! Quelles anciennes croyances cachent ces habitudes? On ne sait.

La charge s'équilibre parfaitement sur la tête. Une couronne, formant coussinet, recouverte généralement d'étoffe noire, quelquefois d'un grand mouchoir ou linge blanc, supporte le panier, le baquet ou la cruche. Celle-ci est inclinée lorsque la porteuse se rend à la fontaine, et toute droite au contraire lorsqu'elle en revient. Pour mieux marquer le pas, les « varinas » crient une sorte de « preghiera », d'un rythme souvent exquis, et qui attire l'attention du passant.

A Lisbonne, dans l'Alemtejo, près du Douro, le corsage se serre à la taille, et une seconde ceinture prend l'étoffe un peu plus bas et fait bouffer la jupe ainsi que le tablier, tout autour des hanches et du ventre.

Près de l'étudiant, à Coïmbre, vit la « tricana », la jeune femme du peuple chantée par tous les grands poètes du Portugal. Elle porte de petites mules pointues, que l'on appelle « chinelinhas » et qui donnent à sa démarche un rythme allègre et souple. On la voit le long du Mondego, ayant sur la tête le linge qu'elle vient de laver ou les provisions qu'elle rapporte du marché. N'est-elle pas la servante et la blanchisseuse des étudiants qui vivent en « république »?

Le long de la mer, non loin d'Alcobaça, ce sont les femmes de Nazaré, vêtues complètement de noir. Cape, voile de lustrine, chapeau de feutre à pompon de velours ou de soie, parfois orné de petites plumes, tout cela est noir. Sur la gentille coiffure, si voisine de celle qui se porte à Paris, se cale le petit coussinet rond, amortissant le choc des fardeaux. Et ce ne sont que corbeilles à poissons, à linge, lourdes cruches de grès, tonnelets, herbes en montagne, pommes, oranges, grappes de raisins, fruits et légumes de toutes sortes, voire briques et pierres que transportent ces « porteiris », si belles de stature, vraies reines d'un immense royaume, celui de l'harmonie, de la noblesse naturelle.

PHOTOS RELANG



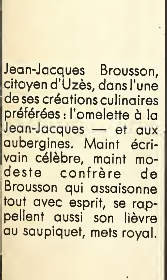
JEAN-JACQUES BROUSSON CITOYEN D'UZÈS

PAR RAYMOND ESCHOLIER

Aimez-vous la Provence et l'Italie, vous ne pouvez qu'être sensible au charme d'Uzès, petite ville qui s'éteint doucement, aux marches du Languedoc, à quatre lieues de Nîmes la Romaine, parmi les souvenirs contrastés des Crussol, du capitaine Merle, de l'amiral Brueys, de M. André Gide, et surtout du jeune Jean Racine : *Et nous avons des nuits plus claires que vos jours...*

Du pavillon Racine, où le neveu du chanoine Sconin n'a sans doute jamais habité, mais au pied duquel il vint souvent rêver durant son séjour à Uzès, dc 'a promenade des Marronniers, si touffue, si ombreuse, se déroule un paysage classique d'une rare noblesse. Maintes fois, en automne, tandis que l'ombre du soir bleuissait les frondaisons rousses qui dominaient la vallée de l'Alzon, j'ai contemplé ce beau site poussinien, en compagnie de Jean-Jacques Brousson, citoyen d'Uzès. Citoyen, et non pas originaire, car les lecteurs de l'*Itinéraire de Paris à Buenos-Aires* n'ont pas oublié les belles pages consacrées par Brousson à sa Nîmes natale, où s'est épanouie son enfance.





Jean-Jacques Brousson, citoyen d'Uzès, dans l'une de ses créations culinaires préférées : l'omelette à la Jean-Jacques — et aux aubergines. Maint écrivain célèbre, maint modeste confrère de Brousson qui assaisonne tout avec esprit, se rappellent aussi son lièvre au saupiquet, mets royal.

Dans cet extraordinaire appartement de la rue Le Regrattier où Brousson passe encore ses mois d'hiver et de labeur parisien, j'ai assisté à l'acquisition de cet hôtel d'Amoreux, où, par un destin malicieux, Brousson devait transporter la cheminée composite de la chambre de M. Bergeret.

Cette cheminée orne aujourd'hui la salle à manger du vieil hôtel uzétien, rajeuni, renouvelé par Jean-Jacques. Elle voit défiler, durant l'été, les melons les plus savoureux, les fruits les plus délectables, et aussi, accompagnés des bons crus de Saint-Siffrey, de Tavel, de l'Hermitage et de Châteauneuf-du-Pape, les mets les plus raffinés, orgueil du maître de céans : car Brousson, s'il tient à la gloire, n'envie guère que celle de Carême (je n'ai point dit de Brillat-Savarin, dont les recettes lui semblent suspectes).

Aussi bien, l'auteur des *Dames de Sauve* goûte-t-il peu les façons de ces gens de lettres qui s'improvisent gastronomes et publient des livres de cuisine, sans avoir jamais hanté les fourneaux, manié la broche ou le hachoir. L'omelette à la Jean-Jacques, c'est le fruit non de la littérature, mais de l'expérience, et aussi bien la bouillabaisse où les têtes broyées de la rascasse et du loup ajoutent à la splendeur de la soupe marseillaise ; le saupiquet pour le lièvre rôti ; le cassoulet, pour lequel il faut bien recourir au haricot rond, même farineux et sans épiderme, du pays de Cantegril, sans quoi à Castelnaudary, patrie de ce plat fameux, parfaitement interdit aux tables parisiennes, il n'est pas de cassoulet digne de ce nom.

Mais les grands cuisiniers n'aiment pas qu'on divulgue leurs recettes... Brousson me pardonnerait davantage de vous révéler ses procédés littéraires, car, j'y insiste, il est beaucoup plus fier d'être l'héritier du grand Carême que d'apporter au monde des lettres une culture sans limites, une verve éblouissante, un lyrisme pathétique.

Fort dédaigneux des gloires viagères, Jean-Jacques Brousson n'ambitionne qu'une décoration : le Cordon bleu !

PHOTOS RENÉ ZUBER

PHOTOS JEAN ROUBIER

Le peintre et dessinateur de grand talent Cappiello, l'un des rois de l'affiche, devise gaîment avec Yvette Guilbert, reine de la chanson. Au-dessous, l'éditeur-poète François Bernouard. A droite, Mlle Smith.



AUX AMIS DE 1914

PAR FRÉDÉRIC SAISSET

Après la guerre, quelques amis de 1914 — écrivains et artistes — se groupèrent près de l'Observatoire, dans un café qui fut vite trop petit. Ils se constituèrent alors en " Académie de la Coupole ", puis atteignirent, d'étape en étape, la place de Rennes. Ils siègent présentement, chaque vendredi, au Café de Versailles, où ils reçoivent, toujours avec ce ton alerte, franc, rude et vrai, qui est de tradition, les poètes, les romanciers, les artistes, tous ceux qui méritent qu'on les fête.

Leur académie est bien sympathique, étant fraternelle.

Les deux réunions du 5 et du 12 février des *Amis de 1914* étaient respectivement consacrées à Roger Allard et à Yvette Guilbert. Dirigées par l'éditeur-poète François Bernouard, éditeur des beaux livres à La Rose, elles ont été joyeuses comme d'habitude et des plus animées.

Le 5 février donc, on fêtait Roger Allard, le poète de *La Féerie des Heures*, des *Feux de la Saint-Jean* et de l'*Appartement des jeunes filles ;* Roger Allard, «un des plus purs, un des plus dignes du coup de chapeau, un des plus racés », comme l'a dit dans son propos Léon-Paul Fargue, « ce Roger aux beaux cheveux d'argent et aux petites rides bien rangées de chaque côté des yeux comme des alexandrins ».

Et c'est en l'honneur de ce fin *tailleur de diamants* que les assistants levèrent leur « demi » et leur « café-crème », consommations en vogue en ces réunions, — assistants parmi lesquels on remarquait le critique d'art Florent Fels, le poète Philippe Chabaneix, Mlle Smith, M. Dubousquet, le grand mécène ami des Artistes et des Ecrivains, qu'on ne saurait trop louer de sa sollicitude par ces temps si cruels pour la Poésie !

Le vendredi 12 février, c'était à 21 heures précises, comme l'indique le *Bulletin Hebdomadaire de l'Académie de la Coupole*, que se réunissaient à nouveau les Amis de 1914 — émigrés cette année, on l'a dit, place de Rennes, pour fêter la divette des divettes Yvette Guilbert. Et c'était le sévère critique Edmond Sée qui la recevait en termes choisis. Les auditeurs, parmi lesquels se trouvaient le prestigieux Cappiello et le poète Fernand Lot, eurent la joie d'entendre des *Souvenirs* d'Yvette Guilbert lus par l'excellent érudit Octave Béliard. Et l'on revoyait la longue silhouette aux gants noirs immortalisée par les affiches du temps, interprétant à « La Scala » le *Fiacre* ou l'*Associé* de Xanrof, ou *Les Demoiselles de Pensionnat*, de ce ton bref et narquois et avec cette mimique expressive qui déchaînèrent des tonnerres de bravos.

Et la soirée du 12 février se termina par des chansons.

Comme à leurs premières réunions dans les cafés de l'Observatoire, à la Coupole ou au Boulevard Raspail, les *Amis de 1914* savent, en leur nouveau local, maintenir la tradition de cordiale camaraderie et fêter chaque fois l'un d'eux en toute indépendance, franchise et belle humeur.



De haut en bas, Ph. Chabaneix; O. Béliard, le Dr Brille, Ed. Sée. Ci-dessus, R. Allard sous L. P. Fargue et Fl. Fels. Enfin, ci-contre, deux grands artistes de l'Opéra : Y. Gall, cantatrice et H. Busser, chef d'orchestre.

CHEZ A. DIGNIMONT





PAR OCTAVE BÉLIARD

C'est dans l'île Saint-Louis, là où elle s'amarre à la Cité. Le coin est parmi les plus émouvants du monde. Au delà de la Seine limoneuse, le Panthéon monte presque immatériel, à l'arrière-plan, et les fenêtres captent, vers la droite, les arcs-boutants de Notre-Dame. Quand on entre dans cet appartement dont Dignimont, seul, souriant et pensif, robuste et blond, ouvre la porte, on devine le bruissement discret d'une foule. En effet le lieu est mystérieusement habité. L'artiste y a rassemblé tant d'objets divers qu'il n'en pourrait lui-même dresser l'inventaire. Non pas de ces choses fières qui se blasonnent d'une signature célèbre, mais de celles qui ont été dans l'usage ou dans le décor d'une vie qui n'est plus tout à fait la nôtre ; de celles dont le goût fait date, qu'un sentiment superficiel dédaigna quand elles étaient communes, qu'une non moins superficielle curiosité ne recherche que parce qu'elles ne le sont plus. Un homme comme Dignimont a su pénétrer la magie qu'elles ont en elles-mêmes, le génie ou l'ingénuité (c'est peut-être la même chose) dont l'inventeur les marqua involontairement quand il ne pensait qu'obéir à des conventions transitoires. Et ces conventions sont comme de vieilles enveloppes sous lesquelles se conservent l'inaltérable fraîcheur, la vie enfantine et pérennelle des bibelots, des figurines, des poupées, des images, d'un peuple innombrable d'hommes et de bêtes d'étain, des navires, des automates qui soudain s'animent au son de musiques mélancoliques, de toutes ces petites âmes sentimentales et libérées des servitudes de l'usage, qui se racontent des contes d'Andersen autour de la table de travail où l'artiste imagine et crée.

Dis-moi qui tu hantes, ou dis-moi qui te hante... L'ambiance que Dignimont s'est constituée résonne en



accord avec sa personnelle sonorité et le profit du visiteur que je suis est la découverte de cette harmonie. Je la reconnais en ces dessins si impressionnants et si pleins de certitude, dans la tendresse de ces gouaches jeunes de couleur ou qu'un vernis particulier a poussées à des tons si profonds. Mais de l'art de Dignimont, autrement dit de son habileté extraordinaire, comment parler sans employer des mots indigents? Car l'écriture perd sa puissance d'expression où commence celle du crayon et du pinceau. On n'a que le droit d'être ému.

Il y a dans l'œuvre de Dignimont une partie qu'il appelle ses « refoulements ». Des visions gardées d'une adolescence londonienne, impressions d'humidité et d'isolement, cabarets béants sur des nuits de quartiers pauvres, silhouettes de noctambules moins canailles que nostalgiques avec un accent d'humour (Ah ! les poupées de son musée qui tournent sur des airs cassés de boîtes à musique...). Et puis il y a des intérieurs de marchands de vins de l'île Saint-Louis, vivants, mais où le passé s'attarde comme des toiles d'araignée, la Seine grise où pleurent les maisons des quais. Mais aussi des verdures claires de Picardie. Tout cela également caressé avec affection, comme des souvenirs sentimentaux.

Et peut-être que rien ne signale mieux l'artiste que ses nus exquis et ses demi-nus qu'on trouverait osés s'ils n'étaient si candides et si abandonnés. De ravissants corps de jeunes femmes souvent parés d'une robe désuète, d'un chiffon de musée,d'une toque écossaise surannée ou d'un vieux petit chapeau à fleurs qui se met à refleurir à leur contact. De pulpeux coins de chair retroussant ou déchirant l'oripeau, avec l'évident dessein, déjà visible dans le choix des choses qu'autour de lui Dignimont accumula, d'affirmer que les modes temporaires ne sont que des passages sur l'éternelle jeunesse de la vie.







"AD ASTRA"

PAR R. L.





PHOTOS GASTON PARIS

Maquettistes au travail et détails de la maquette de l'Exposition 1937, ce petit chef-d'œuvre de précision architecturale. Au centre de la grande photo de gauche, l'une des portes les plus belles, celle de l'avenue Joseph-Bouvard.



COMMENT s'y prendre pour voir construire une Exposition? Un chantier n'en est jamais qu'un tout petit morceau. Il y a bien la Tour Eiffel, l'aïeule de 1889, qui laisse beaucoup de curieux grimper sur elle, mais de son haut, si le spectacle est prometteur, la vision est déformée : tout est plat, tout est surface.

C'est bien plus amusant et, toutefois, d'un sérieux intérêt, de pénétrer par faveur spéciale dans l'atelier des maquettistes, qui est, extérieurement, une baraque en planches (chère France, un peu baroque, mais si débrouillarde !...), mais, intérieurement, un lieu plein d'enseignements.

Ils sont là quelques jeunes hommes, sous la direction tranquille, bienveillante et attentive de M. Hennequin, qui achèvent la maquette générale, à 2 millimètres par mètre, de la ville féerique. C'est là que la vision est exacte !

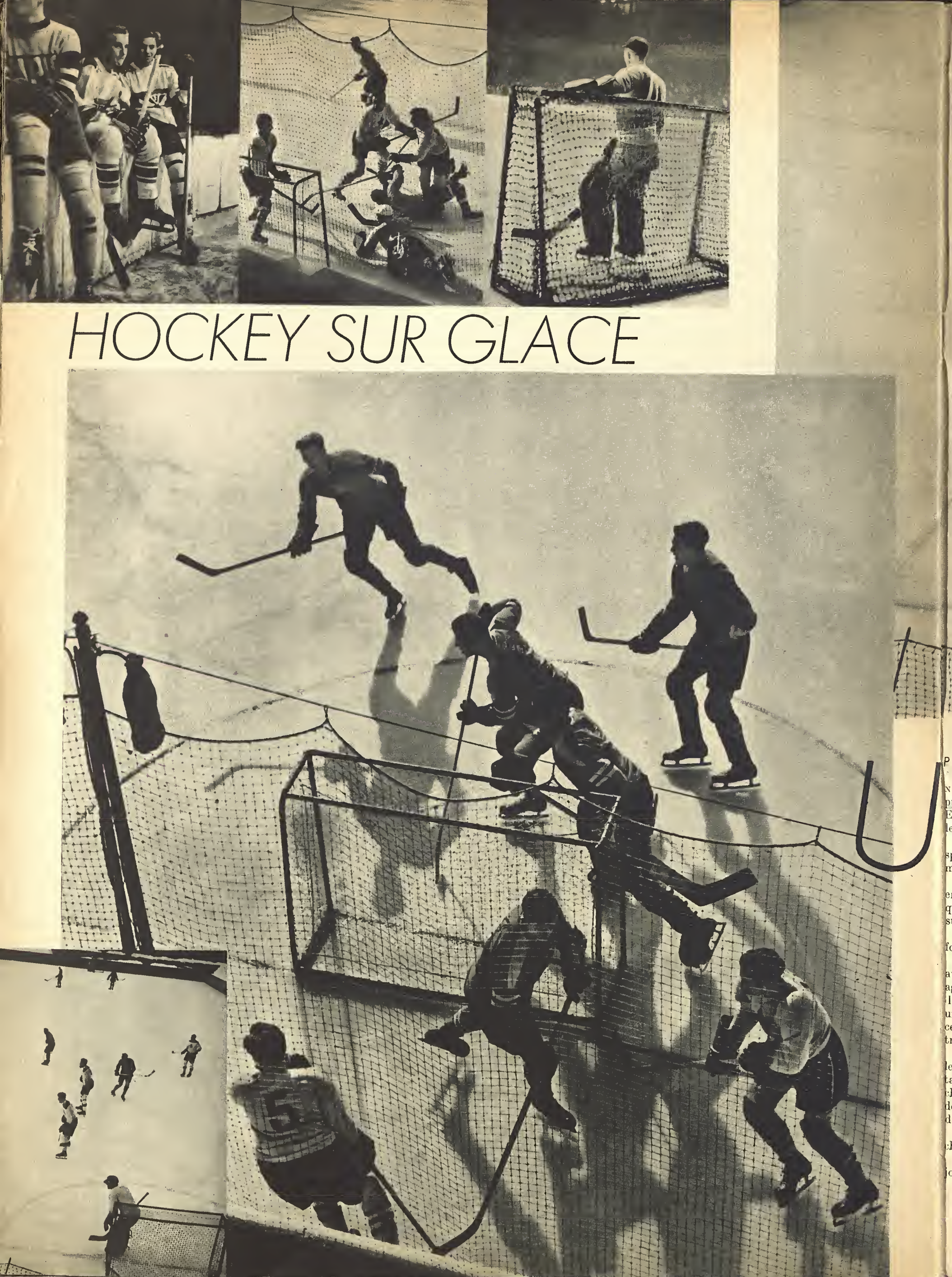
De la Concorde à Javel, la Seine est comme un arc bandé dont la Tour Eiffel serait la flèche, si on la couchait dans l'axe du Champ de Mars, pour la décocher par-dessus les jardins du Trocadéro. Mais ce geste balistique est absent du programme des fêtes. L'Exposition n'en doit pas moins aller aux étoiles. Elle le mérite.

Le 1er mai sera exact, pour sa part, au rendez-vous que lui assigne le calendrier grégorien, et l'on aime à penser que les travailleurs manuels observeront la même ponctualité, non point peut-être pour obéir aux mânes de Grégoire XIII, législateur des impératifs du temps qui passe, ni pour complaire à un autre pape bien vivant, mais pour se conformer à la politesse des rois.

Alors, cinquante nations voudront défiler, de préférence, par la porte d'honneur du Trocadéro. Et, sitôt franchi le seuil grandiose, elles seront saisies d'admiration. A leurs pieds, parmi les verdures et les eaux jaillissantes, éclatera la blancheur de leurs propres palais. Un peu au delà, leur regard suivra la course légère des vedettes qui froisseront dans le fleuve illustre les reflets d'autres palais et d'autres verdures. Plus loin, s'ouvrira la somptueuse perspective du Champ de Mars, jalonnée par une autre belle porte (celle de l'avenue Joseph-Bouvard) et terminée là-bas, au fond, par le Palais de la Lumière. Et par de lents degrés ou de douces rampes, la foule mondiale descendra au niveau des merveilles qu'accumulent et ordonnent en ce moment l'art, l'industrie et la peine des hommes.

Rien n'est plus propre à dévoiler l'harmonie de l'Exposition et son futur triomphe que cette maquette, ce jouet blanc et vert. Les grands plans, sévères au profane, sont aisément déchiffrés, détail après détail, par les gens de métier. Ils opèrent, à l'aide de compas et de règles, la transmutation des dessins plats sur papier en minuscules « volumes » de plâtre qu'ils munissent des trois rapports de dimensions calculés par les architectes. Puis, ils les disposent aux abords de la Seine qui est ici une vitre glauque. Et leurs doigts sont ceux d'habitants de Brobdingnag qui joueraient à créer Lilliput, avec des précautions et une adresse féminines.

HOCKEY SUR GLACE



PHOTOS STEINER, SCHALL, EXPRESS, RAPHO

PAR RENÉ BARJAVEL

Un rectangle de glace bien lisse, comme passée à la pierre-ponce. Tout autour, des tribunes où s'est installé un public emmitouflé. Comme toile de fond, la chevauchée des montagnes, solides amazones en cuirasses blanches. Et voici les acteurs. Ils arrivent, légers comme des elfes, discrètement accompagnés par le crissement rieur de leurs patins.

Présentation. Gerbes de fleurs. Serrements de mains. Les joueurs multicolores se sourient, et sourient aux spectatrices. Puis chacun gagne son poste, d'un glissé sur l'aile. L'arbitre est un monsieur sérieux. Il est solidement posé sur des pieds bien larges. Un pull-over épais enveloppe son ventre. Il siffle. Et le mouvement naît...

Combien sont-ils? Dix, vingt, cinquante? On ne sait plus. Chacun d'eux se divise et se multiplie. Il y a en un instant un homme à chaque mètre, et la seconde après on ne voit plus qu'une seule masse tourbillonnante, qui soudain explose et projette des bolides dans tous les coins. Un d'eux, de temps en temps, continue sa course sur le dos.

Sifflet de l'arbitre. Le monsieur sérieux n'a pas l'air satisfait. Un joueur est mis au piquet. Les dames lui font des petits signes de consolation. Il remercie de la tête, sourit, s'éponge d'un revers de bras et renifle.

Presqu'invisible aux yeux des spectateurs, la balle fuit. Elle est minuscule, prodigieusement sans rapport avec l'agitation forcenée qu'elle déchaîne. Elle va, vient, saute, et un tourbillon la suit. Arlequins aux pieds agiles, les joueurs la poursuivent de leur batte, l'accompagnent, la caressent, la giflent. Lorsqu'elle se rapproche d'un but, le gardien, capitonné, énorme, se penche, attentif, comme un chevalier en armes qui voudrait cueillir un papillon. La glace, écorchée par des arrêts brusques, jette des copeaux que le soleil transforme en étincelles. Les couleurs vives des maillots se mélangent, se séparent, se composent. On croirait voir s'agiter les tronçons d'un nœud d'arcs-en-ciel sectionné.

Gantés de laine, les spectateurs applaudissent avec un bruit sourd de ménagère qui bat ses tapis. Ils crient leur joie, encouragent les joueurs par leur nom, tordent le torse pour les aider à virer, halètent de fatigue d'avoir tant vu courir... Dans un silence arrive du grand hôtel tout proche un air de T. S. F. C'est le dernier tango du chanteur à la mode. La lenteur de son rythme paraît poussiéreuse. Quel musicien de génie écrira la partition de ce ballet échevelé, de ces envols ras-terre, de ces glissades en cyclone? Il lui faudrait allier la brutale vigueur d'un Honegger à la grâce d'un Lulli...

La rumeur du public fervent entre dans les demeures proches, gagne les oreilles plus lointaines, porte à chacun le message de joie du sport.

Un savant distrait, parti le matin en excursion, aperçoit du haut d'une aiguille le terrain minuscule où se joue la partie. Et, s'asseyant dans la neige, il se met à penser à la course éternelle des atomes...



SPECTACLES

PAR HENRI DELORIERE



En page gauche, personnages et un décor de "l'Illusion" : De gauche à droite, Dorival dans Matamore, Jeanne Sully en soubrette, puis Lise Delamare avec Pierre Dux; au-dessous, Aimé Clariond et Dessones. — Ici, "le Trompeur de Séville", mis en scène par Copeau, avec P. Blanchar, dans don Juan, M.-H. Dasté dans Elvire et, ci-dessous, L. Seigner dans le Roi.

PHOTOS GASTON PARIS

Comédie-Française. *L'Illusion*, de Corneille, mise en scène de M. Louis Jouvet. — Fallait-il exhumer cette comédie de notre plus grand tragédien classique? Oui, sans doute, puisqu'elle contient des vers étincelants, de saisissantes fusées de verve poétique et l'immortel Matamore ; puisqu'elle a permis à M. Louis Jouvet de résoudre magistralement maintes difficultés scéniques et à M. Christian Bérard de tirer d'éclatants ou doux feux d'artifice de couleurs ; puisque surtout le public est ravi de refaire ou faire connaissance avec le Corneille non encore installé dans le sublime comme un poisson dans l'eau. Pierre Dux est Clindor en personne : un jeune et sympathique amoureux qui sait parler, même en vers ; Mlle Delamare est une bien jolie Isabelle, et Mlle Sully une suivante fort spirituelle. Les autres rôles, tenus avec talent, auraient pu se prêter à une autre distribution.

Porte-Saint-Martin. *Le Trompeur de Séville*, d'André Obey. — Ce don Juan ressemble à son illustre devancier, à celui qui, le 15 février 1665, au Palais-Royal, fit entendre ces mots : « J'ai l'ambition des conquérants, qui volent de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. » Il ressemble à Hamlet par l'amertume, la perception du néant, le désespoir. Et c'est un homme de notre temps, par le besoin d'évasion, de fuite, l'envie de bouger pour, en somme, se fuir. Il appartient bien en propre, pourtant, à André Obey. Il est moins inhumain, moins orgueilleux, moins hypocrite que le don Juan de Molière : il ferait grâce, peut-on croire, à la fiancée de son ami Alvar, si cette jeune fille ne se prêtait assez complaisamment au rôle de victime ; il montre une vraie déférence à son roi ; il a de bonnes intentions à l'égard d'Elvire ; il meurt sans blasphème, avec même un mot d'amitié pour son serviteur... En fin de compte, c'est Elvire et le roi qui nous dictent sur lui le jugement le plus exact : Elvire en plaignant ce cœur aride, le roi en offrant à ce dominateur fier et brave une vice-royauté, un champ d'action plus digne de lui que la lice amoureuse. Le dit roi est un personnage des plus remarquables. Il est juste, il est bon, il est noble, et son intelligence des hommes, des femmes, du peuple et de la religion s'aiguise de l'humour le plus délicat. Et il est joué à la perfection par Louis Seigner.

Avec Mlles Dasté et Jacqueline, MM. Cahuzac, Forget, Corne, bien d'autres encore forment une troupe de grande valeur, qui interprête dans un décor unique, mais délicieux, l'œuvre à un très haut degré séduisante, émouvante de M. André Obey.

Et quant à Pierre Blanchar, dans le Trompeur, il est simplement admirable de mesure, de force, de vie intérieure — et de diction empreinte d'on ne sait quelle profonde poésie, tirée du texte, certes, mais aussi de lui-même.

QUELQUES LIVRES



Savoir opérer, par Jean-Louis Faure. — Ce titre et ce nom d'auteur suffisent à dire la valeur du livre. Savoir opérer !... Qui le sait mieux que le célèbre chirurgien? Et personne n'a oublié de quelle plume il sait écrire. Relisons, par exemple, l'*Ame du chirurgien*... Mais il faut marquer certains caractères de *Savoir opérer*. C'est avec une grande élévation de pensée que le Professeur Jean-Louis Faure, comme à son ordinaire, parle de la chirurgie. Sans chauvinisme, mais en observateur qui a beaucoup voyagé et beaucoup vu, il exprime sa conviction que « c'est en France que l'on rencontre la moyenne la plus satisfaisante de chirurgiens instruits et capables d'exercer correctement leur art difficile ». Dans le style le plus limpide, il résume sa profonde expérience. Et son ouvrage — bref, clair, orné — est du format d'un bréviaire. (Editions Albin Michel).

Lettre et images pour Georges Duhamel, par Henri Mondor. — En une plaquette de luxe, le Docteur Mondor exprime son admiration et son amitié à Georges Duhamel. Les images, ce sont des fleurs, des livres, une urne que l'auteur de la *Lettre* a dessinés lui-même, d'une très fine et sensible main d'artiste, et posés çà et là au milieu d'une page blanche, en offrande à l'auteur de Salavin. La louange du grand écrivain par le grand chirurgien est de même qualité que, sur la pureté du papier, le net caractère d'imprimerie. Fond et forme, tout est là délicatesse et sincérité.

Tel qu'on le connaît, combien le destinataire de cet envoi dut en être touché ! Henri Mondor et Georges Duhamel firent leur médecine ensemble. Depuis, l'amitié n'a pu que se fortifier entre eux. Le Docteur Mondor ne paraît point pour cela partial. Mais il est doué de cette même « intelligence du cœur » qu'il célèbre chez Georges Duhamel. Et sa lettre restera comme un modèle de compréhension et, donc, de vérité. Dans ce beau morceau littéraire, écoutons, au demeurant, le son rendu par un passage pris au hasard : « L'admirable pitié que le désarroi, l'effarement, la détresse des hommes, vous ont inspirée, est dans vos livres, comme une palpitation chaleureuse... » (Editions Gallimard).

La nouvelle biologie, par Jean Rostand. — Il s'agit là des problèmes de l'hérédité. L'auteur rappelle que lorsque parurent en 1928 ses *Chromosomes*, ce livre fut accueilli avec scepticisme. Mais maintenant, ajoute-t-il, « il est devenu avouable de donner dans la génétique. Le prix Nobel a été attribué, en 1933, au naturaliste américain Thomas Hunt Morgan, en reconnaissance des immortels travaux par lesquels il a démontré, sur la petite mouche du vinaigre, la validité des conceptions chromosomiques ». Et M. Jean Rostand appuie constamment ses thèses sur des travaux de renommée mondiale.

Dans la *Nouvelle Biologie*, cependant, apparaît plus que jamais la part toute personnelle qu'il prend à l'avancement de la science, grâce à sa rigoureuse probité intellectuelle et à son don de clarifier des questions extrêmement complexes. Sans être soi-même un professionnel de la science, l'on sent bien qu'une si évidente passion de la connaissance et de la découverte ne peut manquer d'être féconde. La voie où M. Jean Rostand s'est déjà engagé si profondément peut conduire au gouvernement des phénomènes de l'hérédité, au pouvoir de prolonger l'existence, à la suprême explication : celle du secret de la vie. Espoir et peur ! Peut-être sommes-nous à la fois, par une hésitation du Destin, à l'aube de l'âge de raison et au bord de l'épouvante. (Editions Fasquelle).

Les Amours captives du chevalier de La Place, par Jean Gallotti. — Un roman historique où tous les faits essentiels, ainsi que les personnages, sont rigoureusement vrais. Pour l'écrire, l'auteur a puisé aux sources les plus sérieuses, entre celles où se trouve relatée la vie marocaine à la fin du XVIIe siècle, et il a en outre utilisé l'information la plus directe, la plus vivante, celle qu'il recueillit lui-même au Maroc, à une époque où les mœurs ressemblaient encore à celles d'autrefois, sauf qu'elles ne permettaient plus la mise en esclavage des prisonniers chrétiens. Avec ces éléments, M. Jean Gallotti a composé un livre plein de couleur, de drame, de comédie et de volupté, bref, un roman excellent qui est aussi un document d'histoire. (Editions Baudinière).

L'Imprimeur. — C'est un album dans lequel 150 pages de texte, avec, à l'appui, 70 hors-texte en plusieurs couleurs, offrent une documentation résumée, et pourtant complète, sur toutes les techniques utilisées pour fabriquer le livre le plus luxueux, la revue modeste ou le simple journal ; un album que publie le *Bulletin Officiel des Maîtres Imprimeurs de France* et que René Billoux, technicien achevé et artiste plein de goût, a composé et mis en page. L'on comprend quel soin extrême a pu présider à l'édition d'un ouvrage conçu pour aller porter au loin le renom du Livre français. En fait, l'*Imprimeur* est mieux que très beau. C'est quelque chose de fier comme le sentiment même qui anime l'artiste ou l'artisan profondément épris de son métier, quelque chose de rare.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT

GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NÉOGRAVURE, PARIS



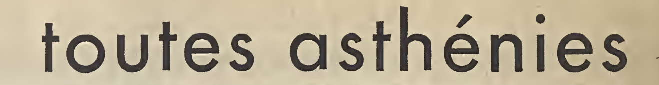
La Maison du Docteur doit être confortable!
UNE FORMULE AVANTAGEUSE D'INSTALLATIONS
La Maison du Dr G. S......, à Marseille, entièrement meublée par LEVITAN - DÉCORATION.
Grâce à la nouvelle formule de Lévitan-Décoration, vous pouvez maintenant réaliser très avantageusement pour votre Foyer cette atmosphère de quiétude, ce sobre confort, si appréciés du Médecin. Pour un budget bien défini, Lévitan-Décoration vous soumettra gratuitement des projets d'installation, que ce soit pour un simple studio ou une maison entière. Ces maquettes, étudiées par de grands artistes, Lévitan-Décoration vous les éditera à des prix imbattables, grâce à ses débouchés considérables(1).
D'ailleurs, même si vous n'avez pas l'intention, pour le moment, de moderniser votre intérieur, demandez donc à Lévitan-Décoration de vous envoyer gratuitement sa luxueuse plaquette 'P': vous y trouverez une foule d'idées nouvelles qui vous seront utiles pour votre Foyer.
(1) Des conditions spéciales sont en outre réservées aux membres du Corps Médical.
LÉVITAN DÉCORATION
LÉVITAN
DÉCORATION
57, 59, BOUL. MAGENTA, PARIS
Publicis
L.D.134

actif
agréable
économique



LA REVUE DU MEDECIN

30 MARS 1937 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT



dues au surmenage
physique ou intellectuel

Elixir
complexe
de
[redacted]
DU Dr DEBAT
TONIQUE
NEURO-ORGANIQUE
Réveille l'appétit
Stimule les forces
Combat toutes
les déficiences
Laboratoires du Dr DEBAT
60, Rue de Monceau, PARIS
R. 8524

une cuillerée à soupe avant chaque repas

anémies
convalescences
toutes déficiences



colites
entérocolites
colibacilloses
auto-intoxication



l'absorption simultanée du vaccin et du granulé mucilagineux réalise un véritable

pansement-vaccin intestinal

plus actif que le vaccin seul

30 MARS 1937

SOMMAIRE



PHOTO PLICKA

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



PHOTOS HAJEK, VOSTA
JENICEK, PLICKA



PAQUES
EN TCHÉCOSLOVAQUIE

PAR PIERRE DOMINIQUE

La solitude, depuis des siècles, a protégé ces gens-là. On n'est jamais allé leur chercher noise sur leurs plateaux, dans l'enchevêtrement de leurs montagnes. Eux descendaient chaque année vers les bas pays, pour les moissons, et puis ils remontaient à leurs villages. C'est ce qu'ils font encore aujourd'hui, bergers, bûcherons, maîtres d'un sol pauvre et tourmenté, maîtres aussi d'un ciel large et d'un air pur qui élargit leurs épaules, et donne à leurs femmes robustes des visages pleins et durs de jeunes athlètes.

Car ils sont demeurés tels qu'ils étaient voici une pièce d'un siècle ou deux. Les âmes n'ont pas changé ni les costumes. C'est à Pâques qu'il faut les voir quand, dans les premiers soleils et les premières verdures, ils mettent ce qu'ils ont de plus beau.

Les hommes ont un bonnet de fourrure et leur veste courte, brodée, permet aux manches blanches des chemises de bouffer. Ajoutez à cela une culotte collante, blanche aussi et des bottes (ou des bas blancs selon les villages). Parfois le col de la veste a la découpure et les broderies de l'habit d'autrefois ; certains paraissent tirés d'une gravure du XVIIIe siècle ; c'est un mélange de seigneur, de hussard et de berger.

Pour les femmes, c'est un ruissellement de broderies, sur les épaules et sur les hanches. Les dominantes sont le rouge et le blanc, mais toutes les laines interviennent dans une orgie de couleur. Les jupes brodées et surbrodées, recouvertes ou non du tablier, et parfois chez les bergères d'un double tablier qui revient à deux plaques de couleur, sont mi-courtes et laissent bien voir des jambes musclées ; les chemisettes bouffent, les vestes donnent à ces belles filles des airs d'Antinoüs ; sur leurs cheveux bien tirés, des mouchoirs, des bonnets aux couleurs vives, ou simplement des chapeaux de fleurs.

Tout ce monde emplit les églises d'un bariolement merveilleux. Les filles sont venues avec de pleins paniers d'œufs aussi coloriés qu'elles-mêmes, avec des branches d'arbres où des œufs sont attachés jouant les fruits les plus polynésiens de la terre. D'autres portent haut une poupée blanche et rouge ; elles crient et chantent ; c'est l'hiver, le triste hiver qu'on va brûler. Et derrière marche un petit berger vêtu de laine blanche et qui tient dans ses bras, tout blanc lui aussi, l'agneau pascal.

Et comme, en cette fête chrétienne et païenne à la fois, de la Passion et du printemps, la joie emplit tous les cœurs d'une forte sève irrésistible, soudain, la messe finie, les violons chantent. Les danseurs prennent alors des deux mains la taille des jeunes filles qui s'appuient sur les épaules des garçons et, devant l'église de bois, les voilà qui tournent, ivres de musique et de mouvement.





APRÈS CHARCOT TROIS JEUNES FRANÇAIS...

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE



Le Docteur Robert Gessain, anthropologue, Michel Perez, géologue, et Paul-Emile Victor, ethnographe, avaient déjà passé une année entière chez les Esquimaux. A peine revenus à Paris, ils décidèrent une seconde expédition, destinée à compléter les résultats de la première. Le grand Charcot les conseillait ..

Il s'agissait de retourner, mais cette fois pour deux mois seulement, sur la côte orientale du Groenland, dans la tribu d'Angmassalik. Or, cette région est bloquée par les glaces dix à onze mois sur douze. Les explorateurs décidèrent de gagner Angmassalik en traversant d'ouest en est l'intérieur du Groenland, la calotte glaciaire appelée Inlandsis, immensité désertique de 800 kilomètres de largeur à une altitude moyenne de 2.500 mètres. Cette traversée n'était donc pas un but, mais un moyen. Elle allait cependant permettre de précieuses observations qui s'ajoutent maintenant à celles, nombreuses et également de haut prix, recueillies sur la côte orientale.

Le 18 mai 1936, les trois Français, auxquels s'était joint un ami danois, le comte Eigil Knuth, quittaient la côte ouest avec 1.500 kilos de matériel et d'aliments sur trois traîneaux traînés par trente-trois chiens — et pas d'appareil de T. S. F. Ils s'engageaient dans un pays de solitude absolue, de désolation et de mort, sans aucun espoir de secours si un accident survenait.

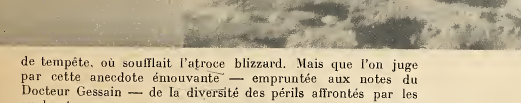
L'accident arriva, sous la forme d'une période de tempêtes, qui dura trente jours. Douze chiens, du matériel et des vivres durent être sacrifiés. Le 5 juillet seulement, les montagnes de la côte Est surgissaient à l'horizon. Pour la première fois, une expédition française avait traversé le Groenland. Ses membres, au prix de la plus dure dépense d'énergie et de courage, venaient de remporter un succès véritablement national.

Le danger avait été constant, au moins pendant la période de tempête, où soufflait l'atroce blizzard. Mais que l'on juge par cette anecdote émouvante — empruntée aux notes du Docteur Gessain — de la diversité des périls affrontés par les explorateurs :

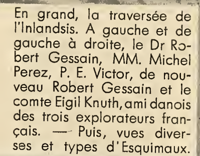
L'on touche au but, l'on aperçoit les montagnes. Alors, un chien disparaît dans la neige, comme avalé par elle. « C'était Tutto, le meilleur de tous, celui qui jamais n'avait failli malgré le blizzard et la faim. Il marchait toujours le premier... Mais soudain sortant du trou où il avait disparu, on entendit sa voix, une voix lointaine et faible. Il appelait son maître dans sa détresse, car il avait confiance, il se savait aimé, et son maître descendit dans la crevasse, se laissa glisser le long des 18 mètres de l'étroit couloir aux parois tortueuses et bleutées. Il ne trouva que de l'eau et le son d'une voix plaintive qui appelait en s'éloignant. C'était notre meilleur ami. »

Pour achever de faire connaître la qualité d'âme de l'expédition, ajoutons quelques mots puisés à la même source que l'anecdote. Le *Pourquoi-Pas?* ayant apporté à Angmassalik un complément d'appareils scientifiques, le Docteur Gessain écrit : « Ce fut la dernière fois que nous vîmes le *Pourquoi-Pas?* ce bateau que nous aimions comme notre maison, et nous gardons en nous le pieux souvenir de ce chef bon et simple, de ce grand Français, auquel nous devons tout ce que nous avons pu faire de bien au Groenland, notre maître vénéré le Docteur Jean Charcot. »

Trois jeunes Français — accompagnés d'un ami danois — n'ont donc pas seulement rapporté des régions arctiques une riche moisson scientifique ; simples, modestes, durs à eux-mêmes et sensibles cependant, ils ont fait connaître le vrai visage de leur pays à l'extrême limite des terres civilisées et même au delà, chez les Esquimaux.



En grand, la traversée de l'Inlandsis. A gauche et de gauche à droite, le Dr Robert Gessain, MM. Michel Perez, P. E. Victor, de nouveau Robert Gessain et le comte Eigil Knuth, ami danois des trois explorateurs français. — Puis, vues diverses et types d'Esquimaux.











L'on a eu peur pour l'Exposition, à tort, car le fleuve ne l'a pas vraiment menacée. Si l'inondation avait fait fondre comme sucre les palais riverains, quelle ingratitude c'eût été de la part de la Seine, officiellement promue au rang d'attraction internationale !

PHOTOS ROUBIER

LA SEINE MONTE...

PAR TRISTAN DERÈME

— Ce fleuve, s'il montait encore, dit M. Polyphème Durand, ne serions-nous tout aussi bien captifs de ses ondes que ces arbres que nous voyons et dont le pied a déjà disparu sous les eaux ?

Ils sont noirs ; ils ne portent point aucun feuillage et leurs branches tristes demeurent immobiles dans l'air qui ne fait pas de mouvement et qui est tout plein d'une lumière pâle et terne où il semble que le soleil n'ait point aucune part. N'est-ce pas de la même sorte que Virgile connut l'éclairage des enfers et n'est-ce pas la même inquiétude que nous sentons où l'avait d'abord mis l'aspect de la lune incertaine? Ces escaliers des quais qui maintenant plongent dans le courant, je confesse qu'ils ne me rassurent point, quand ils ne font que me donner l'idée qu'ils descendent au gouffre dont nous ne voyons pas le fond. Que dis-je, l'eau maintenant monte lentement leurs degrés, comme si le Styx lui-même s'élevait pour noyer Paris.

Que j'aime mieux cette fontaine fameuse des Innocents, que nous ne saurions apercevoir d'ici, et d'où les nappes de l'onde descendent de marche en marche et sans doute, et certes, à la manière de notre destinée qui, de jour en jour, s'écoule, mais qui, du moins, et quelles que soient même les allégories que nous y rencontrions, n'étale point cette puissance qui directement nous menace, sans que nous ayons, pour qu'elle nous émeuve, à prendre la peine d'y démêler aucun symbole, et qui nous paraît d'autant plus effrayante que les eaux ont accoutumé de se montrer nos esclaves. Je songe aux naïades captives dans ces tuyaux qui sont au long de nos murailles et qu'à notre caprice nous logeons en nos carafes, en ouvrant seulement un robinet ; je pense à nos rivières, dont on sait bien depuis Pascal qu'elles sont des chemins qui marchent, et dont je me plais à penser qu'elles nous ont donné le modèle de nos tapis roulants. Connaissons-nous servante plus heureuse que l'eau de nos provinces et de notre capitale? Et nous sommes si bien habitués qu'elle nous obéisse, qu'il nous semble maintenant qu'elle nous est infidèle. Sa rébellion nous inquiète, tout de même que si nos chiens, qui ont coutume de dormir à nos pieds, nous menaçaient soudain de nous dévorer.

— Eh ! Monsieur, dit M. Théodore Decalandre, ne voyez-vous point comme ces pêcheurs sont tranquilles, au bord du gouffre que vous nous peignez? Que ne faites-vous comme eux?

SAINT-WANDRILLE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Le dimanche 21 mars était celui des Rameaux, le premier jour du printemps et le jour de Saint-Benoit. Conjoncture que les âmes religieuses se plairont à juger propitiatoire et qui appelait un peu ces pages sur Saint-Wandrille où les moines Bénédictins donnent l'exemple de leur sage, profond et heureux labeur intellectuel.

Je souhaite que le voyageur qui se dirige vers Saint-Wandrille vienne de l'autre rive de la Seine et puisse traverser le fleuve à Quillebœuf sur le bac, un jour où les vagues qui viennent de l'estuaire jettent des embruns sur le capot des voitures ; il remontera ensuite en pays de Caux (ou de Cocagne, disait le poète Sarrasin) accompagné par le vent qui déporte les attelages, hurle son cri marin dans les ormes et les hêtres. Brusquement tout se tait. Le royaume de la paix commence.

C'est un petit village de briques, avec une mare et des haies d'aubépine, comme dans tout ce pays perméable, au sol sec sous un climat humide. Vous prenez quelque chemin creux ; vous trouvez un long mur, une minuscule porte, une sonnette grêle qui vous fera attendre longtemps, car ici vivent des êtres patients, moines ou poètes. Les grands arbres ne sont plus seuls à pousser autour de vous : ils se mêlent de piliers et d'arceaux rompus. Ce sont des « fabriques » comme on n'en a construit dans aucun parc romantique: les ruines sont si grandes qu'on ne s'aperçoit même pas qu'elles vivent encore d'une vie humaine.

Malgré son décor pour spectres, Saint-Wandrille est grandiose et presque gai. La pierre est blanche, les oiseaux et les insectes sautillent et grouillent dans les feuillages, et au fond de cette allée a passé, sur des sabots sonores, un moine de chair et d'os, non pas un fantôme impalpable.

Le grand Maeterlinck avait bien compris le génie de l'endroit quand il y logea en des années mémorables. On dit qu'il courait sur les dalles des couloirs en patins à roulettes, et qu'il ne dédaignait pas de chanter sous les voûtes. Les représentations de *Pelléas* qu'il monta pour ses amis dans un cadre exceptionnel, avec des clairs de lune qui surclassaient les plus savants projecteurs de théâtre, attiraient des landaus, des chars à bancs, des mail-coaches et les autos du temps, fumeuses et pétaradantes. Quelques gens s'étonnèrent, invoquèrent la majesté des déserts : ils ne savaient donc pas que Saint-Wandrille a toujours ressuscité au cours des siècles? Les Danois, les Huguenots, la Révolution... des ombres qui passent. A présent voici les moines revenus, et bien fiers, m'a-t-on dit, qu'un poète ait un moment assuré l'intérim ; car ce sont des intellectuels, eux aussi.

Il y a dans cette abbaye des fragments de toute époque, et près d'elle, une chapelle et la paroisse même, sont ses aînées. Les restaurations, dont la dernière date de quarante ans à peine, ont réconcilié les âges de la plus heureuse façon. Le neuf et le vieux, l'utile et l'abandonné communiquent dans les herbes et les ronces par mille débris respectables : on passe insensiblement du bâtiment aux décombres, de la ruche à l'ornière ; un pan de mur roman se raccorde à la nef ogivale, les fûts des arches aux fûts des colonnes ; le célèbre cloître flamboyant, plutôt surbaissé, aux nobles et spacieux bâtiments du dix-huitième.

Le saint fondateur lui-même serait disposé à trouver que tout est bien dans cette victoire éternelle des choses sur le temps. Pour mieux dire, il savait que la vie continue en se transformant toujours. Il suffit d'une cloche, d'une prière pour tout ranimer.

PHOTOS GASTON PARIS

IMAGES D'ANVERS

PAR CARLOS LARRONDE

Si j'évoque mes souvenirs d'enfance les plus féeriques, je suis brusquement transporté sous le ciel d'Anvers. Ce ciel gris était un ciel de fête.

Ma promenade favorite m'entraînait au bord de l'Escaut. Le port est un monde à part, avec ses forêts de fer, ses odeurs de goudron et d'épices. Les grues disciplinées font leur besogne de titans, avec une précision d'horlogerie. Les appels des sirènes évoquent le fatidique chassé-croisé de ceux qui arrivent et de ceux qui partent. Les cales béantes se remplissent de caisses et de sacs que des mâchoires mécaniques leur jettent. Des hommes farouches vous bousculent. Plus loin, vers les chantiers, on demeure en extase devant une étrave, qui émerge d'un échafaudage comme un glaive prêt à fendre le ciel.

Rentré dans la ville, on se retrouvait en pleine luxe, au cœur d'une population toujours prête à la joie. J'ai vu saint Nicolas, en chasuble d'or, accompagné de son âne et de son valet nègre, pénétrer dans les maisons et distribuer les joujoux.

Tels sont mes souvenirs d'avant 1914, mes souvenirs de cocagne.

Mais revenons au port d'Anvers, le deuxième d'Europe, après Londres. Du moins lutte-t-il pour cette place avec Rotterdam et Hambourg qui le serrent de près. Le classement entre les trois grands rivaux subit, à vrai dire, des fluctuations annuelles. C'est en 1860 que commença l'essor véritable du port d'Anvers admirablement servi par son réseau fluvial qui arrose un riche arrière-pays.

Veut-on des chiffres? Ils ont certes leur lyrisme. Flammarion, poète de l'astronomie, disait : « Rien n'est beau comme une équation. » Lorsqu'ils s'appliquent aux efforts de l'homme, les calculs perdent leur valeur relative pour exprimer une grandeur véritable. La longueur totale des quais d'accostage d'Anvers est de 47 kilomètres dont 5 kilomètres et demi le long du fleuve. Pendant le mois de décembre 1936, 966 navires de mer, jaugeant ensemble 1.941.456 tonnes sont entrés dans le port. Une progression, pour finir : le tonnage Moorsom annuel était de 14.146.819 tonnes en 1913, il atteignait, en 1936, 22.942.526 tonnes. L'augmentation depuis 1932 dépassa 3 millions de tonnes et correspond au redressement qui suivit la crise.

L'effort de construction n'est pas moins considérable.

Plusieurs navires sont, paraît-il, en cours d'achèvement, au chantier d'Oboken, notamment une « malle » analogue à ce *Prince Baudoin* qui fait en trois heures les trajets Ostende-Douvres.

Tel est l'opiniâtre destin que le fleuve Escaut reflète et entraîne.

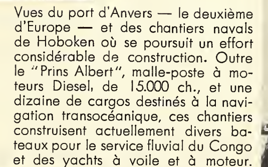
Escaut, Escaut ! écrivait le grand Verhaeren,

Tu es le geste clair
Que la patrie entière,
Pour gagner l'infini,
Fait vers la mer !



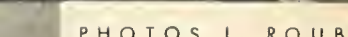






Vues du port d'Anvers — le deuxième d'Europe — et des chantiers navals de Hoboken où se poursuit un effort considérable de construction. Outre le "Prins Albert", malle-poste à moteurs Diesel, de 15.000 ch., et une dizaine de cargos destinés à la navigation transocéanique, ces chantiers construisent actuellement divers bateaux pour le service fluvial du Congo et des yachts à voile et à moteur.





PHOTOS J. ROUBIER





LA PASSION A MÉNILMONTANT

P A R S C H A L L

Un tableau de la Passion du Christ, que viennent d'interpréter de façon très émouvante, à Ménilmontant, des ouvriers, des apprentis, des enfants de ce faubourg, aussi dévoués à l'œuvre dramatique qu'à la belle œuvre de charité pour laquelle ils se font tragédiens occasionnels.

SESSUE HAYAKAWA

PAR GASTON PARIS

Sessue Hayakawa dans "Yoshivara", film en cours d'exécution. L'acteur japonais montre une fois de plus que la seule façon d'atteindre au grand art c'est d'être simple, vrai, humain, quelle que soit la race de l'artiste.



PHOTOS FREUND



HAUTS LIEUX

Ces hauts lieux attirent et retiennent les vapeurs atmosphériques, haleine de notre monde. Sont-ils situés en France, en Allemagne, en Italie? Ils ont partout, à de certaines heures, le même aspect redoutable.

Tel bœuf, blanchâtre, paraît résigné à l'on ne sait quoi de fatidique. Non loin de lui, le sol manque-t-il sous les pieds — et jusqu'à quelle profondeur?

Et des moutons, dans la montagne, peuvent être inquiétants. Ils n'ont plus l'air de domestiques, mais presque un air de noblesse et même de libre intelligence. Ils suscitent cette hypothèse effrayante : si toutes les espèces animales se trouvaient soudain munies de l'intelligence des castors, des fourmis, des termites?

Ailleurs, les rochers sont comme des dents gigantesques. La terre va mordre quoi? Et cette fournaise, là-bas, est-ce la porte de l'enfer? « Par moi, l'on va dans la cité des larmes ; par moi l'on va dans l'abîme des douleurs. » Si un être humain apparaissait dans ce site, il ferait penser à un condamné, à un damné.

Mais voici justement, en un autre endroit, un homme qui chemine, dérisoire silhouette, au bord d'un vide. En deçà de lui, les relatives certitudes que permettent la vue ou le toucher. Au delà, toujours ces vapeurs et tout l'inconnu imaginable dans leur sein.

Puis, c'est une vallée dont les pluies ont rongé les pentes, par endroits, jusqu'à l'os. La chair s'en est allée. Il reste des pointes dures, hostiles. Tout cela semble vouloir nuire, mais aussi semble souffrir (et il y aurait donc une justice).

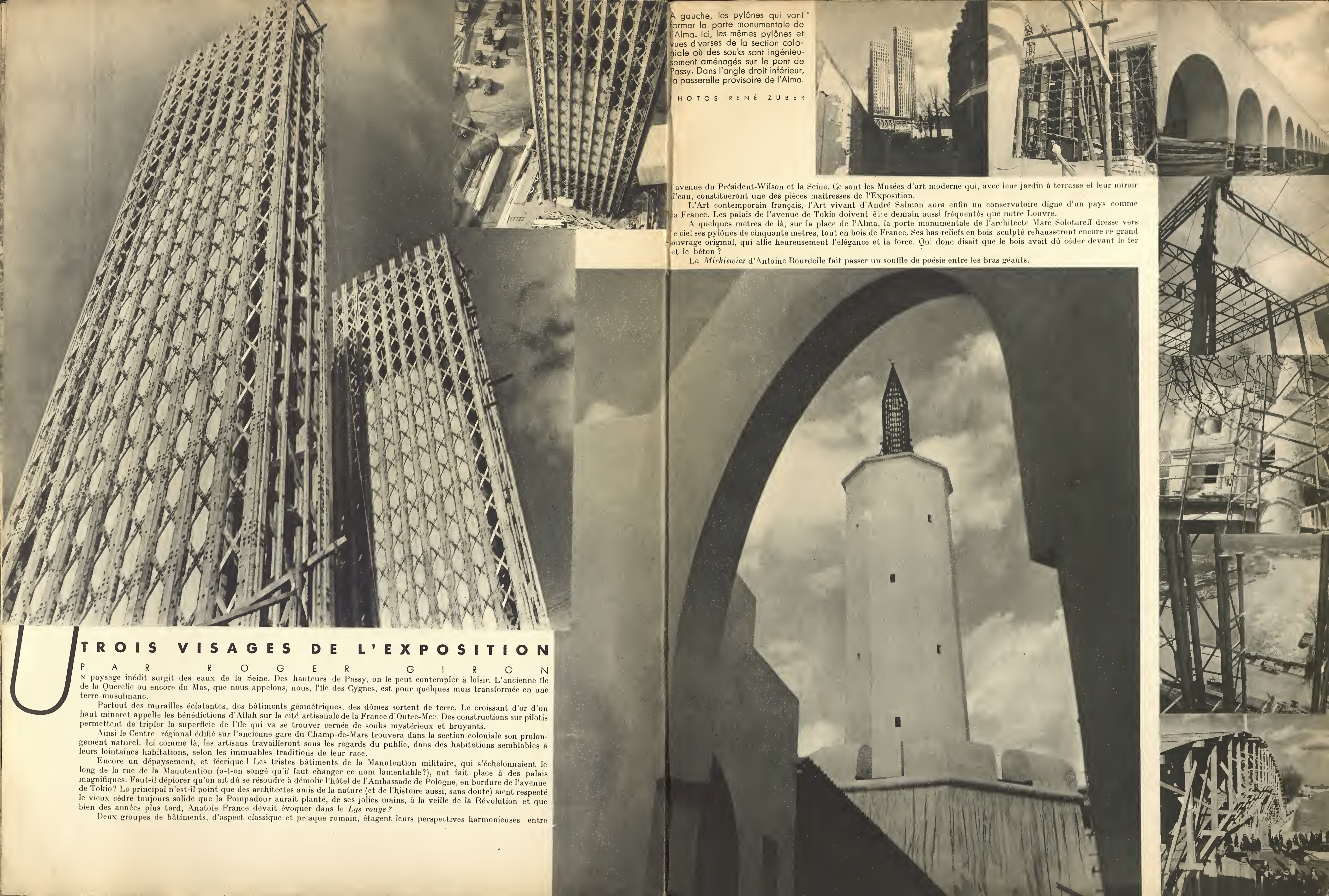
Enfin, un plateau-forteresse, aux contreforts comme des tours rondes, est surveillé par quelques sapins, noirs soldats ; un roc orgueilleux attend Wotan ; une sombre pente devient tout à coup paroi verticale d'abîme.

Tous ces hauts lieux sont propres à inspirer des légendes, des superstitions, des peurs, et même des doctrines sauvagement médiévales. Mais il suffit d'une bergère pour humaniser de telles montagnes. Celle que l'on aperçoit ici se trouve être une bergère française.

R. L.







A gauche, les pylônes qui vont former la porte monumentale de l'Alma. Ici, les mêmes pylônes et vues diverses de la section coloniale où des souks sont ingénieusement aménagés sur le pont de Passy. Dans l'angle droit inférieur, la passerelle provisoire de l'Alma.

PHOTOS RENÉ ZUBER

TROIS VISAGES DE L'EXPOSITION

PAR ROGER GIRON

Un paysage inédit surgit des eaux de la Seine. Des hauteurs de Passy, on le peut contempler à loisir. L'ancienne île de la Querelle ou encore du Mas, que nous appelons, nous, l'île des Cygnes, est pour quelques mois transformée en une terre musulmane.

Partout des murailles éclatantes, des bâtiments géométriques, des dômes sortent de terre. Le croissant d'or d'un haut minaret appelle les bénédictions d'Allah sur la cité artisanale de la France d'Outre-Mer. Des constructions sur pilotis permettent de tripler la superficie de l'île qui va se trouver cernée de souks mystérieux et bruyants.

Ainsi le Centre régional édifié sur l'ancienne gare du Champ-de-Mars trouvera dans la section coloniale son prolongement naturel. Ici comme là, les artisans travailleront sous les regards du public, dans des habitations semblables à leurs lointaines habitations, selon les immuables traditions de leur race.

Encore un dépaysement, et féerique ! Les tristes bâtiments de la Manutention militaire, qui s'échelonnaient le long de la rue de la Manutention (a-t-on songé qu'il faut changer ce nom lamentable?), ont fait place à des palais magnifiques. Faut-il déplorer qu'on ait dû se résoudre à démolir l'hôtel de l'Ambassade de Pologne, en bordure de l'avenue de Tokio? Le principal n'est-il point que des architectes amis de la nature (et de l'histoire aussi, sans doute) aient respecté le vieux cèdre toujours solide que la Pompadour aurait planté, de ses jolies mains, à la veille de la Révolution et que bien des années plus tard, Anatole France devait évoquer dans le *Lys rouge?*

Deux groupes de bâtiments, d'aspect classique et presque romain, étagent leurs perspectives harmonieuses entre l'avenue du Président-Wilson et la Seine. Ce sont les Musées d'art moderne qui, avec leur jardin à terrasse et leur miroir d'eau, constitueront une des pièces maîtresses de l'Exposition.

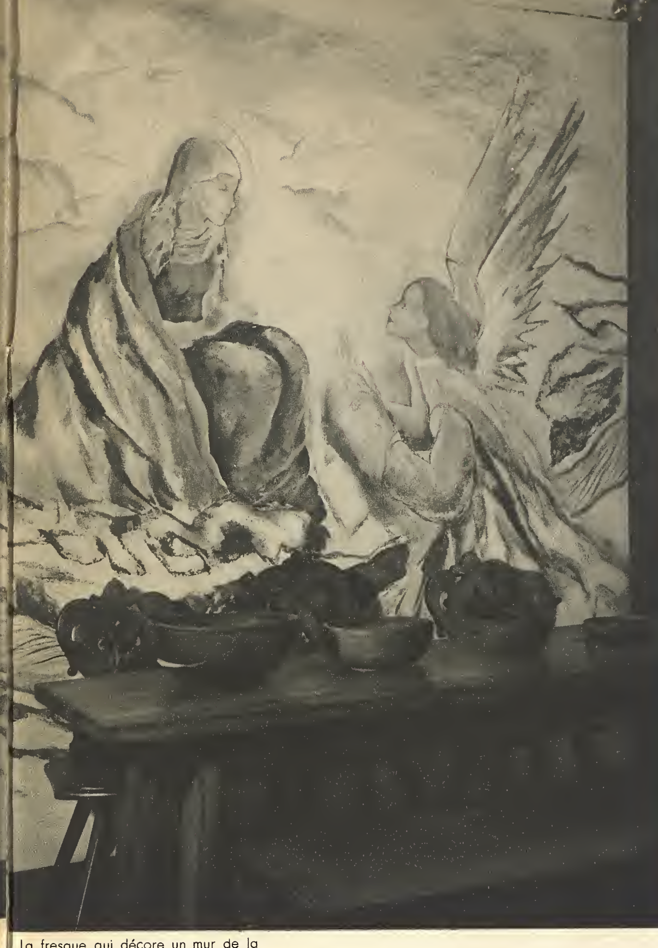
L'Art contemporain français, l'Art vivant d'André Salmon aura enfin un conservatoire digne d'un pays comme la France. Les palais de l'avenue de Tokio doivent être demain aussi fréquentés que notre Louvre.

A quelques mètres de là, sur la place de l'Alma, la porte monumentale de l'architecte Marc Solotareff dresse vers le ciel ses pylônes de cinquante mètres, tout en bois de France. Ses bas-reliefs en bois sculpté rehausseront encore ce grand ouvrage original, qui allie heureusement l'élégance et la force. Qui donc disait que le bois avait dû céder devant le fer et le béton ?

Le *Mickiewicz* d'Antoine Bourdelle fait passer un souffle de poésie entre les bras géants.

MARIETTE LYDIS
SON ART ET SES SECRETS

PAR FRANCIS DE MIOMANDRE





La fresque qui décore un mur de la salle à manger de Mme Mariette Lydis. Puis, la grande, la puissante artiste en divers endroits de son atelier où tout indique le goût le plus ferme et à la fois le plus délicatement féminin.

PHOTOS J. ROUBIER

★ Tous les artistes obéissent à la grande loi du renouvellement. tous sentent que le salut est là. Mais certains tournent la difficulté : en changeant de sujets ou bien en adoptant une technique étrangère. Je crois, pour ma part, reconnaître les plus grands à ceci qu'ils se contentent de persévérer dans leur voie, d'approfondir leur domaine au lieu de l'étendre, d'ajouter des variations de plus en plus riches et de plus en plus significatives à leurs thèmes essentiels.

★ Ainsi Mariette Lydis, dont les progrès chaque année m'étonnent, sans que je puisse dire, d'une année à l'autre, en quoi ils consistent. Chaque fois un peu plus de ferveur, chaque fois un peu plus d'humanité.

★ Une certaine cruauté, ou plus exactement une certaine curiosité de clinicien impassible devant les tares du corps humain moderne (victime de qui sait quelles hérédités incontrôlables), un certain détachement d'ailleurs propice au travail, ont peu à peu cédé à une sorte d'émotion encore très réticente, très pudique, mais que l'on sent d'autant plus forte et plus profonde. Cette émotion, une fois qu'on a décelé sa subtile présence, on la retrouve partout : aussi bien dans les nus pitoyables de ses faubouriennes mal nourries que dans les effigies exquises de ses patriciennes raffinées, dans ses figures enfantines, traitées comme des bouquets, dans ses fleurs, si vivantes, presque humaines, dans ses têtes d'expression (gamme infinie allant de l'extase mystique à la plus lourde perversité, par tous les intermédiaires psychiques), dans ses animaux caressés, si je puis dire, au passage, d'une main franciscaine, dans ses compositions visionnaires enfin, où surgissent, au milieu de troubles lueurs, des masques empreints d'un effarement presque sacré.

★ Cette émotion, aucun risque qu'elle devienne jamais la chose un peu suspecte qu'on nomme la sentimentalité. Contre un tel danger, Mariette Lydis est défendue par son tact, et aussi par sa lucidité, sans cesse plus aiguë, plus vive, et par la force qui la pousse à chercher sans cesse ce qu'il y a derrière les apparences, ce je ne sais quoi, ce secret qui affleure à leur surface en réponse à l'interrogation passionnée de l'artiste.

★ Il est significatif que cet art si net, si calligraphique, subisse toutes sortes de tentations qui cherchent à le séduire, à l'égarer hors de ses limites. Par exemple l'appel du mystère, si évident dans ses œuvres les plus récentes. Mais, tel le héros des contes protégé contre tout par sa formule magique, Mariette Lydis avance au milieu de la forêt des épouvantes avec la double assurance de son ingénuité de femme, de son infaillibilité de peintre. Ainsi peut-elle se risquer sans crainte dans les domaines terribles où règnent les maîtres de l'angoisse. Tel ce Hogarth qu'elle aime, et qui eût reconnu sa fille spirituelle dans la tragique illustration de *The Beggar's opera*.

★ C'est ainsi qu'idéalement je me la figure, entrant au pays des truands, des aveugles et des larves avec son innocent cortège de banquistes, de funambules, de fillettes, de poupées, de fleurs, d'animaux aux pelages doux et aux yeux purs, de mappemondes imaginaires, afin de charmer, nouvel Orphée, les habitants de ces enfers et de les intégrer, doucement, dans l'univers plausible où nous vivons...

LE SALON DES MÉDECINS

PAR OCTAVE BÉLIARD





André Thérive et le Dr Mathieu-Pierre Weil. Dans le coin droit de la page gauche, Léon-Paul Fargue.

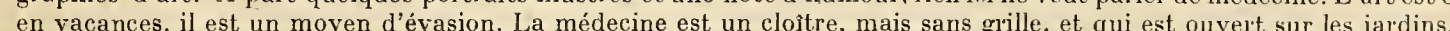
PHOTOS J. ROUBIER

Le dix-septième Salon des Médecins s'est ouvert, dans la Galerie Bernheim Jeune, au 83 du Faubourg-Saint-Honoré. L'atmosphère en est heureuse et sympathique. Les exposants, dont le nombre dépasse cent cinquante, cultivent les beaux-arts avec désintéressement, ce qui est une garantie d'indépendance et de sincérité, deux mérites que les calculs du commerce ou de l'ambition ne laissent pas à tous les professionnels. Et l'on serait immédiatement détrompé si l'on avait cru pénétrer dans un milieu d'amateurs qui s'improvisent. Je ne vois là qu'œuvres d'artistes authentiques, possédant les ressources de leur art, les habiletés du métier et exprimant par elles une vérité personnelle, un sentiment affiné de la nature.

Je suis sûr d'avoir donné à chaque objet exposé une attention que les trois salles ne fatiguèrent point et, ne pouvant tout citer, je ne veux pas dire mes préférences, non pas seulement à cause des déceptions que je causerais peut-être, mais surtout pour le regret que mes omissions me donneraient à moi-même.

Les paysages surtout sont nombreux. L'œil du médecin, fait à l'observation, sait recueillir des aspects. Voici vingt ciels différents de France, éclairant un Nord crayeux, des visions de Champagne, de Lorraine et d'Alsace, l'heureuse Bourgogne, les cimes neigeuses et les lacs alpestres, la tendresse du Valois, les estuaires normands, l'austérité architecturale des rochers marins ou les frais sous-bois de Bretagne, l'harmonie basque ; et puis l'éclat du Languedoc, de la Provence et de la Corse ; des coins de Méditerranée plus lointaine, africains, italiens, grecs ; des coins suisses. Et Paris avec ses reliefs et sa vie de foule. Rarement l'anecdote puérile, presque jamais la composition. On a évoqué affectueusement une maison, une église, un arbre fleuri, une humidité, une saveur, une odeur du pays où l'on naquit, où l'on s'est fixé, plus rarement de celui où l'on passe en voyage. On n'imagina rien, on sut voir et s'émouvoir. Et ce sont des tableautins à l'huile, d'exquises aquarelles, quelques-unes curieusement simplifiées, d'autres minutieuses ou caressées.

Voici la petite âme des objets familiers, les natures-mortes savoureuses, les fruits pulpeux, les brassées de fleurs vivantes. Et des toiles à personnages, des attitudes, des gestes, des types, dans de beaux modelés lumineux. Quelques excellents portraits, à la brosse, ou au crayon, et des miniatures. Il y a le canton des humoristes. Et là où s'arrêtent le dessin et la peinture, s'affirment l'ébauchoir, le ciseau et la gouge. L'art du statuaire et celui du médailliste sont représentés par des œuvres peu nombreuses, mais de qualité. De belles reliures emplissent des vitrines ; une section « de presse médicale » expose des pages luxueuses ; on se penche sur des photographies d'art. A part quelques portraits illustres et une note d'humour, rien ici ne veut parler de médecine. L'art est ce qui met l'esprit en vacances, il est un moyen d'évasion. La médecine est un cloître, mais sans grille, et qui est ouvert sur les jardins.















Dans l'angle gauche et de gauche à droite, le Dr Devraigne, le Dr Besançon, le Dr Briau qui représentait le Ministre de la Santé, et le Dr Heuyer. Au-dessous, le Dr Viau (assis), collectionneur fameux, et, de haut en bas, André Thérive et le Dr Mathieu-Pierre Weil. Dans le coin droit de la page gauche, Léon-Paul Fargue.

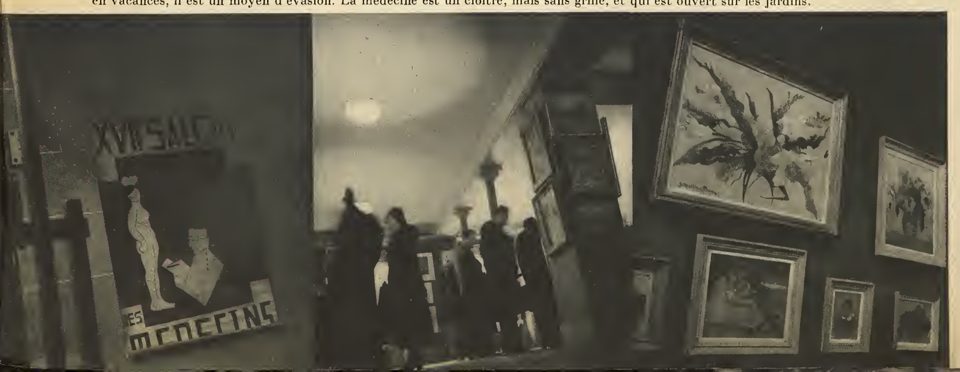
PHOTOS J. ROUBIER

Le dix-septième Salon des Médecins s'est ouvert, dans la Galerie Bernheim Jeune, au 83 du Faubourg-Saint-Honoré. L'atmosphère en est heureuse et sympathique. Les exposants, dont le nombre dépasse cent cinquante, cultivent les beaux-arts avec désintéressement, ce qui est une garantie d'indépendance et de sincérité, deux mérites que les calculs du commerce ou de l'ambition ne laissent pas à tous les professionnels. Et l'on serait immédiatement détrompé si l'on avait cru pénétrer dans un milieu d'amateurs qui s'improvisent. Je ne vois là qu'œuvres d'artistes authentiques, possédant les ressources de leur art, les habiletés du métier et exprimant par elles une vérité personnelle, un sentiment affiné de la nature.

Je suis sûr d'avoir donné à chaque objet exposé une attention que les trois salles ne fatiguèrent point et, ne pouvant tout citer, je ne veux pas dire mes préférences, non pas seulement à cause des déceptions que je causerais peut-être, mais surtout pour le regret que mes omissions me donneraient à moi-même.

Les paysages surtout sont nombreux. L'œil du médecin, fait à l'observation, sait recueillir des aspects. Voici vingt ciels différents de France, éclairant un Nord crayeux, des visions de Champagne, de Lorraine et d'Alsace, l'heureuse Bourgogne, les cimes neigeuses et les lacs alpestres, la tendresse du Valois, les estuaires normands, l'austérité architecturale des rochers marins ou les frais sous-bois de Bretagne, l'harmonie basque ; et puis l'éclat du Languedoc, de la Provence et de la Corse ; des coins de Méditerranée plus lointaine, africains, italiens, grecs ; des coins suisses. Et Paris avec ses reliefs et sa vie de foule. Rarement l'anecdote puérile, presque jamais la composition. On a évoqué affectueusement une maison, une église, un arbre fleuri, une humidité, une saveur, une odeur du pays où l'on naquit, où l'on s'est fixé, plus rarement de celui où l'on passe en voyage. On n'imagina rien, on sut voir et s'émouvoir. Et ce sont des tableautins à l'huile, d'exquises aquarelles, quelques-unes curieusement simplifiées, d'autres minutieuses ou caressées.

Voici la petite âme des objets familiers, les natures-mortes savoureuses, les fruits pulpeux, les brassées de fleurs vivantes. Et des toiles à personnages, des attitudes, des gestes, des types, dans de beaux modelés lumineux. Quelques excellents portraits, à la brosse, ou au crayon, et des miniatures. Il y a le canton des humoristes. Et là où s'arrêtent le dessin et la peinture, s'affirment l'ébauchoir, le ciseau et la gouge. L'art du statuaire et celui du médailliste sont représentés par des œuvres peu nombreuses, mais de qualité. De belles reliures emplissent des vitrines ; une section « de presse médicale » expose des pages luxueuses ; on se penche sur des photographies d'art. A part quelques portraits illustres et une note d'humour, rien ici ne veut parler de médecine. L'art est ce qui met l'esprit en vacances, il est un moyen d'évasion. La médecine est un cloître, mais sans grille, et qui est ouvert sur les jardins.



SPECTACLES

PAR HENRI DELORIÈRE

Quelques-uns des onze tableaux de "Victoria Regina", la très séduisante comédie de M. André Maurois et Mme Virginia Vernon, interprétée notamment par Gaby Morlay et Jacques Erwin. — A droite, "Chacun sa vérité", avec Mme B. Bovy.

Théâtre de la Madeleine : *Victoria Regina*, comédie de Laurence Housman, adaptée par André Maurois et Virginia Vernon. Onze tableaux d'un grand charme et qui dégagent une émotion très fine, très pudique, très anglaise. L'on s'est demandé pourquoi M. André Maurois n'avait pas écrit une pièce, ne disons pas plus ambitieuse, mais entièrement de son cru. La vérité est celle-ci : l'éminent écrivain, un jour, prend le plus vif plaisir à lire le livre de Laurence Housman ; il est séduit par l'idée d'en tirer une comédie ; là-dessus, Mme Virginia Vernon, qui a été pareillement séduite, vient lui proposer d'écrire cette pièce en collaboration ; l'auteur de *Disraëli*, enchanté de cette rencontre d'idées, accepte la proposition. Et voilà la simple origine d'une pièce des plus agréables à voir et à entendre. *Victoria Regina* nous rappelle d'ailleurs que la reine Victoria forma avec le prince Albert le couple le plus tendrement et honnêtement bourgeois qui se puisse imaginer ; que ce ménage se consacra entièrement au bien de l'Angleterre ; que le loyalisme affectueux du peuple anglais pour ses souverains est quelque chose de très beau, de très émouvant. Faits historiques utiles à méditer et qui inclinent à se demander (question, non pas de régime, mais selon nous, d'interprétation d'un régime) comment un autre grand peuple a pu en arriver à substituer à sa devise officielle ces mots extraordinaires : Défense d'aimer ! Mais revenons à la Madeleine pour constater que Mme Gaby Morlay y déploie un incomparable talent et qu'elle y est parfaitement secondée par M. Jacques Erwin et une troupe toute excellente.

PHOTOS GASTON PARIS

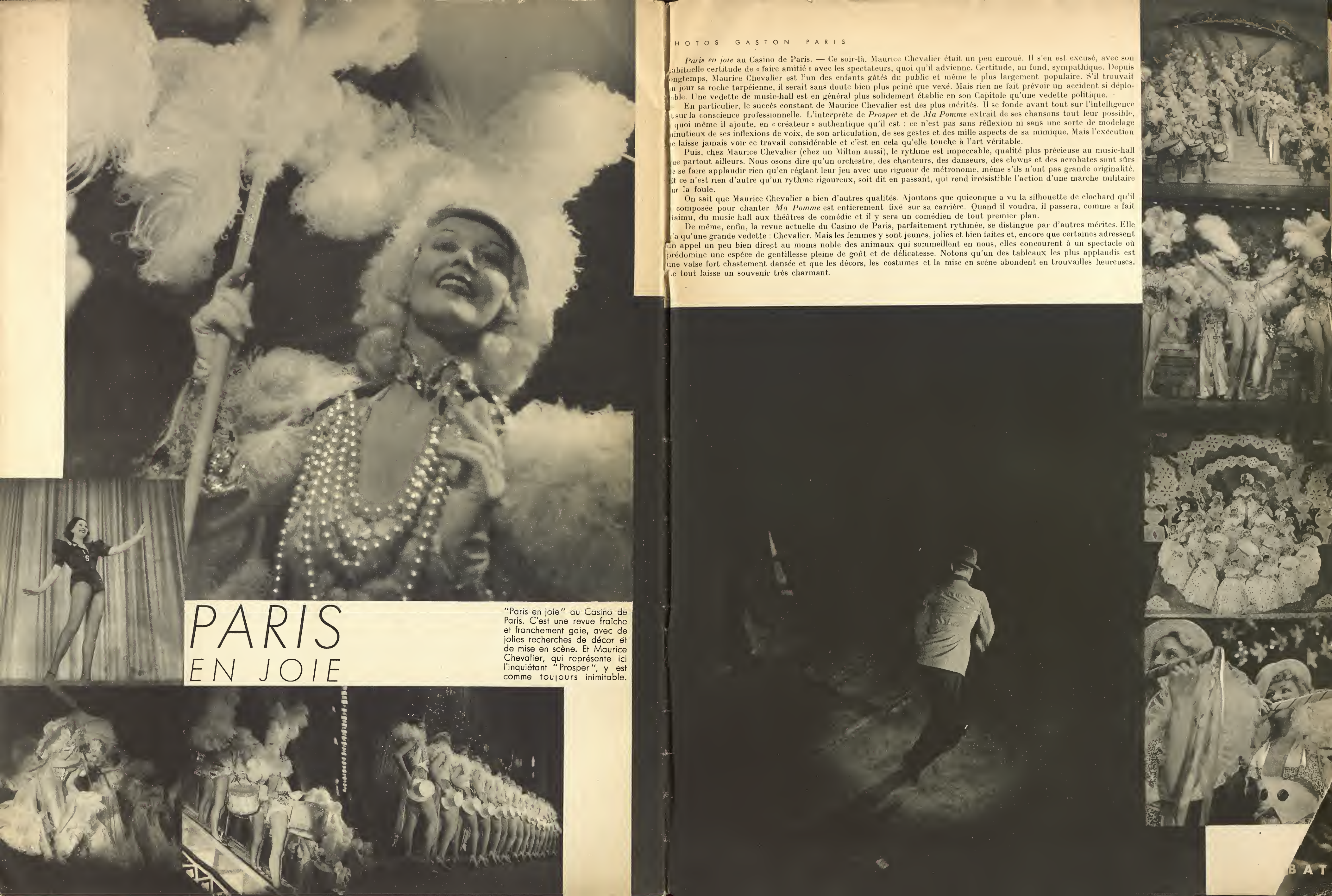


Comédie-Française : *Chacun sa vérité*, de Pirandello. — On est émerveillé par l'intelligence de l'auteur et le talent de ses interprètes (Mme Berthe Bovy et M. Ledoux en tête), par l'inoubliable singularité des principaux personnages, par la peinture d'un milieu provincial qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et qui en est puni par la persistance du mystère qu'il veut pénétrer. L'on est pourtant un peu agacé, si l'on a soif d'idées claires. Mais Pirandello a été un grand auteur dramatique et la Comédie-Française s'honore donc en honorant sa mémoire.

Théâtre Marigny : *Tovaritch*, de Jacques Deval. — Cinq cents représentations n'avaient pas épuisé la vogue de cette très bonne comédie : elle est toujours l'occasion d'un éclatant succès pour Mlle Popesco et M. Lefaur.

Salle Gaveau : Jane Ponty. — La belle cantatrice vient de faire applaudir cette voix ample et riche qui nous paraissait, l'an dernier, la destiner au théâtre. On annonce justement qu'elle va jouer *La Veuve Joyeuse*. Cet ouvrage pourrait bien être pour Jane Ponty le point de départ d'une carrière lyrique de premier plan.





PARIS EN JOIE

"Paris en joie" au Casino de Paris. C'est une revue fraîche et franchement gaie, avec de jolies recherches de décor et de mise en scène. Et Maurice Chevalier, qui représente ici l'inquiétant "Prosper", y est comme toujours inimitable.

HOTOS GASTON PARIS

Paris en joie au Casino de Paris. — Ce soir-là, Maurice Chevalier était un peu enroué. Il s'en est excusé, avec son abituelle certitude de « faire amitié » avec les spectateurs, quoi qu'il advienne. Certitude, au fond, sympathique. Depuis ongtemps, Maurice Chevalier est l'un des enfants gâtés du public et même le plus largement populaire. S'il trouvait n jour sa roche tarpéienne, il serait sans doute bien plus peiné que vexé. Mais rien ne fait prévoir un accident si déplorable. Une vedette de music-hall est en général plus solidement établie en son Capitole qu'une vedette politique.

En particulier, le succès constant de Maurice Chevalier est des plus mérités. Il se fonde avant tout sur l'intelligence t sur la conscience professionnelle. L'interprète de *Prosper* et de *Ma Pomme* extrait de ses chansons tout leur possible, quoi même il ajoute, en « créateur » authentique qu'il est : ce n'est pas sans réflexion ni sans une sorte de modelage inutieux de ses inflexions de voix, de son articulation, de ses gestes et des mille aspects de sa mimique. Mais l'exécution e laisse jamais voir ce travail considérable et c'est en cela qu'elle touche à l'art véritable.

Puis, chez Maurice Chevalier (chez un Milton aussi), le rythme est impeccable, qualité plus précieuse au music-hall ue partout ailleurs. Nous osons dire qu'un orchestre, des chanteurs, des danseurs, des clowns et des acrobates sont sûrs e se faire applaudir rien qu'en réglant leur jeu avec une rigueur de métronome, même s'ils n'ont pas grande originalité. t ce n'est rien d'autre qu'un rythme rigoureux, soit dit en passant, qui rend irrésistible l'action d'une marche militaire ur la foule.

On sait que Maurice Chevalier a bien d'autres qualités. Ajoutons que quiconque a vu la silhouette de clochard qu'il composée pour chanter *Ma Pomme* est entièrement fixé sur sa carrière. Quand il voudra, il passera, comme a fait Raimu, du music-hall aux théâtres de comédie et il y sera un comédien de tout premier plan.

De même, enfin, la revue actuelle du Casino de Paris, parfaitement rythmée, se distingue par d'autres mérites. Elle 'a qu'une grande vedette : Chevalier. Mais les femmes y sont jeunes, jolies et bien faites et, encore que certaines adressent un appel un peu bien direct au moins noble des animaux qui sommeillent en nous, elles concourent à un spectacle où prédomine une espèce de gentillesse pleine de goût et de délicatesse. Notons qu'un des tableaux les plus applaudis est une valse fort chastement dansée et que les décors, les costumes et la mise en scène abondent en trouvailles heureuses. e tout laisse un souvenir très charmant.

BAT



VAL DE LOIRE

Monsieur Camille Chautemps, Ministre d'Etat, inaugura cette séduisante, cette alléchante « Exposition du Val de Loire », installée dans la gare d'Orsay à titre d'invitation au voyage. Un cortège officiel, mêlé, sans façon, de journalistes, parut prendre le plus cordial agrément à « vernir » les maquettes de châteaux — Langeais, Chambord, Azay-le-Rideau, Chenonceaux, etc. — les peintures et photographies de sites, les faïences de Gien et de Blois, les beaux spécimens d'édition envoyés de Tours par les maîtres-imprimeurs Arrault... et n'accorda pas moins de sympathie aux bataillons de bouteilles — muscadet, saumur, vouvray, pinot gris, sauvignon, etc. — aux nonnettes et aux rillettes, aux sardines de Nantes et aux bonbons de Bourges : toutes choses qui parlaient aux yeux fort éloquemment du Jardin de la France, de ses charmes et de ses richesses.

L'on entendit ensuite M. Maurice Bedel célébrer la Loire, ses plages de sable, doré chapelet de stations balnéaires, et ses bras ombreux qu'aiment les pêcheurs, ces philosophes.

Le célébrant employait le langage à la fois le plus simple et le plus finement élégant, et son élocution tranquille et sûre évoquait avec tant de vérité les doux privilèges d'une région bénie entre toutes, que l'auditoire trouva tout naturel ce vœu adressé par l'écrivain à l'homme d'Etat qui l'écoutait : que la S. D. N. se transportât de Genève dans le Val de Loire, afin d'y puiser des conseils de douceur, de paix, de sagesse.

M. Camille Chautemps, Tourangeau lui aussi, et maniant, comme on sait, la parole en maître, s'associa à ce vœu, sans toutefois se flatter de pouvoir le réaliser. Mais il annonça la prochaine visite d'éminents Britanniques qu'il avait invités à venir en grand nombre goûter l'exquis repos du corps et de l'esprit — si propre à rendre sereines et justes les pensées politiques — que dispensent les bords de la Loire.

PHOTOS JEAN ROUBIER



LE DIRECTEUR-GÉRANT : Dr FRANÇOIS DEBAT GRAV. ET IMP. E. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE, PARIS

toutes insuffisances rénales

2 FORMES :

ampoules buvables

1 à 2 par jour

dragées complexes

2 à 8 par jour



LA REVUE DU MEDECIN

30 AVRIL 1937 ■ DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT



dues au surmenage
physique ou intellectuel

Elixir
complexe
de

DU Dr DEBAT

TONIQUE
NEURO-ORGANIQUE

Réveille l'appétit
Stimule les forces
Combat toutes
les déficiences

Laboratoires du Dr DEBAT
60, Rue de Monceau, PARIS
R.8524

une cuillerée à soupe avant chaque repas

toutes insuffisances rénales

2 FORMES :

ampoules buvables

1 à 2 par jour

dragées complexes

2 à 8 par jour




dermatoses non infectées
dermatoses suppurées
dermatoses rebelles
prurits rebelles
dermatoses suintantes
hémorroïdes
INOTYOL
du Dr DEBAT
INOSEPTA
inoxémol
DEBAT
SÉDOTYOL
Siliplastine
pommade Inséva

30 AVRIL 1937

SOMMAIRE



PHOTO PIERRE BOUCHER

LA REVUE DU MÉDECIN

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

RÉDACTION-ADMINISTRATION : 60, RUE DE MONCEAU

PRIX : 5 FRANCS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 50 FRANCS
ÉTRANGER : 50 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS

ÉDITION D'ART ET MÉDECINE



UN CHAMP DE TULIPES

PAR OCTAVE BÉLIARD

Il est à croire que la vue de ces vastes champs de tulipes sera une révélation pour la plupart des Français et même pour beaucoup de Parisiens. Le hasard fait que la gracieuse jeune fille ici représentée a quelque chose d'un peu nordique. Nous sommes pourtant en Seine-et-Oise !

PHOTOS SCHALL

A CONDITION de n'exiger ni les canaux ni les moulins, on peut en ce moment, sans s'éloigner de Paris, s'emplir l'œil d'une vision de Hollande. Vous choisissez de préférence l'un de ces jours voilés de gris qui invitent les couleurs à chanter. Vous traversez bravement le décor maussade de la banlieue Nord jusqu'au delà de l'aéroport du Bourget. Et soudain la plaine unie de Gonesse, au bord de la route, paraît immensément couverte d'un tapis floral dont on eût cru la splendeur réservée aux printemps de Haarlem. Sur une aire de quinze hectares viennent de s'ouvrir des millions de tulipes qui eurent en effet des aïeules néerlandaises, mais qui sont bien nôtres, depuis cinq ans que MM. Richebois ont inauguré en cet endroit la culture intensive des « Tulipes de France ».

Parmi les deux cent cinquante variétés qui constituent à ce jour la collection, la plupart ont sans doute pris naissance ici ; car il s'en crée perpétuellement de nouvelles et l'art n'épuisera vraisemblablement pas les combinaisons possibles de formes et de couleurs. En portant sur une fleur le pollen d'une autre, on se donne le plaisir raffiné de préparer chaque année tout un avenir de chefs-d'œuvre inédits, sans qu'on ose prévoir quelle réponse fera la Nature ainsi sollicitée. Il y a même des surprises ménagées par les visites furtives qu'ont faites aux corolles les insectes porteurs de fécondants messages, et l'oignon, tout semblable aux autres, qui sera mis en terre l'an prochain est un petit œuf d'où l'on ne sait quel beau monstre sortira. Le jardinier, examinant minutieusement les rangs serrés des sœurs tulipes exactement pareilles, va tomber en arrêt devant un échantillon dont les singularités, nuance, chatoiement, taches, rayures, seraient presque imperceptibles pour des profanes. Le bulbe qui a produit cette merveille est provisoirement unique au monde et vaudrait un prix fou ; les années suivantes, il se multipliera par doublement et par caïeux ; ses rejetons ne seront plus vendus que vingt francs et plus tard encore vingt centimes. La passion du collectionneur pour le rare crée ainsi des échelles de valeurs que le peintre et le poète veulent ignorer. Car les tulipes les plus reproduites pourraient bien être les plus belles et nos yeux éblouis ne choisissent pas.

Nous ne voyons que l'enchantement qui vient de transformer pour un mois ou deux la plaine monotone en une palette miraculeuse. Des lignes ondulent jusqu'à l'horizon, de choses vivantes, en groupes d'un blanc crémeux ou d'un bistre profond, en zones teintées de toutes les nuances de l'écharpe d'Iris, depuis les violets endeuillés jusqu'aux vermillons éclatants, des pourpres vineuses aux roses tendres, en passant par les verts-nil, les jaunes d'œuf, les saumons, les carmins... Tout cela uni, tranché ou fondu ; ou rayé, maculé, jaspé, brodé, ourlé sur les bords, frisé, gaufré, dentelé... Et l'émotion du spectacle est également exquise, soit qu'on goûte en son ensemble cette harmonie colorée, soit qu'on se penche au hasard vers l'une ou l'autre des notes dont elle est faite.



Les enfants de l'Ecole maternelle de Suresnes, en récréation, à la gymnastique rythmique, dans leur salle à manger, dans leur piscine, au travail (un travail rendu plaisant), etc... A les voir, d'aucuns qui grisonnent, se disent · " Nous n'avons pas connu ça, jadis!... ".

ENFANCE HEUREUSE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

A L'ÉCOLE maternelle de Suresnes, quelle est la principale fonction de Mme Maudry, directrice, et des « maîtresses » qui l'entourent ? C'est, simplement (mais tout le bienfait de l'Ecole en dépend), d'*aimer* les enfants qui leur sont confiés. Cela se voit et s'entend dans les gestes, les regards, les inflexions de voix de ces femmes dévouées. Leurs traits auraient cette gravité qu'imprime toujours un haut sentiment du devoir, si une évidente vocation ne les faisait sourire.

Ainsi paraît facile au profane une tâche qui est, en réalité, une mission des plus ardues, complexes, délicates.

Les enfants ont de deux à six ans ! L'on observe pourtant sans trop s'étonner, au premier abord, qu'ils sont parfaitement propres, qu'ils ont des mains et des visages nets, un maintien à la fois libre et discipliné, de francs regards — et des cahiers merveilleusement



PHOTOS
J. ROUBIER





ENFANCE HEUREUSE

Les enfants de l'Ecole maternelle de Suresnes, en récréation, à la gymnastique rythmique, dans leur salle à manger, dans leur piscine, au travail (un travail rendu plaisant), etc... A les voir, d'aucuns, qui grisonnent, se disent · "Nous n'avons pas connu ça, jadis!...".

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

A L'ÉCOLE maternelle de Suresnes, quelle est la principale fonction de Mme Maudry, directrice, et des « maîtresses » qui l'entourent? C'est, simplement (mais tout le bienfait de l'Ecole en dépend), d'*aimer* les enfants qui leur sont confiés. Cela se voit et s'entend dans les gestes, les regards, les inflexions de voix de ces femmes dévouées. Leurs traits auraient cette gravité qu'imprime toujours un haut sentiment du devoir, si une évidente vocation ne les faisait sourire.

Ainsi paraît facile au profane une tâche qui est, en réalité, une mission des plus ardues, complexes, délicates.

Les enfants ont de deux à six ans ! L'on observe pourtant sans trop s'étonner, au premier abord, qu'ils sont parfaitement propres, qu'ils ont des mains et des visages nets, un maintien à la fois libre et discipliné, de francs regards — et des cahiers merveilleusement



tenus ; qu'ils savent, encore très près de l'âge des balbutiements, que 4 papillons bleus + 3 papillons bleus font 7 papillons bleus, et comment germe une lentille ou s'épanouit un bourgeon de marronnier ; qu'ils dessinent avec exactitude les phases de la germination ou de la pousse ; qu'ils peignent à l'aquarelle le motif d'une broderie ou d'un tapis et même qu'ils trament de leurs petits doigts, sur un métier à leur taille, celui-ci ou celle-là ; qu'ils exécutent en chantant, avec un très suffisant souci de la mesure, de gracieuses gymnastiques rythmiques ; qu'ils pelotent des brins de raphia diversement teintés (çà, c'est le « jeu sensoriel » des moins de trois ans) sur des lames de carton, pour en faire des paniers tressés ; qu'ils modèlent dans de la pâte plastique un menu troupeau d'éléphants, à l'image de ceux d'un cirque qui passa ; qu'ils assemblent avec une fructueuse attention les lettres ou les chiffres en bois qui forment des mots ou des nombres...

Mais l'on évalue ensuite le travail préalable de leurs initiatrices. Et l'on admire ! Tous les jeux, les puzzles ingénieux qui apprennent à lire, à écrire et à compter, ce sont elles, à la fois institutrices, dessinatrices, brodeuses — et musiciennes — qui les fabriquent.

Mais la meilleure preuve de leur vocation, c'est encore dans les yeux puérils qu'on la découvre : des yeux sans crainte, sans dissimulation, des yeux tous confiants, au demeurant fort éveillés, où brille, comme sur les joues, la santé.

La santé ! L'on sait ce qu'elle doit, physiquement, à l'admirable effort de M. Henri Sellier, authentique fondateur, quasi-inventeur et en tout cas réalisateur d'un Suresnes scolaire et « social » qui paraît bien être un modèle insurpassable. L'Ecole maternelle Wilson, entre autres constructions, est un véritable palais de l'hygiène, de l'air abondant, de la lumière profuse — et du goût. Mais il y a la santé morale. Elle est dispensée par le cœur de quelques femmes. Là, les enfants s'éveillent à la joie de vivre. Là, les enfants sont *heureux*. Pensons à la grandeur de ce mot.

PHOTOS J. ROUBIER

MAILLOL AU TRAVAIL

PAR RAYMOND ESCHOLIER

Il y a quelques semaines, un grand couturier m'écrivait : « J'ai une passion, la sculpture. Maillol est mon dieu, et je sais que, grâce au Petit-Palais, nous allons avoir enfin une exposition complète de ce maître, l'un des plus grands qu'ait eus la statuaire française... En attendant, je suis le plus malheureux des hommes... Outre l'*Ile-de-France* et la *Liberté*, votre musée conserve une figure unique de Maillol, cette ravissante *Jeune Fille aux primevères*... Or, le Petit-Palais est fermé, pour permettre l'organisation de la grande exposition des Maîtres de l'Art indépendant. Alors, certains soirs, je stationne devant la grille close et, entre deux barreaux, je contemple, de loin, cette merveilleuse captive du maître de Banyuls... Ne pourrais-je la voir d'un peu plus près? »

J'ai été assez heureux pour exaucer le vœu de cet arbitre des élégances, et, par surcroît, celui-ci a pu contempler quelques-uns des dessins, des sanguines, des pastels qui, demain, feront l'admiration du monde entier, rassemblé à Paris. Je n'oublierai jamais son enchantement.

Qu'eût-il dit, ce fanatique de Maillol, s'il lui avait été donné de suivre depuis un an le labeur extraordinaire de ce jeune sculpteur de soixante-quinze ans (je dis : jeune sculpteur, car en effet, Aristide Maillol, peintre tout d'abord et que Gauguin libéra du joug de l'Ecole, ne mania l'ébauchoir que vers la quarantaine)? A quels élans d'enthousiasme se fût abandonné cet admirateur s'il avait pu assister, dans l'atelier de Banyuls, à l'éclosion de cette splendide femme couchée, commandée par l'Etat, qui tout d'abord ne fut qu'une charmante figurine, modelée dans la terre du Roussillon, la même où mûrit le divin rancio qu'on déguste chez Maillol ?

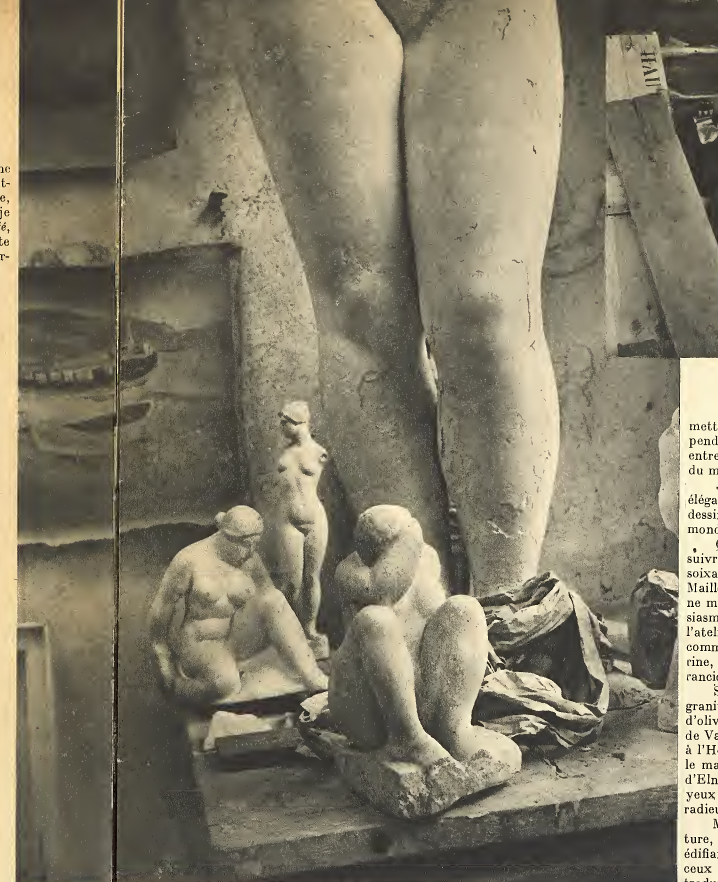
Sur cette côte vermeille, découpée par la mer violette dans le granit rouge, sur ce sol argenté, hérissé de figuiers de Barbarie, ombragé d'oliviers, de citronniers et de chênes-lièges, que gardent les vieux forts de Vauban et le neigeux Canigou, sur cette terre catalane si semblable à l'Hellade, parmi tant de nobles figures taillées dans la pierre ou dans le marbre des Pyrénées, et qui sont l'honneur de Perpignan, de Céret, d'Elne, de Port-Vendres, de Banyuls, le maître à la barbe fleurie et aux yeux de pervenche continue à pétrir des esquisses sublimes, d'une radieuse jeunesse.

Mais ses intimes savent que celui-là qui, avant d'aborder la sculpture, fut un grand artisan, teignant lui-même les soies de ses tapisseries, édifiant de ses mains habiles le four où cuire ses faïences, n'est pas de ceux qui abandonnent à des praticiens, si habiles soient-ils, le soin de traduire dans le marbre ou la pierre la pensée créatrice du modeleur.

Il fallait voir Maillol, au dernier automne, il faut le voir maintenant, au printemps, dans ses ateliers de Marly ou de Monval, penché sur la pierre de la grande figure commandée par l'Etat ou sur le marbre antique, rapporté par lui de Grèce, et qui sera l'éblouissante *Pomone*, acquise par la Ville de Paris.

Quelle ardeur au travail, quelle sûreté de main, quelle jeunesse quand il manie le ciseau et le marteau !

Maillol taillant la pierre ou le marbre pour en faire jaillir une belle déesse, c'est un des spectacles les plus exaltants que puisse offrir la vie de ce monde aux fervents de la beauté.



La grande photographie de gauche représente Maillol dans son atelier, terminant "La Montagne". Ci-dessous, "l'Ile-de-France". En haut, une Vénus et une partie des "Trois nymphes", œuvre toute nouvelle de l'éminent artiste, que l'on verra prochainement entre beaucoup d'autres, au Petit-Palais.

PHOTOS BRASSAÏ



GLOIRE DES GOBELINS

PAR CAMILLE MAUCLAIR



En des jours lointains, au XVe siècle, les frères Gobelin, teinturiers de Reims, vinrent fonder aux portes de Paris une industrie analogue à celle qui honorait déjà en Arras la créatrice de ces tapisseries que les Italiens appelaient « arazzi » et dont le renom s'étendait dans toute l'Europe. Les Gobelins s'installèrent sur les bords de cette petite rivière de Bièvre, chère aux corroyeurs, que Huysmans a si bien décrite. Des merveilles de patience et de goût naquirent en ces logis que Louis XIV acheta, et auxquels il assura un plein épanouissement. La manufacture royale, après lui, déclina ; sous la Révolution, elle fut misérable, l'Empire la releva, la Restauration lui adjoignit les tapis de l'ancienne Savonnerie. Des générations d'artisans d'art disciplinés, scrupuleux et savants y perpétuèrent en silence les plus nobles traditions corporatives, génératrices de chefs-d'œuvre dans une forme qui donne à la liaison entre le tableau décoratif et la peinture murale les plus fortes chances de durée. La République ne s'en est pas désintéressée. Elle a tenté de concilier le culte du passé et l'esprit novateur. Nous verrons à l'Exposition de magnifiques pièces d'autrefois. On nous donnera à juger aussi un choix d'ouvrages dont les cartons furent demandés à des peintres contemporains, se fiant à la maîtrise technique et à la sagesse des ouvriers pour une traduction plausible de leurs hardiesses.

De chers souvenirs s'attachent pour moi à cette antique maison, où il semble que soit demeurée l'âme impérieuse du Roi-Soleil. Elle comporte un Musée qu'on a rebâti, rajeuni, et où ma jeunesse a souvent admiré des morceaux dignes de ce que les palais d'Italie ou d'Espagne peuvent offrir de plus illustre, Musée où les étrangers viennent trop peu et qui m'était un précieux « asylum pacis ». Il y a une école de dessin, un laboratoire de teinturerie, des salles où des milliers de petits fuseaux présentent des laines d'une incroyable variété de nuances, des ateliers de rentrayage pour les tapisseries blessées par le temps corrosif. Et il y a surtout ces galeries où des hommes taciturnes, tantôt penchés sur les métiers horizontaux de basse lice, tantôt debout derrière les treillis de haute lice pareils à des harpes, tissent à l'envers des figures qu'ils ne voient pas, comme les fantômes des idées dans la caverne de Platon. J'ai souvent parlé avec curiosité et respect à ces modestes, amoureux de leur tâche, imbus du scrupule et de l'honneur professionnels, qui m'évoquaient ce qu'il y a de plus élevé dans l'artisanat d'art, cette force impérissable de la vieille France. J'ai eu aux Gobelins de longs entretiens avec le fier et probe écrivain qu'était mon cher Gustave Geffroy. En ces Gobelins où Clemenceau l'avait placé, il avait appelé Jaulmes, Jean Veber, Cappiello, et l'exquis Jules Chéret, entre d'autres qui, sur ses conseils, apportèrent des notes frémissantes, et dessinèrent de nouveaux sourires sur le visage du Passé toujours vivant.

A gauche, le tissage. Ci-dessous, retouche d'une tapisserie ancienne. A droite, la photo centrale représente un coin de la teinturerie des Gobelins. Les documents, pris récemment dans la célèbre manufacture, portent l'un des derniers témoignages d'un temps où la main communiquait sa vie à l'ouvrage, l'art se mêlait au métier.



PHOTOS GASTON PARIS

AQUARIUM

PAR F. ROUSSEL-DESPIERRES

Du milieu marin, à peu près invisible pour nous, l'aquarium offre une image transposée, qui, pour les espèces inférieures, du moins, est certainement exacte. Au Musée Océanographique de Monaco, par exemple, les compartiments ont été aménagés, avec un sens artistique aussi délicat que savamment informé, de manière que chacun d'eux représente un paysage réel, où sous la ligne des eaux se déroulent les scènes ordinaires de la vie animale.

Voici, agrippées à de minuscules rochers, des corolles vivantes, ouvertes, qui semblent sans organes, et dont frémissent les pétales roses, mauves, nacrés d'on ne sait quel désir, quel émoi charnel. Voici les cérianthes, aux tentacules filiformes, sans nombre, et qui s'agitent, avides d'invisibles proies. Voici les actinies, les anémones de mer, rutilantes, pourprées, fixées à la pierre, ou à demi-enfouies dans le sable et le gravier. La sole s'ensevelit, jusqu'à s'y confondre avec lui, dans le sable du fond ; la raie voyage, opaline, irisée, danse avec la grâce ondoyante d'une Loïe Fuller des eaux. L'amphioxus, le vertébré primitif, misérable déchet, par instants se secoue violemment dans la boue. Survivant venu du lointain des âges, le limule, à l'abri de ses boucliers d'un gris-vert, circule lentement. Rouges, lourdes, leurs cinq bras largement étalés, à peine rétractiles, lentement s'avancent les étoiles. Protégés par une forêt de lances, les oursins, grenats, violets, somnolent. Ici et là, leurs grêles branches, incarnadines, carminées, ivoirines, comme au hasard élancées, se dressent les tiges des coraux. Dans ces décors qu'aucun théâtre ne réaliserait, parmi ces êtres sans pensée, sans tourments, circulent, agiles, brillants, joyeux, comme pour une parade de guerre ou d'amour, les rois de la mer, les poissons, ceux des mers chaudes, ceux des mers tempérées. Parfois, ils ont des regards pour les spectateurs. Un mérou doré, ventru, au front vaste et haut, face plate, simiesque, humaine, s'arrêta un jour devant un homme d'Etat, — un étranger qui, à notre détriment, joua un grand rôle dans la nouvelle Europe. Gros, chauve, le nez court, les yeux saillants, la bouche large, l'illustre visiteur s'écria : « Mais c'est mon portrait ! » A demi-enroulés autour des rochers, les congres bruns, les murènes d'or, se balancent, souples, inquiétants, l'œil, la gueule cruels. Dans sa carapace hérissée, rose et affreuse, la rascasse semble songer. La pieuvre guette. Au Musée de Monaco, le Dr Oxner l'apprivoise. Au bout de deux ou trois semaines de leçons, elle a appris à rétracter ses bras, à se pelotonner dans la main ouverte du gardien ; comme une chatte, voluptueusement elle fait le gros dos, quand de sa main libre il la caresse, puis, très doucement, s'étire, saisit l'acompte qu'on lui sert, sur son repas.

L'incomparable féerie que le spectacle sous-marin ! Palissy l'a devinée. Mais quel Lucrèce ou quel Hugo en dira la poésie, en pressentira la philosophie ?



Du milieu marin, à peu près invisible pour nous, l'aquarium offre une image transposée... Au Musée Océanographique de Monaco, les compartiments ont été aménagés, avec un sens artistique aussi délicat que savamment informé, de manière que chacun d'eux représente un paysage réel.

PHOTO
ANDRÉ STEIN



PHOTO ANDRÉ STEINER

Dans ces décors qu'aucun théâtre ne réaliserait... circulent, agiles, brillants, joyeux, comme pour une parade de guerre ou d'amour, les rois de la mer, les poissons, ceux des mers chaudes, ceux des mers tempérées... L'incomparable féerie! Palissy l'a devinée. Mais quel Lucrèce ou quel Hugo en pressentira la philosophie?





HEUREUX EFFETS DU PANCRINOL

TRAITEMENT ADJUVANT DE LA TUBERCULOSE

La thérapeutique ne peut se borner à lutter contre l'infection tuberculeuse ; elle doit, parallèlement, traiter le tuberculeux.

Une médication moderne de la tuberculose prévoit deux luttes différentes :

a) lutte contre l'infection ● médication spécifique, chimiothérapique, active, qui peut, surtout pour la médication aurique, avoir des réactions brutales.

b) lutte contre le terrain tuberculeux ● le terrain tuberculeux implique qu'il y a généralement :

des insuffisances glandulaires, parmi lesquelles la plus importante est l'insuffisance hépatique (anergie hépatique de Fiessinger) ;

de l'anémie ;
de la déminéralisation ;
une perturbation du métabolisme nutritif.

Celle-ci se traduit par de l'*asthénie*, de l'anorexie, des troubles gastro-intestinaux, une chute du poids.

Avant toute médication spécifique, il est nécessaire de mettre l'organisme en état de la supporter.

Cet état indispensable est réalisé par la stimulation polyopothérapique provoquée par le *Pancrinol*.

La composition du Pancrinol.

Le double intérêt thérapeutique du *Pancrinol* réside dans le fait que, non seulement il donne au tuberculeux anémié les quatre extraits glandulaires totaux nécessaires, mais que cette association exalte les actions propres à chaque glande.

La proportion des glandes entrant dans la composition du *Pancrinol* est la suivante :

60 % *de foie*
20 % *de rate*
20 % *de rein et de capsule surrénale totale.*

L'action du Pancrinol.

En étudiant, point par point, l'action du *Pancrinol* sur les diverses fonctions déficientes, nous retrouverons le rôle plus précis de chaque extrait glandulaire. Cette étude permettra de comprendre les heureux effets que la Clinique a définis.

Action sur la stimulation endocrinienne générale.

La *désintoxication* est assurée par le *foie* et le *rein* qui jouent un rôle antitoxique. L'extrait rénal agit, en outre, sur le fonctionnement rénal du malade et, avec l'accroissement de la diurèse qu'il produit, permet l'élimination de l'urée, de l'acide urique, de tous les déchets dus à l'infection ou accrus par la chimiothérapie.

On comprend également, à présent où le syndrome hépato-rénal a été rencontré dans la plupart des infections, des toxi-infections et des intoxications, que l'association du foie et du rein est particulièrement indiquée pour en combattre les troubles.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'action particulière de l'*extrait de foie* dans l'*insuffisance hépatique*.

Action sur l'anémie.

On sait aujourd'hui qu'il existe une anémie de la tuberculose qui lui est secondaire et qui en dépend. (Levêque, Thèse, Paris, 1931)

L'anémie de la tuberculose, plus fréquente et plus marquée qu'on ne le croit généralement, a longtemps été méconnue.

Cependant, des numérations sanguines systématiques, pratiquées chez des tuberculeux, indiquent *une diminution à peu près constante du nombre des globules rouges et du taux de l'hémoglobine.*

Les extraits glandulaires qui entrent dans la composition du *Pancrinol* exercent une action favorable sur l'anémie de la tuberculose.

L'*extrait hépatique* renferme le *principe actif contre les anémies secondaires* (G.H. Whipple).

L'*extrait rénal* possède un *pouvoir hématopoïétique* d'activité comparable à celui contenu dans l'extrait hépatique (Lemaire, Mac Cann, Loeper).

L'*extrait de capsule surrénale totale*, par l'intermédiaire de l'adrénaline,
exerce une action remarquable sur la *reglobulisation* (Sergent).
raccourcit le temps de saignement et de coagulation (Aubertin, Labbé, Benda).
détermine la régularisation de la tension.

L'*extrait splénique*, enfin, a été le premier extrait d'organe dont l'action régénératrice au cours des anémies de la tuberculose fut mise en évidence (Ragain 1911, Monnier 1922, Bayle 1933, etc...)

Action sur la déminéralisation.

L'*extrait surrénal* et surtout l'*extrait splénique* régularisent le métabolisme du calcium et assurent son assimilation (Bayle, A. Delille, O. Fliegel).

Action sur les échanges nutritifs.

Les quatre extraits entrant dans la composition du *Pancrinol* agissent à la fois sur l'*assimilation* (fonction martiale, fonction hématopoïétique, etc.) et sur l'accroissement des éliminations.

Action particulière sur l'infection tuberculeuse.

L'extrait *hépatique* et l'extrait *surrénal* possèdent un pouvoir *bactéricide général.*
L'extrait *splénique* a, en outre, une *propriété anti-infectieuse* particulière dans les infections imputables au bacille de Koch.

Shalk, en 1928, constatait chez les animaux en expérience une augmentation de la réaction de défense après administration d'extraits spléniques.

Watson (Rev. of. Tuberc. 1933) ayant inoculé des animaux au bacille de Koch et en ayant traité un lot avec des extraits spléniques a observé, dans ce lot seulement, une survie très importante.

Dans les anémies de la tuberculose, l'action du Pancrinol est définie par ses résultats cliniques.

Dans la tuberculose pulmonaire, le *Pancrinol agit :*

sur le *poids* qui augmente rapidement,
sur la *température* qui diminue,
sur les *troubles digestifs*,
sur l'*asthénie.*

Il permet, en outre, l'action totale de la médication spécifique, dont il supprime les inconvénients éventuels.

Dans les tuberculoses osseuses et ganglionnaires l'action du *Pancrinol* est double :

Action générale, qui provoque l'atténuation ou la disparition des phénomènes généraux toxiques, fièvres, diarrhées rebelles, signes d'envahissement infectieux ;

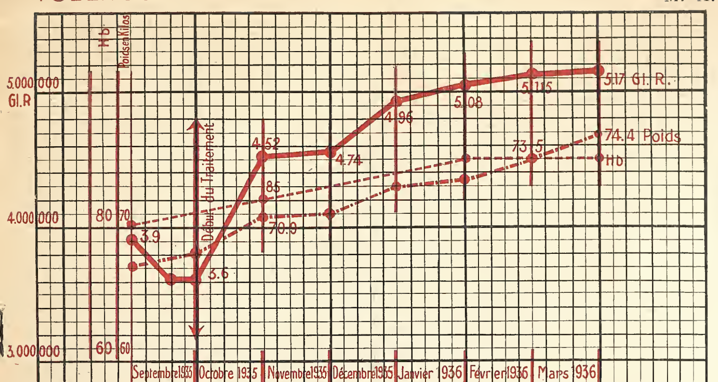
Action locale, marquée par la rétrocession des phénomènes locaux, abcès, ganglions, et leur rapide cicatrisation.



TUBERCULOSE PULMONAIRE



Mr A. J. - 33 ans



Tuberculose pulmonaire ayant débuté en 1931.

Le malade a fait plusieurs séjours en sanatorium. Il est actuellement hospitalisé depuis 3 mois.

Au mois de Février 1935, on a pratiqué la *phrénicectomie sans résultat.*

L'examen radiologique (Août 1935) indique une *infiltration diffuse des sommets, plus marquée à gauche*, avec une spélonque volumineuse vers la partie médiane du poumon de ce côté.

Ce même mois, le malade fait un *pneumothorax gauche spontané.* Son état semble se stabiliser. Température maxima : 37°3.

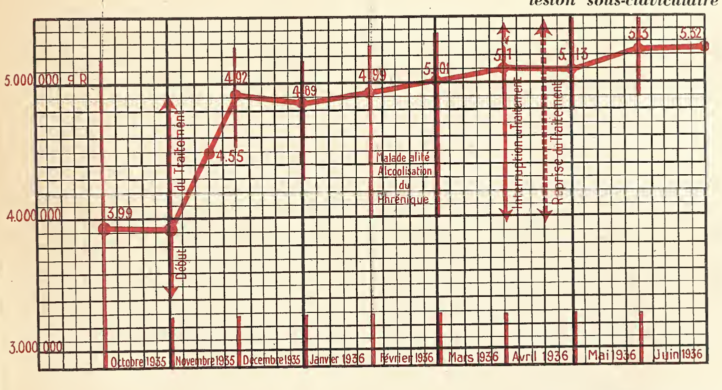
Cependant, au cours du mois de Septembre, le nombre des globules rouges diminue de 3.900.000 à 3.600.000. Le poids demeure stationnaire : 67 Kg.

Le malade reçoit alors du *Paucrinol* : 4 ampoules par jour pendant 20 jours au mois d'Octobre, 2 ampoules par jour pendant 20 jours au cours des 5 mois suivants.

La médication est parfaitement tolérée.

La courbe jointe indique les variations du poids, du nombre des globules rouges, du taux de l'hémoglobine au cours du traitement.

lésion sous-claviculaire droite - Mr H. B. - 47 ans



Le malade a été hospitalisé au mois de Septembre 1935 pour une *lésion tuberculeuse sous-claviculaire* (à droite).

Le lobe gauche est absolument indemne.

On constate la présence de bacilles de Koch dans les crachats.

Température vespérale : 38°1.

Le nombre des globules rouges en Septembre et Octobre demeure à 3.900.000.

Le malade est mis au traitement le 30 Octobre 1935 : 2 ampoules de Pancrinol par jour (voir courbe).

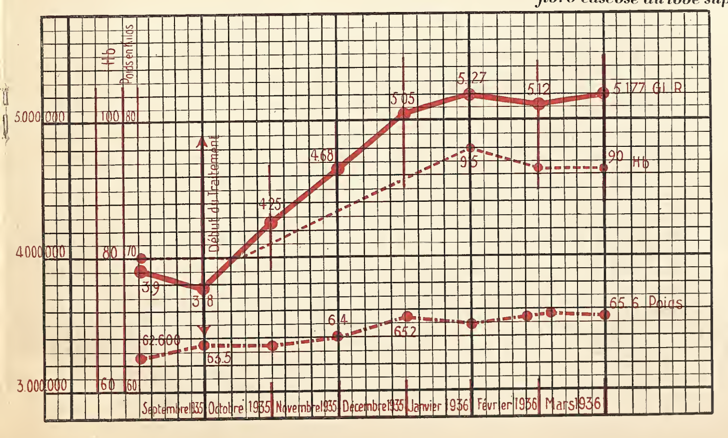
Dès la fin d'Octobre, *la température vespérale* diminue (maximum 37°6) et les signes de régénération sanguine sont appréciables.

Au mois de Février, le malade subit une *alcoolisation du phrénique*, intervention qui ne retentit nullement sur son état général.

Depuis fin Janvier, la température vespérale n'est plus que de 37°2 au maximum.

En juin 1936, le malade quitte le sanatorium.

***fibro-caséose du lobe supérieur gauche* - Mr F. K. - 52 ans**



Tuberculose pulmonaire datant de 1930.

En Septembre 1935, on constate l'existence d'une *lésion fibro-caséeuse du lobe supérieur gauche*, avec obscurité respiratoire à droite.

Nombreux bacilles de Koch dans les crachats.

Température maxima : 37°8.

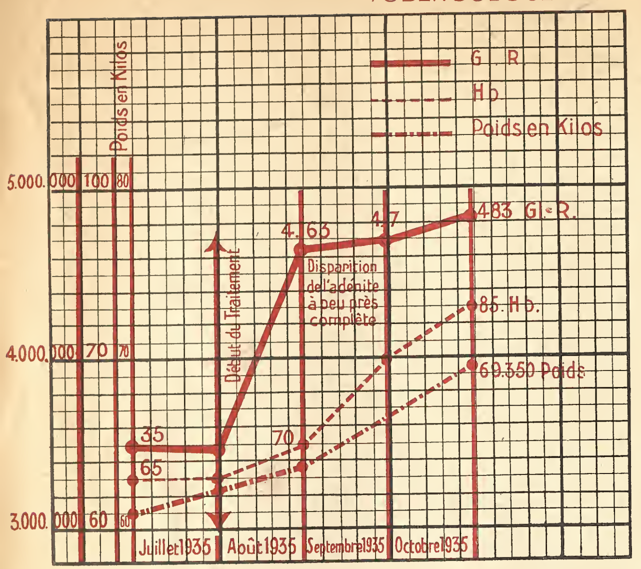
Poids stationnaire depuis un an.

Le malade reçoit, pendant 25 jours chaque mois, le premier mois : 3 ampoules quotidiennes de *Pancrinol*; à partir du second mois : 2 ampoules.

Au 6 mois, le malade a repris 3 Kg, la formule sanguine est normale (voir courbe).

TUBERCULOSE GANGLIONNAIRE





adénite sous-maxillaire non fistulisée

Homme de 38 ans.

Pleurésie purulente gauche (thoracoplastie) en 1919. Aucune séquelle jusqu'en 1928.

En 1928, apparition d'un gros ganglion sous-maxillaire et d'une chaîne ganglionnaire rétro-mastoïdienne du côté de la pleurésie.

Amaigrissement : 10 kg. en quatre mois. Asthénie.

En 1929, absence de lésions pulmonaires en activité.

On pratique d'avril à juillet, trois fois par semaine, des irradiations à la lampe à arc (séances de 20 minutes).

Les ganglions se modifient à peine. Le mauvais état général persiste.

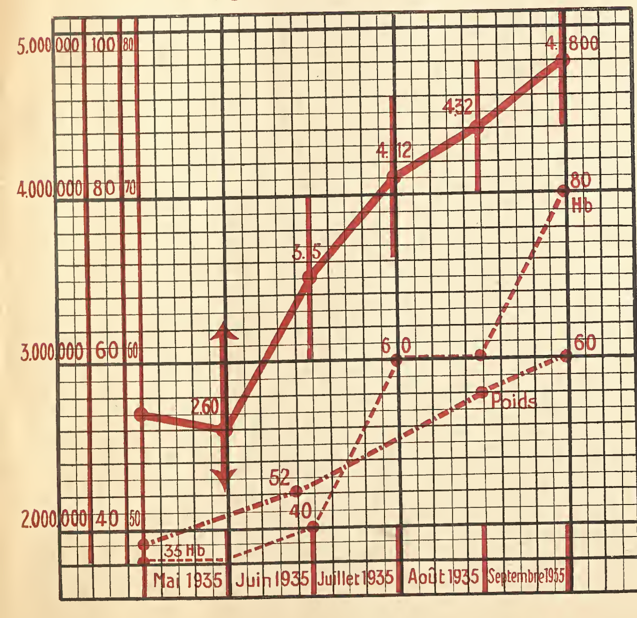
On institue alors le traitement au *Pancrinol* : quatre ampoules buvables par jour durant 15 jours, puis deux ampoules durant 20 jours. Numération tous les neuf jours.

Le malade reprend son métier de maçon; il continue la médication à la même dose en août et septembre.

Il revient le 20 Octobre.

Les ganglions ont disparu, à l'exception du ganglion sous-maxillaire encore légèrement perceptible à la palpation.

TUBERCULOSE GANGLIONNAIRE ET OSSEUSE



Lupus et Spina Ventosa
Adénite inguinale fistulisée

Mr M. O. - 38 ans

Lupus de la face dorsale de la main droite remontant à 6 années (traité par rayons U-V).

En avril 1935, apparition d'un spina ventosa (pied gauche) — Intervention.

Un traitement par l'antigène méthylique est suivi d'un gros choc. Température vespérale, 39°2, pendant tout le mois ; amaigrissement, anémie, asthénie profonde.

Le nombre des globules rouges tombe à 2.600.000.

Le taux de l'hémoglobine à 35.

Le poids passe de 58 kg. à 49 kg. en 1 mois.

En Mai 1935, apparition d'un *ganglion inguinal* (droit) qui fistulise en 15 jours, tandis que le *spina ventosa* ne cicatrise pas.

Mise en traitement au *Pancrinol* le 1er Juin 1935 (3 ampoules par jour).

L'arrêt de l'amaigrissement est presque immédiat.

En 15 jours, la température vespérale qui est de 38°6 maximum passe à 37°6.

Le traitement est continué sans interruption en Juillet et Août. On donne, à partir d'Août, seulement 2 ampoules par jour.

En Août, l'adénite inguinale, considérablement diminuée de volume, cicatrise en même temps que le *spina ventosa*.

En Septembre, 2 ampoules quotidiennes de *Pancrinol* pendant 20 jours ; la cicatrisation des deux lésions est achevée.

L'état général est excellent.

LA MOISSON
AU MAROC
PAR PIERRE DOMINIQUE





c'est la vieille Berberie, c'est le domaine des gens de l'Atlas lesquels sont des autochtones dont le sang s'est marié à celui de vingt conquérants. L'Atlas est leur, et aussi la plaine qui s'étend au pied de la montagne comme un tapis bariolé.

En un temps qui n'est pas très ancien, les montagnards regardaient de haut la plaine et parfois descendaient la razzier. Ils avaient leurs seigneurs qui, retranchés dans leurs châteaux forts, se souciaient peu du sultan. Aujourd'hui les montagnards, les Chleuhs dont certains ont le poil roux et l'œil clair — survivance des anciens Vandales — quand ils descendent dans la plaine, et souvent ils y restent, ce n'est pas pour la guerre, mais pour la moisson.

Leurs femmes et leurs filles ont le visage large, la pommette saillante, le menton dur et lourd, et des reins cambrés de porteuses de fardeaux. Plus rudes et moins nonchalantes que les Arabes, elles travaillent avec les hommes à la moisson. Quand on les voit sous leurs cheveux noirs et drus serrés sous un lainage multicolore, s'affairer au cœur du champ, elles ressemblent de loin à des paysannes de chez nous, mais l'Orient se devine pourtant à l'on ne sait quelle grâce des mouvements, quel retour, dans le geste du bras levé pour hisser la gerbe, au geste de la porteuse d'eau.

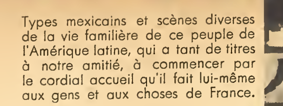
Vives et souples, avec leurs monnaies tintinnabulantes au bout des nattes et leurs tatouages bleus, tout à coup, sans le vouloir, ce sont des danseuses. Elles ont un charme sauvage et dru, avec parfois des cris joyeux de jeune animal. Auprès d'elles, leurs maris et leurs frères, barbus, à qui le turban donne des airs de princes, dressent de hautes silhouettes que la djellaba blanche à rayures noires ou grises à filets rouges, fait sauter par-dessus les siècles, d'un pied léger, car ici l'homme est toujours semblable à lui-même ; le climat le veut.

Le soleil est si dur, si puissant, si seigneurial que la plaine est comme embrasée et qu'à l'horizon le ciel et la terre se confondent en une flamme, sauf à l'ouest où les hauts sommets se détachent comme une ville avec ses tours. Au-dessus des moissonneurs, un ciel d'acier, d'une pureté parfaite et que le soleil paraît remplir tout entier, calotte brûlante d'un four énorme à l'intérieur duquel se meuvent les petits hommes, au ras du sol.

Une moisson succède à l'autre, deux fois l'an. La terre du Moghreb, de ce pays d'Extrême-Occident comme disent les Arabes, est riche. Les Romains le savaient déjà. Mais ils n'eurent pas le pouvoir d'y faire régner — tout au moins de part en part — la paix romaine. La paix française y règne aujourd'hui.

PHOTOS DENISE BELO

Scènes de la moisson d'avr
— il y en a deux par an — au
environs de Marrakech. La mai
d'œuvre indigène est là pou
près d'un tiers féminine. Ce
femmes "vives et souples... sar
le vouloir, ce sont des danseu
ses". Et l'une d'elles a bien l'a
d'exécuter une danse sacré


Types mexicains et scènes diverses de la vie familière de ce peuple de l'Amérique latine, qui a tant de titres à notre amitié, à commencer par le cordial accueil qu'il fait lui-même aux gens et aux choses de France.

AU MARCHÉ MEXICAIN

PAR ANDRÉ THÉRIVE

J'AI eu l'honneur de bien connaître, à Paris, Diego Rivera avant qu'il devînt au Mexique à la fois un chef révolutionnaire et un peintre officiel, en tout cas un des artistes les plus heureux du monde. Il logeait près de la gare Montparnasse, dans un atelier enfumé par les trains. Il faisait volontiers le portrait de ses amis avec un gros bocal vert et une tenture pourpre comme accessoires. Sans la brièveté d'un de mes congés militaires, mon effigie serait maintenant la gloire du Musée de Mexico ou d'une collection Rockefeller. Cher et colossal Rivera! Il est à présent le peintre épique du peuple ouvrier et paysan



PHOTOS VERGER

de chez lui, et après Clemente Orozco il a réveillé le génie pré-colombien de sa race. Il ne faut pas croire, sur la foi de l'histoire anecdotique et du cinéma, que le Mexique ne produit qu'émeutes absurdes et supplices atroces. Regardez plutôt les images douces et familières qui nous montrent ce peuple doux et noble. Il n'a gardé des *Indios bravos* que le goût de vivre en plein air et de fourmiller sur les routes et les places. Mêlez-vous à cette foule des marchés, sous de gigantesques eucalyptus, au pied d'une de ces églises baroques que le soleil fait briller comme des ostensoirs.

Nulle part on ne verrait de telles richesses étalées par terre avec l'appareil de la pauvreté... Par terre, je veux dire sur une piste de boue à moitié sèche ou sur le dur pavé emprunté aux galets du torrent. Voici les fruits paradisiaques, les fleurs extravagantes qui poussent sur la montagne tropicale, et aussi les produits étonnants de l'art traditionnel : ici les poteries dont la décoration n'a pas changé depuis les Aztèques, là les cotonnades rayées qui servent au sarapé et au poncho national. Enfin les mille variétés de la sparterie, qui est près de remplacer les matières plus durables chez les peuples nonchalants et sans grands besoins. Un tapis tressé équivaut à une maison ; une natte pliée sur un bout de bois fait l'office d'un palais. Qu'importe à ces hommes accoutumés à une patience éternelle sous l'éternel éclat d'un soleil qui fut leur dieu?

Car c'est la foule elle-même qui passionne le visiteur du Mexique, foule rustique, mais non pas sauvage, dont les gestes sont pareils à ceux des Espagnols et des Arabes, dont l'incroyable métissage (les savants y distinguent vingt-deux degrés!) a fini par reconstituer l'unité. Les uns sont restés de purs Otomis aux pommettes saillantes, les autres montrent la face étroite des Ibères, quelques-uns ont été touchés par le sang nègre ; et certains yeux bridés rappellent le croisement asiatique.

Mais la conquête ni la civilisation venues d'Europe n'ont pu changer les modes de vie rurale, la nourriture, l'âme profonde. Les montagnes ne sont-elles pas immuables dans l'air pur, et, sous les plantes grasses aux formes étranges, les ruines des monuments mayas ne veillent-elles pas toujours? La nuit, dans les auberges, où des dormeurs campent sur le bât de leurs montures, les chants et les danses renouvellent les anciens rites, peut-être les mystères de la vieille religion enfouie.

Ces photographies ont été prises notamment à Toluca, à Guadalupe et à Oaxaca. " Regardez les images douces et familières qui nous montrent ce peuple doux et noble... Mêlez-vous à cette foule des marchés... "

BRUGES

PAR F. CROMMELYNCK









PHOTOS JEAN ROUBIER

Le Béguinage fait désormais contraste avec Bruges qu'il ne convient plus d'appeler la Morte. Le haut de la double page représente, de gauche à droite, l'entrée du Béguinage, des maisons de béguines, l'enclos, le cloître et les religieuses en prière. En grand, une dentellière.

Le poète peut aimer une ville autant qu'une femme et, loin d'elle, la croire abandonnée de tous. A Paris, où il vivait, Georges Rodenbach souffrait de l'inguérissable nostalgie de Bruges. Dans le *Miroir du ciel natal, Le Carillonneur*, il chanta avec un désespoir harmonieux le silence des canaux hantés des cygnes noirs, du « lac d'amour » (Minnewater) où les couples promènent sous les saules éplorés leurs chastes et longues fiançailles, du blanc Béguinage où vieillissent en mante noire les petites rentières de Dieu. Tendant ses beaux vers comme des bandelettes d'embaumeur, il ensevelit son Idole et créa la légende de *Bruges-la-Morte.*

Au vrai, Bruges-la-Belle dormait, ainsi que la plupart des petites villes au siècle dernier. Le rail accaparait soudain tout le trafic de la route, le détournant du cœur des cités. Sans doute le sommeil de Bruges était-il plus profond, la mer aussi s'étant retirée au delà du Zwyn ensablé, remportant avec le dernier reflux les vaisseaux chargés des laines et des diamants qui faisaient sa richesse et sa gloire.

Aujourd'hui, le moteur rend aux routes leur ancienne animation. Bruges s'est réveillée. Les eaux d'un large canal, récemment creusé, respirent au rythme des marées.

La mer est là, toute proche, la brise salée l'annonce, le vol des oiseaux planeurs, et cette lumière qu'on ne retrouve que dans le Pas-de-Calais, en Hollande, et sur les tableaux des maîtres flamands, mielleuse, beurrée, presque matérielle, et donnant une ombre riche comme un parterre de fleurs.

La mer, le *Beffroi* la contemple par les jours transparents, derrière la guirlande des dunes qui ferment l'horizon de la plaine flamande. Enorme tour de briques d'ocre jaune, il domine de sa masse appuyée sur les Halles séculaires et de ses carillons aux grappes sonores, cette *Venise-du-Nord* toute en canaux miroitants, en ruelles tortueuses, l'admirable palais médiéval de Philippe le Bon, et le clocher de Saint-Sauveur et Notre-Dame où dort à jamais Charles le Téméraire, duc de Bourgogne et prince de l'orgueil.

Bruges revit. Elle n'a rien perdu de sa beauté. Ses façades sont telles que les ancêtres les virent, de pierre gorge-de-pigeon, de briques rose-fanée, avec leurs pignons taillés en escalier, sculptés en écaille, ornés de cartouches, de banderoles, de corbeilles et parlant au passant par toutes leurs sages devises gravées : ainsi les eaux où elles se regardent sont à la fois un miroir et un écho.

Bruges revit. Et désormais il faut attendre le soir pour la retrouver telle que l'aimait le poète, assoupie dans la grâce mélancolique dont les âges l'ont parée.



Ces outriggers, à chaque poussée des avirons, laissaient sur l'eau une traînée et des ronds miroitants, tôt effacés. Puisse leur sillage moral être plus durable.

Ils étaient venus d'Oxford et de Cambridge dans des caisses, par le ferry-boat ; leurs rameurs — Oxanians et Cantabs — par avion. Pour un match couru d'avance. Mais qu'importe ! C'était, écrivit le *Journal*, inventeur de cette fête franco-anglaise, «ce que l'on n'avait jamais vu et que sans doute l'on ne reverrait plus». Pour la première fois, en effet, les deux célèbres équipes offraient à un public étranger, sur un fleuve du continent, le spectacle magnifique d'un jeu de muscles puissant, merveilleusement discipliné et harmonieux.

Mais pourquoi ce spectacle ne se renouvèllerait-il pas? Il faudrait certes du temps pour qu'une équipe française se mît en mesure de rivaliser vraiment avec les deux universités anglaises ; il faudrait favoriser en France une ample, une enthousiaste vogue des sports de l'eau, qui sont les plus beaux et les plus sains de tous. Aux étudiants de Paris, nous souhaitons un rôle d'organisateurs et d'animateurs des sports nautiques, une vertu d'exemple. Justement, la Seine coule au bord de leur fief.

Et le léger labour des outriggers doit laisser une autre trace dans les mémoires. On ne saurait oublier qu'ils sillonnèrent le fleuve à l'appel de la fondation Foch, cette œuvre admirable qu'un comité franco-américain dédia aux classes moyennes.

Qu'une équipe parisienne répondît à l'appel, cela allait de soi. Mais les jeunes athlètes d'Oxford et de Cambridge y répondirent pareillement. Dans le sillon tracé par leurs fins bateaux, nous avons cru voir tomber de la graine de solidarité. Puisse-t-elle germer et produire d'abondantes moissons, en particulier dans ces classes moyennes qui commencent à peine à sentir l'impérieuse nécessité de leur union et dont, pourtant, l'écrasement signifierait le déclin d'un grand pays, le nôtre, et de plusieurs autres.

PHOTOS SCHALL



SILLAGE

PAR F. LESCAMPS

Ces outriggers, à chaque poussée des avirons, laissaient sur l'eau une traînée et des ronds miroitants, tôt effacés. Puisse leur sillage moral être plus durable.

Ils étaient venus d'Oxford et de Cambridge dans des caisses, par le ferry-boat ; leurs rameurs — Oxanians et Cantabs — par avion. Pour un match couru d'avance. Mais qu'importe ! C'était, écrivit le *Journal*, inventeur de cette fête franco-anglaise, «ce que l'on n'avait jamais vu et que sans doute l'on ne reverrait plus». Pour la première fois, en effet, les deux célèbres équipes offraient à un public étranger, sur un fleuve du continent, le spectacle magnifique d'un jeu de muscles puissant, merveilleusement discipliné et harmonieux.

Mais pourquoi ce spectacle ne se renouvèllerait-il pas? Il faudrait certes du temps pour qu'une équipe française se mît en mesure de rivaliser vraiment avec les deux universités anglaises ; il faudrait favoriser en France une ample, une enthousiaste vogue des sports de l'eau, qui sont les plus beaux et les plus sains de tous. Aux étudiants de Paris, nous souhaitons un rôle d'organisateurs et d'animateurs des sports nautiques, une vertu d'exemple. Justement, la Seine coule au bord de leur fief.

Et le léger labour des outriggers doit laisser une autre trace dans les mémoires. On ne saurait oublier qu'ils sillonnèrent le fleuve à l'appel de la fondation Foch, cette œuvre admirable qu'un comité franco-américain dédia aux classes moyennes.

Qu'une équipe parisienne répondît à l'appel, cela allait de soi. Mais les jeunes athlètes d'Oxford et de Cambridge y répondirent pareillement. Dans le sillon tracé par leurs fins bateaux, nous avons cru voir tomber de la graine de solidarité. Puisse-t-elle germer et produire d'abondantes moissons, en particulier dans ces classes moyennes qui commencent à peine à sentir l'impérieuse nécessité de leur union et dont, pourtant, l'écrasement signifierait le déclin d'un grand pays, le nôtre, et de plusieurs autres.

PHOTOS SCHALL



KERMESSE MODERNE

PAR JOSÉ GERMAIN

Jadis, au moyen âge, source de toutes traditions, des moines installés en camp volant aux barrières de Paris, vendirent le pain d'épice et autres denrées de complément que les provinces fabriquaient pour leurs jours de fêtes annuelles. Puis, comme il fallait attirer la population citadine à ces marchés improvisés, on les rendit joyeux.

Aujourd'hui, à la Foire aux pains d'épice, on ne vend plus guère de pain d'épice, mais, en quête d'émotions, les promeneurs débouchent vite sur l'anneau, chaque soir lumineux, de la place de la Nation, cette féerie de globes électriques mobiles. Là tournent sans cesse trente manèges à moteurs qui représentent le dernier cri de l'invention de New-Jersey. C'est Luna-Park, c'est Magic-City, c'est le parc d'attractions avec entrée gratuite ; c'est la cacophonie des musiques où les orgues de Gavioli, Marenghi, Gasparini et Limonaire qui, jadis, moulaient pour nous les refrains les plus populaires de Mascagni (ô *Cavalleria Rusticana*, depuis mon enfance, je te sais par cœur !), de Massenet (ô Werther et Manon, comme nous pleurions !), de Puccini (ô Tosca, comme tu me fis romantique !), sont hélas remplacés par le pick-up amplifié qui distribue et impose le dernier refrain de l'année.

Écrasée par cette catastrophe de sons, la foule défile lentement, silencieuse, ahurie, consciente de l'impuissance de sa propre voix. Il n'y a rien à faire pour lutter contre le progrès, morts les mots, morts les lazzi, morts les titis descendants de Gavroche.

Morts aussi les chevaux galopants. Morts les cycles tournants. Morts les manèges à mouvements doux et normaux. Comme on ne peut pas parler, on veut se faire secouer de toutes manières et en tous sens : c'est la torture du plaisir. Et la femme, en ce jeu, est plus enragée que l'homme. Le Mont-Blanc fait retentir ses cris, le Recordman et le Point-d'Interrogation l'attirent ; ce sont des paniers à salade où le couple s'éjouit d'être brutalisé jusqu'à reddition de l'âme.

On a découvert certain « Waltzer » dont les secousses inédites et imprévisibles distribuent des joies aux vierges du jour. Mais le triomphe est aux auto-skooters, ces autos individuelles pour pistes électriques qu'on sillonne en tous sens. Primitivement, on y était sage, on gouvernait comme on pouvait, en y apprenant même à conduire. Mais aujourd'hui, on joue à la catastrophe, et le suprême de l'art consiste à aborder, avec toute la violence possible, l'auto qui passe et qui par bonheur est bardée de caoutchouc. Quel choc ! La femme y révèle d'ailleurs une mâle vigueur et j'ai vu deux jeunes filles harceler à ce jeu un beau pompier tout faraud, puis tout confus, qui finit par demander grâce tant sa carcasse avait été disloquée par les collisions.

Nos temps modernes, de paix dans les mots et de violence dans les faits, trouvent en cette kermesse adaptée, l'expression imagée de leur volonté inavouée. On se bat, même pour rire, et la joie y est encore souffrance.

Avec un peu de mélancolie, le vieil observateur penché seul sur le manège-bijou où rient des enfants sages, note cette évolution de l'humanité qui, du pacifique cochon de pain d'épice, nous a conduits à l'auto-skooter belliqueux. La Foire est une école de psychologie.

PHOTOS SCHAL

SPECTACLES

PAR HENRI DELORIÈRE

Côté gauche : M[me] Renaud et M. Escande dans "Les Trois Sultanes" de Favart, lors de l'inauguration, à Versailles, du Théâtre Montansier très joliment restauré. — En grand, M[mes] Marie Bell et Madeleine Renaud dans "A quoi rêvent les jeunes filles" et M[me] Marguerite Jamois dans "Les ratés". Ci-contre enfin, M[me] Bretty, M. Ledoux et M. Jean Weber dans "Le Légataire universel", cet éclat de rire.



HOTOS GASTON PARIS

Comédie-Française. *Le Légataire universel.* — *A quoi rêvent les jeunes filles.* — Un oncle à héritage aux trois quarts gâteux ; un neveu, une soubrette, un valet qui seraient tout désignés, de nos jours, pour la Cour d'assises ; une gente pucelle, enfin, et sa mère, qui peut-être admettraient que l'argent n'a pas d'odeur... Voilà les personnages du *Légataire*, devant lesquels dame Morale n'a qu'à rire. Regnard a peint là, dans un style magistral, de joyeux « amoraux », il a écrit une pièce qui court la poste d'un mouvement endiablé, il a été psychologue sans amertume, et, par-dessus tout, un irrésistible amuseur. Et qui résisterait, d'ailleurs, à l'art caricatural (à la Daumier) de M. Ledoux, à l'allant de M. Jean Weber, à la plantureuse gaîté de Mme Bretty, à l'incomparable verve de M. Pierre Dux, au charme de Mlle Casadessus?...

Quant à la comédie de Musset, jouée par MM. Denis d'Inès, Bertin et Bertheau, Mmes Renaud et Marie Bell, c'est un bain exquis de grâce et de poésie. Entre la résonance limpide des vers et le sourd murmure de la rue que l'on vient de quitter, le contraste est tel que l'on en a la gorge serrée d'émotion reconnaissante.

Théâtre Montparnasse. *Les Ratés*, de H. R. Lenormand. — A quel point Marguerite Jamois vit ses rôles, on le sait dès que l'on a entendu sa voix sincère. Regardons-la bien, cependant, écouter ses partenaires. Comme de fines ondes font imperceptiblement frémir son visage pathétique ! Elle appartient tout entière à la réalité théâtrale qu'elle contribue à créer. Marguerite Jamois est une grande artiste. Avec elle et avec, notamment, Lucien Nat et Georges Vitray, Martial Rebe, Paul Delon, Rolla-Norman, Svetlana Pitoëff, Léon Duvelleroy, Marguerite Contan-Lambert, d'autres encore forment une troupe intelligemment homogène.

Et la pièce de M. Lenormand est poignante. C'est — mais qui l'ignore? — l'histoire d'un écrivain sans génie et d'une actrice, sa compagne, peu à peu courbés par la misère jusqu'au niveau de la boue, où ils meurent. Et c'est l'histoire cruelle d'une tournée théâtrale pour petites villes. *Les Ratés* pourraient bien être un chef-d'œuvre par l'écriture et par ce que l'auteur y a mis de vérité, d'amour, de douleur et de pitié.

Capucines. *La Fille aux loups*, de M. Alfred Gragnon. — C'est une pièce policière bien faite et elle est bien jouée par Mlle Dagrève, MM. Brochard, Nadaud, Hersent et Jacques-Seol (ce dernier particulièrement remarquable dans une scène d'ivresse). Les personnages et le décor, quasi-polaires, sont peu habituels. Un succès durable, croyons-nous, pour le charmant Théâtre des Capucines.

Chants et chœurs de Mme le D[r] Nageotte-Wilbouchewitch. — Comme d'habitude, le public a vivement goûté ces productions qui, inspirées des poèmes de Lermontof, associent, avec une grâce et une originalité remarquables, le génie slave de l'auteur et de la compositrice à la culture latine de cette dernière. « Comme le beau ciel... », « Mon sentier » accusent en particulier le caractère déjà bien connu d'un art véritablement grand. M. Azroff et Mme Karnitzka, accompagnés par M. Labinsky et le chœur Léonide Dolsky, ont été les interprètes puissants de Mme Nageotte-Wilbouchewitch.

QUELQUES LIVRES



★

Le Secret de Napoléon, par le médecin général R. Brice. L'auteur a écrit, *in fine* : « Tous ceux qui se penchent sur le tombeau des Invalides éprouvent une émotion sacrée... Quelle est cette force impérissable dont le rayonnement anime les esprits et échauffe les cœurs? » Il a donc bien été obligé de conclure par une interrogation. Et que faire d'autre? M. R. Brice, *érudit, médecin* et *soldat*, était singulièrement qualifié pour comprendre Napoléon. Et il relate en effet, dans un style robuste, dépouillé, classique, fort beau, les origines, la formation (surtout *mathématique*), la complexion, la carrière du grand homme — avec les influences qui s'exercèrent sur lui — de façon à nous donner l'impression profonde de la vérité. Mais « l'étoile » du héros? Mais sa propre croyance à une force qui le guidait, l'inspirait? C'est là l'inconnaissable. A moins que... A moins qu'il n'y ait de secret ni de Napoléon, ni de Jeanne d'Arc, ni de la Marne, et qu'il y ait seulement un secret de la France, dont la clef serait donnée par ces simples mots : chaque fois que la France sent peser sur elle un joug, sa passion de l'indépendance, indomptable, irrésistible, le fait voler en éclats. (Editions Payot).

Mes Pyrénées, par Raymond Escholier. « Rondeur sinistre ayant le gouffre pour fenêtre, Puits qui, lorsque le soir le noircit, pourrait être L'énorme coupe d'ombre où vient boire la nuit ». L'énorme coupe d'ombre, c'est celle du Cirque de Gavarnie et le morceau est signé, bien entendu, Victor Hugo, poète qui s'égale tout naturellement aux montagnes. Plus d'une autre fois, Raymond Escholier cède la parole au chantre magnifique ou à un écrivain de moindre altitude, mais choisi entre ceux qui ont le mieux aimé la divine chevauchée des monts d'argent, gardiens méridionaux du plus beau pays du monde. Mais il n'est pas de meilleur ami des Pyrénées, ni de peintre plus vrai, ni de conteur mieux averti de leur histoire — et de leurs histoires — que Raymond Escholier, l'Ariégeois! (Éditions B. Arthaud).

Carcassonne, par Jean Girou. — On doit aussi chaudement louer cette captivante description — mêlée de légendes et d'évocations trop cruellement vraies de la « tourmente albigeoise » — de l'extraordinaire ville forte et de ce que le Docteur Jean Girou appelle « sa couronne » : la Montagne Noire, les Corbières, le Razès et la vallée de l'Aude. L'excellent écrivain audois connaît son sujet jusqu'au tréfonds. Et, là encore, des photographies de premier ordre ajoutent à l'intérêt du texte. (Éditions B. Arthaud).

La Bretagne et la peinture contemporaine. — Et voici, en un luxueux album, la Bretagne traitée par Signac, Matisse, Valotton, Friez, Maurice Denis, Despiau, Vlaminck, Utrillo, Asselin... d'autres peintres encore et des plus notoires. C'est comme une anthologie d'impressions d'artistes sur le « pays des confins, confins de la terre et des mers, confins des âges », ainsi que le dit Guy-Félix Fontenaille dans un éloquent et ardent commentaire. Et toute cette Bretagne, vue à travers la sensibilité de peintres très divers, est quelque chose de mystérieusement émouvant. (Éditions des Chemins de Fer de l'État).

L'Art d'aimer ses enfants, par Vérine. — Le tendre et l'intelligent ouvrage ! Nous ne croyons pas que l'on puisse aller plus loin que Mme Vérine dans la compréhension des devoirs d'un couple vis-à-vis de sa descendance. Entendons que l'auteur trace aux parents une ligne idéale. S'il était facile de la suivre, le renouveau de l'idée de famille connaîtrait une floraison magnifique. Mais, a dû penser Mme Vérine, il faut demander beaucoup pour obtenir un peu. Et l'on veut croire que son livre chaleureux, d'une exquise délicatesse et, enfin, parfaitement écrit, suscitera de très nombreuses bonnes volontés. (Éditions Spes).

Le mors aux dents, par Vladimir Pozner. — M. Pozner lui-même déclare : « Ceci n'est pas un roman historique. L'auteur qui a beaucoup reconstitué et pas mal imaginé en est encore à se demander si c'est un roman ». Ce qui, dans ces conditions, est avéré, c'est que le général Ungern, baron balte, a fait, en liaison avec le Japon, la guerre civile de 1919 à 1921, en Sibérie et en Mongolie, qu'il a remporté des victoires et essuyé des défaites, et qu'il a usé d'une cruauté à laquelle ses propres troupes n'échappèrent point. Rêva-t-il qu'il réincarnait Gengis Khan et qu'il allait, à la tête d'une immense chevauchée asiatique, rétablir la royauté en Europe et abattre tous les orgueils populaires? M. Pozner nous rend ce rêve vraisemblable et introduit par là dans son récit on ne sait quelle menace de cataclysme. Ce livre étonne, puis prend fortement le lecteur. C'est un très curieux morceau de l'histoire du Monde — et une question posée à propos de son destin encore indécis. (Éditions Denoël).

Luchon dans l'Histoire de l'Hydrologie, par Raymond et Pierre Molinéry. — Une sérieuse étude sur les eaux de Luchon, par deux médecins admirablement informés. La « reine des Pyrénées » est trop connue pour que notre suffrage puisse ajouter à sa renommée. Offrons-lui pourtant, comme un ex-voto, un grand merci pour une " douleur " qu'elle nous enleva. Après cela, MM. Molinéry vous expliqueront bien mieux que nous ne saurions faire pourquoi et comment Luchon guérit ! (Éditions René Lépine).